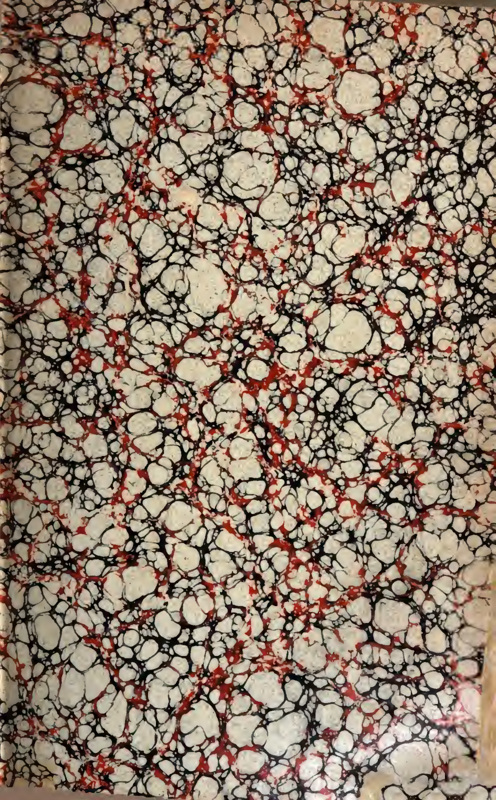


PALLI





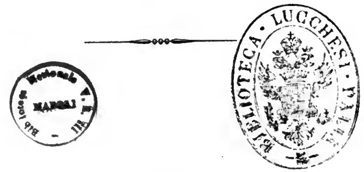
LES SENSATIONS

D'UNE MORTE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LA COMTESSE MARIE MONTEMERLI

LES SENSATIONS
D'UNE MORTE



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

LES

SENSATIONS D'UNE MORTE.

I

UNE NUIT DE NOVEMBRE.

Le 20 novembre 1851, le vieux château de Bellesize était plus éclairé que de coutume, et, malgré un brouillard froid et épais, l'on pouvait distinguer des lumières sillonnant les longs corridors de cette antique demeure.

Des figures pâles et effarées se montraient par intervalles aux fenêtres en ogives, et rentraient bientôt après dans les profondeurs des appartements. Il était sept heures du soir et depuis trois heures déjà il faisait nuit. L'humidité de l'air était froide et pénétrante, les arbres étendaient leurs

longs bras dépouillés vers le ciel noir, semblables à des squelettes demandant au Créateur un peu de chair, pour recouvrir leurs ossements. Quelques cris d'oiseaux effrayés ou mourants, se faisaient entendre à de longs intervalles. Les chiens des basses-cours aboyaient avec rage, et ceux du chenil leur répondaient par de douloureux hurlements; aucun bruit d'homme ou de voiture ne se faisait entendre, c'était une de ces lugubres soirées de novembre, dont on ne peut se faire une idée que dans une campagne sauvage et isolée. Une longue allée de peupliers menait droit à la grille de la cour du château; cet édifice gothique semblait une énorme masse noire, ses tours seules se dessinaient confusément dans la brume; et ses croisées, tantôt illuminées, tantôt obscures, semblaient des yeux de feu battant leurs larges paupières.

Deux hommes à cheval, enveloppés de longs manteaux, vinrent enfin animer cette affreuse solitude. Ils pressaient de l'éperon leurs montures, dont, malgré leurs efforts, le trot restait indécis; car les profondes ornières de la route les faisaient trébucher à chaque pas. « Dieu veuille que nous n'arrivions pas trop tard, » dit l'un des cavaliers à l'autre. Cette exclamation n'obtint pas de réponse; la même voix repartit : « A mesure que j'avance, le cœur me manque; ah! s'il n'était plus temps, que dira M. le comte à son retour? quelle responsabilité! Après

vingt ans de service, être peut-être accusé de manque de prévoyance, d'indifférence, que sais-je! et pourtant je n'ai pas perdu une minute pour aller vous chercher, monsieur; le ciel m'en est témoin! »

« Quelle diable de nuit, murmura entre ses dents l'autre personnage, sans paraître se soucier le moins du monde de l'agitation de son intelocuteur; puis il reprit plus haut : « Le château me semble enchanté, il y a une heure que nous marchons dans cette avenue, et nous sommes encore loin de la grille; j'ai les pieds gelés! J'espère qu'un grand feu sera allumé dans sa chambre; n'est-ce pas mon garçon?

— Oui, monsieur, pour cela il n'y a pas de doute.... si au moins M. son frère avait été dans le pays! mais il l'a quitté hier matin; c'est comme un sort!...

— Qu'eût-il fait de plus ou de mieux que moi, son frère, s'il vous plaît?

— Il aurait été là plus tôt que vous, monsieur, et dans des cas pareils, c'est surtout dans le retard qu'est le danger!

— Bast, il n'aurait fait que ce que je ferai : il est loin d'être un aigle, ce monsieur, il a plus de nom que de talent!... »

Tout rentra dans le silence : dix minutes se passèrent encore, puis la cloche de la haute grille fut

tirée violemment par l'un des cavaliers : un portier se précipita, sa lanterne en main, et ouvrit; la grille grinça en tournant sur ses gonds; plusieurs figures s'avancèrent vivement aux fenêtres; un mouvement général s'opéra dans le château, le vestibule s'éclaira de beaucoup de lumières, et plusieurs personnes vinrent tête nue sur le perron malgré l'humidité du soir.

Nos cavaliers avaient mis pied à terre. L'un d'eux, celui qui semblait ne ressentir aucune inquiétude, était entré au château, entouré de tous ceux qui étaient venus à sa rencontre. L'autre, après avoir donné la bride de son cheval à un palefrenier, avait dit au portier : « Eh bien ? »

« Eh bien, » avait répondu celui-ci, « Je crois que le plus grand de tous les malheurs s'est abattu sur cette maison !... Les femmes disent que c'est toujours la même chose que quand vous êtes parti ! »

— Que dira notre maître? s'écria le nouvel arrivé.

— M. le comte?... il deviendra fou de douleur ! il se tuera! ou bien il mènera une vie telle, que la mort lui serait mille fois préférable;... personne ne sait où M. Raoul est allé: c'est une vraie fatalité ! Notre maître, lui, peut être ici d'une heure à l'autre!

— Quelle misère de n'être que des domestiques dans une maison ! sans maîtres, sans ordres, on fai

tout à la diable, et l'on vit dans une perplexité que c'est à en perdre l'esprit. Mme Justine, la femme de charge, est comme une âme en peine, elle n'a rien pris depuis ce matin, pas même un verre d'eau ! Elle est toujours dans cette chambre, les yeux fixés sur le même visage! c'est un spectacle à fendre le cœur.

— Et Mlle Jeanne?

— Mlle Jeanne, pauvre enfant, elle est dans son appartement avec ses bonnes; on tâche de la distraire, on lui fait mille histoires; mais elle ne peut tenir en place! Elle dit qu'on la trompe, qu'elle voit bien que l'on a quelque chose; et à l'heure de se coucher elle a tant pleuré parce que l'on a porté son lit dans la chambre de Mme Justine, elle ne voulait pas se décider à se déshabiller, et il n'y a ni contes, ni poupées, ni joujoux qui tiennent; on ne peut pas la sortir de son idée, et je crois bien qu'à l'heure qu'il est elle est encore avec ses beaux petits yeux ouverts et tout remplis de larmes! »

Cette pensée attendrit le portier à tel point, que la voix lui manqua.

« Assez, assez, dit son interlocuteur tout ému, allons, pas de faiblesse, je vais monter là-haut voir par moi-même ce qui en est; bonsoir, père Blanchard.

— Bonsoir, Jacques; s'il y a du nouveau, venez me le dire! »

A peine le dialogue fut-il achevé, que le galop

d'un cheval retentit dans la longue avenue. Le portier fut cloué à sa place par ce bruit, et Jacques fit trois pas en arrière comme un homme ivre!

« C'est Monsieur, dirent-ils à la fois.

— Ouvrez donc, père Blanchard.

— Dieu du ciel, Jacques, je ne suis pas pressé, il entrera toujours assez tôt.

— Que lui dirons-nous? »

Le père Blanchard n'eut pas le temps de répondre à cette question, car celui qui l'avait faite était déjà parti.

Le père Blanchard, tremblant comme la feuille, ouvrit la grille avant que le comte eût sonné. Celui-ci arriva au galop, sauta à bas de son cheval qui était blanc d'écume, et, entrant vivement dans le château, il poussa violemment la porte du vestibule, qui se referma derrière lui avec fracas, et il monta en courant le grand escalier.

Qui le poussait ainsi? ce que personne ne peut dire, ce que personne ne peut comprendre, ce que beaucoup d'entre les hommes cependant ont éprouvé : un pressentiment.

II

LE CHATEAU DE BELLESIZE.

Une heure après l'entrée du maître à Bellesize, tout semblait rentré dans l'ordre : personne ne courait plus dans les longs corridors des lumières à la main; personne ne se montrait plus derrière les vitres. Le portier cependant, ne pouvait se décider à fermer la porte du petit pavillon qu'il habitait près de l'immense grille qui fermait la cour du château, et dont les gonds étaient enfoncés dans deux piliers de pierres grisâtres, surmontés de deux lions assis se faisant face, et se montrant les dents. Le père Blanchard paraissait de temps en temps comme un ombre noire dans la clarté de sa porte entre-bâillée : il descendait ses deux mar-

ches, faisait quelques pas dans la cour, puis rentrait d'un air indécis pour reparaître bientôt au seuil de sa demeure. Cet homme était visiblement agité; il eût voulu quitter son poste pour aller aux informations, mais il ne l'osait pas, craignant sans doute de manquer à ses devoirs, en faisant attendre quelque personne à son entrée ou à sa sortie. Le seul bruit persistant étaient les aboiements des chiens qui devenaient de plus en plus furieux; cela fit penser au père Blanchard que quelques loups cherchaient fortune dans le voisinage; car il n'y avait que dans de semblables circonstances que le chenil prenait une attitude aussi menaçante; cette idée s'enracinant dans son esprit, il s'arma d'un grand bâton et d'une lanterne, et il s'aventura bravement dans la cour pour aller voir si toutes les portes des étables et des écuries étaient bien fermées. Il n'était pas à dix mètres de sa maison que le cri aigu d'une chouette retentit douloureusement à ses oreilles. Ce bruit de sinistre présage l'arrêta tout court. Il allait reprendre sa marche lorsqu'un second cri, plus violent que le premier, vint ébranler si violemment toutes les fibres de son corps, qu'il retourna brusquement sur ses pas, et cette fois ferma à double tour et avec tous les verroux la porte qui le séparait des tristes habitants du dehors. — La brillante clarté de son feu de sapin, et la lumière de sa chandelle placée sur une table,

joints à la vue d'un verre d'eau-de-vie de cognac à moitié vidé, avaient à peine ramené quelque tranquillité dans son âme, qu'une voix impérative cria: « ouvrez ! » il eut un soubresaut involontaire, mais n'ayant pas envie de se faire répéter l'ordre deux fois, il tira ces verroux fermés quelques minutes avant avec tant de soin, courut à la grille et livra passage à un cavalier, qui sortit en lui disant : « Vous pouvez vous coucher bon homme, ne craignez rien, tout est fini!... »

« Dieu soit béni, » soupira le père Blanchard en levant les yeux vers le voile noir qui couvrait le ciel, et en considérant chapeau bas celui qui, après lui avoir lancé ces paroles, s'éloignait au pas en sifflant un air de chasse.

Les chiens hurlaient toujours, mais, à son avis, maintenant c'était pour quelque chose; puisque le bruit d'un cheval troublait le silence de la morne campagne. Rassuré, il ferma la grille et alla tranquillement se coucher. Laissons-le donc dormir en paix, puisque tout semble reposer aussi sous le toit de ses maîtres, et empiétant sur les heures, profitons de l'aube du jour qui commence à poindre, pour faire plus ample connaissance avec le château de Bellesize, ses beaux domaines et ses environs. La saison n'est pas propice, mais ce n'est pas notre faute si l'hiver rend triste l'aspect des lieux que le printemps revêt d'habits de fête : chaque chose dans

la nature, comme dans l'humanité, est à sa place, chaque chose offre des beautés, car la beauté git surtout dans les contrastes. Une neige épaisse, des arbres brillants de givre donnent autant de plaisir à contempler que la vue des allées sablées dans les vertes prairies et des belles grappes blanches dans le feuillage sombre des marronniers!... Jetons donc un coup d'œil sur Bellesize tel que l'a fait l'hiver, en laissant toutefois à l'imagination la liberté de se figurer ce qu'il devait être au printemps!

Cette demeure seigneuriale est située sur une éminence à la lisière d'une de ces sombres forêts des Ardennes, si bien connues de tout temps pour être hantées par force bêtes sauvages et fantômes. Cette forêt s'étend derrière le château à perte de vue, le dominant l'été d'un dôme de verdure; l'hiver de toute la tristesse de ses arbres défeuillés. Sur la droite un sol gris et désert, deux lieues de landes, de bruyères incultes, séparent Bellesize du village de Sugny. En face et vers la gauche, une vallée boisée et profonde s'étend à perte de vue. Cette vallée est parcourue en tous sens par la jolie petite rivière la Sémoys, qui bondit, bouillonne et se tord contre les nombreux accidents de terrain qui gênent son cours et la forcent de se replier cent fois sur elle-même, comme un large ruban d'argent. De là, lorsque le ciel est clair, on peut distin-

guer, à quatre grandes lieues de pays sur la droite, le rocher à pic sur lequel se dresse le village et le château de Balassart, et de leurs croisées, les habitants de Bellesize peuvent se repaître de la vue de la Potence, où se terminaient les actes de haute justice des seigneurs de Lamarck! La roche du Pendu se cache à demi-derrière un bouquet de sapins, et fait, pour ainsi dire, pendant à la Potence, ne lui cédant en rien pour les souvenirs tragiques. Ces points de l'horizon se dessinent sur l'azur du ciel d'une manière si hardie, qu'il semble impossible d'y arriver sans le secours d'échelles.

De Bellesize l'on embrasse d'un regard des forêts, des vallées, des montagnes inaccessibles, des villages, des rivières, mille chemins féériques semblant conduire aux nuées; enfin, tout ce qui peut embellir et varier un paysage. Mais au mois de novembre, que tout cela est sévère! la forêt dépouillée ne retentit que de cris rauques, que des hurlements des loups, qui, sentant les frimas, s'approchent des villages pour y voler des agneaux, ou dérober par une porte entr'ouverte un enfant nouveau-né! Les bruyères et les landes sont jaunies, l'herbe disparaît sous la boue; les rares chemins sont effondrés, la campagne est assoupie, elle va s'engourdir sous les frimas de l'hiver! Les seuls bruits du dehors sont le grincement des roues de quelque charrette chargée de larges dalles d'ar-

doises, le pas de chevaux cachés sous une montagne de bûches et de bourrées, et quelques mots échangés par de misérables paysans courbés sous le poids des racines et des broussailles mortes, qu'il leur est permis de prendre aux forêts. Rien donc de ce qui se meut au dehors n'est fait pour distraire, et le cœur se serre lorsqu'on reporte ses regards sur les murs noirâtres du vieux château. Il est huit heures sonnées, quelques fenêtres se sont ouvertes; mais aucune voix, aucun accent joyeux ne s'est fait entendre.

Bellesize est-il donc habité par des ombres? Le style de ses bâtiments aux tours coniques percées de larges meurtrières, ses toits pointus, ses fenêtres en ogives surmontées d'écussons à demi effacés, ses petits clochetons suspendus dans les airs, et terminés en cul-de-lampe; les quatre tours carrées qui flanquent l'édifice formant des angles aigus, et rivalisant de meurtrières avec les autres tours qu'elles surpassent en machicoulis et en gargouilles monstrueuses; tout cet ensemble n'est pas fait pour affaiblir l'idée que quelque être étrange doit se complaire dans ces lieux. Des plantes grimpantes et desséchées s'allongent le long des murs et tapissent l'horloge de la tour du milieu, encadrant sa niche au-dessus de la porte d'entrée.... Le son de cette horloge a retenti lugubre, et l'écho de la montagne l'a répété plusieurs fois. Que se passe-t-il

donc derrière ces murailles, dans ce pays perdu, sans fleurs et sans verdure? Sur la lisière de cette forêt, le doute seul fait passer un frisson par tous les membres, et le cœur bat sans que la raison puisse le calmer!

Comme tous les châteaux seigneuriaux, Bellesize possède des basses-cours superbes, des chenils, des jardins en terrasse; un grand parc s'étend sur la gauche, et une chapelle d'un style en accord avec celui du château, est à moitié masquée par un immense massif et par d'énormes chênes. Cette chapelle, située à quatre ou cinq cents pas du château, dans l'un des beaux recoins du parc, fait point de vue et rompt agréablement la monotonie de ce vaste enclos. Tout ici rappelle le moyen âge, et l'on ne serait pas surpris de voir sortir d'une des portes en ogive une châtelaine et son page, le faucon au poing. Cependant l'heure s'avance, et personne ne paraît dans les vastes cours. Le père Blanchard seul est sorti de sa loge et s'est dirigé vers les cuisines. Une heure se passe, il n'est pas encore de retour. Mais bientôt les environs s'animent, des charrettes couvertes arrivent et entrent dans les basses-cours; les domestiques vont et viennent en silence et d'un air affairé, puis le père Blanchard reparaît dans la cour d'honneur : il est pâle, son visage est bouleversé; il rentre chez lui, et quelques instants après il reparaît dans sa plus belle livrée,

comme si les vieilles tours de Bellesize allaient se réjouir à la vue de quelque fête. Voyons quel était le spectacle qui devait bientôt se dérouler dans cette antique demeure.

III

UNE TRISTE SCÈNE.

A peine le portier était-il prêt que des cavaliers arrivèrent à Bellesize et y furent suivis par plusieurs voitures qui se succédèrent, venant de toutes les directions. Il faisait froid, le ciel bleu-pâle se colorait par degrés aux faibles rayons d'un soleil qui, malgré tous ses efforts, ne pouvait chasser les nuages qui voilaient sa lumière. Ces nuages tachaient de noir les bruyères et les collines qui, après leur passage, se coloraient légèrement.

Des domestiques en grande livrée attendaient dans l'antichambre, recevant respectueusement les arrivants. Bientôt tout mouvement cessa, et deux

heures se passèrent sans amener le plus léger incident. Enfin plusieurs hommes se dirigèrent vers la chapelle. Peu après la cloche s'ébranla. Deux coups tintèrent dans l'air, puis un silence de quelques secondes fut bientôt troublé par les deux mêmes coups, lents et réguliers : l'on sonnait un glas! Ces deux notes lugubres se répétèrent plus de cent fois, et, à leur son déchirant, des prêtres en surplis, précédés d'enfants de chœur tenant une grande croix d'argent, et suivis d'un cercueil porté sur une civière par quatre hommes, sortirent par la grande porte de la tour du milieu, et se dirigèrent en psalmodiant du côté de la chapelle. Le cercueil était couvert d'un drap de velours noir brodé de larmes d'argent, dont quatre messieurs tenaient les coins. Un homme, dont quelques bras amis soutenaient la marche chancelante, suivait le convoi; puis venaient des femmes éplorées et une foule de domestiques, de paysans et de pauvres, tête nue et des cierges à la main.

Le père Blanchard se découvrit enfin, s'agenouilla sur la terre, se cachant la figure dans ses mains et pleurant amèrement. Pendant que le convoi s'avançait lentement par les allées qui conduisaient à la chapelle, l'on vit un moment paraître à l'une des fenêtres de la façade une tête blonde d'enfant; un cri navrant se fit entendre, et deux femmes saisissant ce pauvre ange le firent rentrer dans

les appartements. Rien ne peut donner l'idée de la tristesse de cette scène : Le soleil, las de lutter, s'était caché entièrement; la nature semblait prendre le deuil et se voiler de crêpes funèbres!

Bientôt le cortége entra dans le sanctuaire; les cloches se turent alors, et le père Blanchard, faisant un geste de désespoir, se releva. Un fouet retentissait au loin, et des grelots tintaient bruyamment. Un postillon et quatre chevaux entrèrent dans la cour; on les attela à une voiture que l'on trouva hors d'une remise; cette voiture était chargée et prête pour un long voyage. Le service funèbre étant terminé, tout le monde sortit par groupes de la chapelle. L'homme qu'on avait remarqué à la tête du funèbre cortége fut ramené au château dans les bras de ses gens; il s'était évanoui!

Bellesize vit partir l'un après l'autre tous les invités de cette triste cérémonie; chevaux et voitures firent bruire le pavé, et tout rentra dans un calme profond. Jacques, le vieux domestique, qui a joué un rôle au premier chapitre de ce livre, apparut bientôt dans la cour, se dirigeant vers la loge du portier; il tenait une lettre cachetée de noir.

« Père Blanchard, lui dit-il, voici une lettre que notre maître vous charge de remettre à M. le baron

Raoul de Mélart. Monsieur vous prie de faire cela de manière à ne pas lui donner un coup trop rude; il s'en rapporte à vous pour agir avec prudence; il connaît votre dévouement, et il vous recommande M. le baron, dans le cas où il arriverait avant mon retour.

— Comment, vous partez, Jacques? s'écria le père Blanchard d'une voix dolente.

— Oui, je pars, mais pour deux jours seulement; je n'accompagnerai nos maîtres que jusqu'à Bruxelles, et je les quitterai quand ils s'embarqueront pour Ostende et l'Angleterre.

— L'Angleterre! ils vont en Angleterre?

— Monsieur le dit, mais je crains bien qu'ils n'aillent plus loin encore.

— Bon Dieu du ciel! mais où iraient-ils donc pour aller plus loin?

— Ah! je n'en sais rien, mais c'est madame Justine qui assure qu'elle voit bien que le voyage ne s'arrêtera pas là, et que Monsieur ira peut-être jusqu'en Amérique.

— En Amérique! Alors je ne le reverrai plus jamais! Ah! si croyais cela, je m'en irais ce soir.

— Père Blanchard, que dites-vous donc? Faut-il pas que nous restions tous deux pour prendre les intérêts de M. le comte, pour soigner ce château, pour veiller et prier sur cette tombe qui s'est fermée aujourd'hui!... Et puis savons-nous ce que

dit M. le comte dans cette lettre à M. le baron!... Peut-être restera-t-il ici en son absence.

— Oui, c'est bien vrai, mon ami, mais je n'y avais pas pensé. Alors, voilà tout, il faut se résigner : c'est dur pourtant d'être ici sans maître.

— En tous cas, le mieux est de faire son devoir, et de rester à son poste, quelque triste qu'il soit. L'homme, lorsqu'il a une consigne, doit s'y soumettre.

— Ah! Jacques, l'on voit bien que vous avez été un militaire, vous; vous connaissez mieux que moi la discipline. D'abord, moi, quand j'ai du chagrin, je ne sais plus ce que je fais.

— Et croyez-vous donc que je n'ai pas de chagrin, moi? Nom d'un nom! j'aurais voulu perdre bras et jambes dans une bataille, plutôt que d'assister aux scènes que j'ai vues ici depuis deux jours. Enfin, que la volonté de Dieu soit faite; adieu!

— Adieu l'ami, et bon courage. »

Ces deux hommes se séparèrent.

Jacques parla au postillon, qui avança avec sa lourde berline jusqu'au perron. Quelques minutes après, le maître de la maison, deux femmes : l'une jeune, l'autre d'un certain âge, et un enfant y montèrent. Jacques et un autre domestique prirent place sur le siége. La voiture s'ébranla, le fouet retentit, les chevaux firent un effort pour prendre le grand trot, et le postillon, indifférent sans

doute au désespoir de ceux qu'il conduisait, prit rapidement l'avenue qui bientôt ne garda plus que la trace profonde des larges roues de la berline.

IV

LE RETOUR.

Le soir même du départ de son maître, vers les cinq heures, le père Blanchard vit, à son grand effroi et saisissement, arriver le baron Raoul de Mélart; il ne l'attendait pas si tôt : il espérait que son ami et vieux compagnon Jacques serait de retour et l'aiderait à donner la triste nouvelle.

Le baron était un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, grand, brun, au visage ovale, aux traits réguliers et mélancoliques, à l'air affable et distingué; sa voix était douce et grave, et il avait en lui ce je ne sais quoi qui attire et impose tout à la fois. Il n'était pas encore descendu de voiture que déjà un sentiment d'inquiétude l'avait saisi. La

façade noire du château n'était nulle part éclairée. Son premier mot au portier fut :

« Que se passe-t-il donc ici ce soir, que tout est dans l'obscurité?

— C'est que tout le monde est parti, monsieur le baron.

— Parti!

— Oui, aujourd'hui à deux heures.... et Monsieur m'a fait donner cette lettre pour la remettre à monsieur le baron aussitôt son arrivée.... Il m'a fait dire aussi de prier en son nom monsieur le baron de se soigner, de ne pas trop s'affliger.

— Assez, assez! fit le jeune homme avec violence, et comme saisi d'une idée terrible; assez!... qu'on m'ouvre le château, et vite, vite de la lumière. Voyons, dépêchez-vous : Dieu quel martyre! Faut-il que je sois parti! Maudite soit ma destinée, maudite mille fois.... De la lumière, de la lumière.... » Et il courait frénétique dans la direction du château.

Des domestiques s'empressèrent auprès de lui.

« Un flambeau, donnez-moi un flambeau!... Les clefs de la chapelle.... Ah! j'en mourrai, je suis fou, je suis fou!... »

Tous les gens restés à Bellesize, l'entouraient.

« Retirez-vous, leur dit-il, retirez-vous!... et si quelqu'un entre chez moi sans être appelé, ou me suit, je lui brûle la cervelle. »

Ceci fut dit d'un ton si impératif que chacun s'éloigna. A peine seul, le baron se dirigea en courant comme une flèche vers son appartement; il arriva devant une armoire, et la trouvant fermée il se jeta à genoux les mains jointes en s'écriant :

« Mon Dieu, soyez béni! je n'aurai pas sa mort à me reprocher.... »

Alors comme épuisé, il se replia sur lui-même et décacheta la lettre noire que lui avait laissée le père Blanchard. Après l'avoir parcourue avec une angoisse poignante, il se releva comme mû par une secousse électrique :

« J'avais deviné!... Mon Dieu, vous voulez donc que je perde la raison, que je me brise le crâne en me jetant ce soir du haut en bas d'une de ces tours? Ah fatalité! malheur sans nom!... Il y a donc deux clefs à cette armoire?... »

En disant cela, il ouvrait le meuble qui lui causait une si cruelle anxiété. Sa figure était décomposée, ses lèvres blanches; ses dents claquaient les unes contre les autres; il était dans un de ces états extrêmes, crises de la vie auxquelles les plus fortes âmes ne résistent pas longtemps. Il tourna la clef violemment, prit une petite fiole, la trouva vide et tomba à la renverse.... Son spasme ne dura pas : il avait en lui un sentiment plus poignant que la douleur. Il se releva, prit une lanterne sourde, s'arma de plusieurs objets et sortit furtivement.

Les domestiques évitèrent sa rencontre, effrayés qu'ils étaient des menaces qu'il leur avait faites.

Le père Blanchard seul veillait dans un coin sombre. Lorsqu'il le vit sortir il murmura :

« Dieu soit loué ! il est encore debout ; alors il n'y a rien à craindre, le premier moment est passé ; maintenant il va aller pleurer sur son tombeau, cela le soulagera, attendons, »

Cependant le baron avait gagné la chapelle vers laquelle il s'était dirigé, aussi rapidement que ses membres tremblants avaient pu l'y conduire. Il était entré, avait refermé la porte derrière lui et tiré les verroux. Il se dirigea en chancelant vers le caveau dans lequel le cercueil avait été déposé quelques heures auparavant, et la vieille chapelle dut retentir longtemps de ses sanglots.... Il était près de huit heures lorsqu'il en sortit.... Il y avait laissé sa lanterne et se traînait péniblement, comme si un poids au-dessus de ses forces l'accablait.... Il rentra dans son appartement toujours dans les ténèbres ; puis quelques minutes après il en repartit encore, mais courant cette fois et d'un pas si léger, que l'on aurait eu de la peine à l'entendre. Il rentra dans la chapelle, y resta peut-être un quart d'heure ; puis en ressortit armé de sa lanterne et rentra au château. Il n'était pas depuis dix minutes chez lui, qu'il se pendit à toutes les sonnettes. Il avait l'air hagard ses cheveux étaient en désordre, sa pâleur mortelle.

« Il gèle, dit-il aux domestiques, du feu, un grand feu! apportez-moi de l'eau bouillante, j'ai besoin de me faire une potion calmante; des lumières, beaucoup de lumières, car je ne pourrai fermer l'œil de la nuit.

— M. le baron devrait prendre quelque chose, dit timidement le père Blanchard, que son affection plus que son devoir avait fait accourir aux coups de sonnettes.

— Oui, du bouillon, des gelées, dépêchez-vous, donnez-moi toutes les clefs, et allez vous coucher.

— Mais monsieur ne peut pas rester seul, malade comme il l'est.

— Si, je le puis; j'ai besoin de solitude.

— Si M. le baron voulait me permettre, je resterais près de son appartement, ajouta le portier, et je donnerais ma loge à garder à un autre?

— Merci, j'accepte, fit le baron, restez dans l'une des chambres qui ouvrent sur le grand corridor; faites-y un bon feu, et couchez-vous : si j'ai besoin de vous, je vous appellerai. »

Tout ayant été préparé suivant les ordres du baron, les domestiques se retirèrent et le laissèrent seul.

Il passa sans doute une douloureuse nuit, et la potion calmante qu'il s'était préparée lui fit peu d'effet; car le lendemain matin lorsqu'on entra

chez lui, il était méconnaissable!... Sa figure était colorée, et ses yeux brillaient de cet éclat sauvage que donne la fièvre.... Il ne prononçait pas une syllabe, et se promenait à grands pas dans sa chambre, comme poussé par une puissance inconnue. Il n'avait pas sonné de la nuit, il n'avait pas appelé le père Blanchard, il avait été entièrement seul face à face avec sa douleur.

Les domestiques lui demandant s'il voulait prendre quelque chose, eurent un *non* si sec, qu'ils n'osèrent pas continuer leurs questions.

Il deviendra fou, pensait le portier, qui ayant décidément abandonné sa loge, veillait comme un père sur le jeune baron qu'il aimait autant que son maître. Dans quel état le voilà, se disait-il, il est capable d'en mourir, lui! M. le comte aurait bien mieux fait de l'attendre que de partir si vite tout seul! Après tout dans sa lettre il lui dit sans doute d'aller le retrouver! Alors cédant à un mouvement involontaire, il se permit de dire :

« Pourquoi M. le baron ne part-il pas aussi pour l'Angleterre? »

Cette question n'eut pas de réponse.

« M. le baron veut-il que j'aille chercher un médecin? »

A ce mot de médecin, le baron bondit.

« Un médecin! et lequel donc, malheureux?

— Celui qui, avant-hier fut amené par Jacques.

— Son nom, dis-moi son nom?

— M. Guilloix de Sugny.

— M. Guilloix oh ! l'infâme, si jamais je le rencontre, je le foulerai aux pieds, je le tuerai, je lui cracherai au visage! oh l'infâme ! l'infâme ! »

Il est presque fou, pensa le père Blanchard; il vaut mieux se taire et le laisser tranquille; s'il se calme (ce que je prie Dieu de permettre), je ne ferai aucun acte d'autorité : s'il empire il faudra bien, bon gré malgré, envoyer chercher un médecin.

« M. le baron veut-il un bain? fit-il, pensant que les bains sont bons pour les fous.

— Oui, oui, un bain, c'est cela; mais tout de suite, courez, dépêchez-vous donc! » Il n'était pas encore neuf heures du matin que le bain était préparé et la baignoire roulée dans la chambre du baron.

« Maintenant, dit-il de ce ton impératif qui n'admettait pas de réplique, retirez-vous, et que personne ne vienne que lorsque je sonnerai. »

Le père Blanchard proposa de rester dans une petite chambre qui n'ouvrait que sur celle du baron, mais un refus formel l'obligea à suivre les autres domestiques. Ce qui l'étonnait surtout était de voir que M. de Mélart, qui devait être avide des détails de l'horrible événement, ne faisait pas une question, n'interrogeait personne pour savoir tout ce qui était arrivé, et suivre la catastrophe heure par heure. Il se disait : « Ce sera une bizarrerie de la douleur,

ou bien décidément son esprit est égaré.... Je n'ai pas été plus d'un quart d'heure près de lui et j'ai remarqué qu'il ne peut supporter la présence de personne, il semble sur des épines !... Ses yeux sont secs et ses joues sont luisantes comme lorsque l'on a beaucoup pleuré. Oh ! combien je voudrais que Jacques fût revenu, ce garçon-là a toute la confiance de M. le baron et je suis sûr que de le voir lui ferait du bien !... Je savais qu'il l'aimait de toute son âme, mais je n'aurais jamais pensé que sa mort pût le rendre fou. Je croyais qu'il perdrait connaissance sous ce coup inattendu et qu'ensuite sa douleur deviendrait comme celle de tout le monde ; il n'est pourtant pas déraisonnable, il est bien le jeune homme le plus posé et le plus réfléchi que j'aie jamais vu. C'est son silence qui m'effraye. La lettre de monsieur était courte cependant, il ne lui aura certainement écrit que quelques lignes, et lui ne demande de nouvelles de personne, il n'a pas même nommé Mlle Jeanne, cela est indigne, il faut que la douleur lui ait fait perdre l'esprit !... »

Le portier eut le temps de se livrer à toutes ces réflexions et à bien d'autres encore car de neuf à deux heures la sonnette du baron ne fut pas tirée ; à deux heures elle retentit si bruyamment que le bonhomme en eut un soubresaut. Il courut à cet appel et trouva le baron assis dans un grand fauteuil, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés ; des

larmes sillonnaient son visage, et un sourire de bienheureux entrouvrait ses lèvres. Le père Blanchard resta sur le seuil à le contempler, n'osant faire un pas de crainte de le troubler.

« Viens ici, mon ami, viens près de moi, lui dit le jeune homme avec douceur en soulevant à moitié ses paupières humides de larmes, tu es un bon, un fidèle, un dévoué serviteur; prie avec moi le Dieu qui fait des miracles de nous envoyer la consolation, de nous secourir! »

Le vieillard s'agenouilla près du baron et porta une des mains du jeune homme à ses lèvres.

« Soignez-vous, de grâce, monsieur, lui dit-il, ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur, prenez au moins quelque nourriture.

— Oui, mon ami, tu as raison, il faut me soigner Mais oui, dit-il en se levant avec une expression radieuse, il faut que je prenne des forces, il faut que je vive! »

Le père Blanchard le regarda tout effrayé, et se dit: si après avoir pris quelque nourriture il n'est pas calmé c'est qu'il est bien réellement fou.

V

INCOHÉRENCES.

La journée entière se passa pour le baron dans des alternatives d'agitation violente et d'extrême abattement, qui offraient tous les symptômes d'une fièvre cérébrale. Les domestiques restés à Bellesize étaient bouleversés en considérant l'état du jeune homme, et ils s'étaient décidés à envoyer un message au médecin de Sugny, M. Guilloix, lorsque Jacques arriva. Cela fut pour eux tous un grand soulagement; car Jacques était un homme sûr, le chef des domestiques, et on le savait en possession de toute la confiance du baron. Il fut instruit par le père Blanchard de tout ce qui s'était passé et des craintes que l'on avait que la raison de M. de Mélart

ne fût dérangée. Ce pauvre homme, à peine remis du chagrin qu'il avait éprouvé en quittant ses maîtres, se vit donc, pour ainsi dire, responsable de la vie du baron, et ce fut plein d'anxiété qu'il alla le trouver. Il se hasarda à frapper à sa porte en se nommant, et il n'obtint pas de réponse; enfin, se décidant à tourner le bouton, il vit que le baron s'était enfermé à clef. Il frappa alors violemment, appelant cette fois M. de Mélart avec autant de vigueur que s'il l'eût cru en grand danger. Un bruit de meubles déplacés et de portes fermées répondit seul à cet énergique appel. Quelques secondes se passèrent encore, puis le baron ouvrit. Son visage exprimait la colère, et, au lieu de recevoir Jacques avec sa bonté accoutumée, il le pria « de ne venir que lorsqu'il l'appellerait, et surtout de ne pas faire de bruit à sa porte (ce qu'il ne voulait pas souffrir). » Jacques fut si étonné de cet accueil que, plein de découragement, il s'en alla dans l'antichambre, où il resta longtemps sans proférer une seule parole, assis auprès d'une table, la tête appuyé dans ses mains. Un terrible coup de sonnette le tira bientôt de sa rêverie.

« Le baron appelle, dirent à la fois plusieurs domestiques.

— Eh bien, allez-y, » répondit Jacques sans bouger de place.

Un homme alla voir et revint en courant lui dire « que le baron le voulait immédiatement. »

Jacques alors se leva, secouant la tête et poussant un profond soupir, et, sans hâter le pas, il se dirigea vers l'appartement de son maître.

« Quel bonheur de te voir, mon ami, lui dit M. de Mélart, quel bonheur! Combien tu as dû souffrir! »

Et, lui tendant la main, il serra affectueusement celle de Jacques; il avait des larmes dans les yeux et dans la voix.

« Pourquoi m'avez-vous chassé si durement tout à l'heure, monsieur Raoul? Vous avais-je offensé?

— Nullement, mon ami; mais je suis dans un état nerveux si inconcevable, que la moindre chose m'irrite. Je m'étais assoupi, et le tapage que tu faisais à ma porte m'avait exaspéré. Pardonne-moi de t'avoir rudoyé; ne t'en afflige pas. Ma tête est bien malade, mais le cœur n'a pas changé.

— Monsieur devrait tâcher de se calmer et surtout éviter de fermer sa porte en dedans; c'est si dangereux lorsque l'on souffre!

— Ne t'inquiète pas de cela, mon bon Jacques, et parle-moi plutôt de toutes les horribles choses qui se sont passées ici après mon départ. Depuis hier je suis dans un tel état que je n'ai pas eu le courage de me faire donner ces tristes détails par personne. Parle vite, mon ami, dis-moi tout, tout; car, quand je pense à mon voyage, mes idées se troublent, je deviens fou! D'abord, dis-moi, as-tu une clef de cette armoire?

— Non, monsieur. »

La question imprévue du baron avait étonné Jacques; la réponse de Jacques bouleversa Raoul, dont le corps s'affaissa sur un fauteuil et demeura immobile comme un cadavre. Puis, se redressant tout à coup, il regarda fixement Jacques, qui involontairement fit deux pas en arrière, et il lui dit :

« Recueille bien tes souvenirs. Je suis parti le 20 novembre à sept heures du matin; nous sommes aujourd'hui le 24. Dis-moi heure par heure ce qui est arrivé après mon départ; ne me cache rien, je puis tout entendre. Je veux tout savoir.

— Monsieur le baron est si agité qu'il ferait peut-être mieux de prendre quelque repos avant d'entendre le triste récit que j'ai à lui faire.

— Ah! ne perds pas de temps, ou bien il me faudra encore te.... Mais non, tu as raison. Ma tête se brouille; j'attendrai. Laisse-moi seul pendant dix minutes; reviens alors, et tu me diras, sans omettre le moindre détail, tout ce qui est arrivé. »

Jacques, s'inclinant, sortit. Les dix minutes étant passées, il revint près de son maître, qui semblait calme, et il s'exprima en ces termes :

« Monsieur le baron me semble avoir les idées très-confuses; néanmoins il doit se rappeler que M. d'Aramant, mon cher maître (que Dieu protége et console!), était parti le 19 au soir sans dire à Madame où il allait. Monsieur embrassa bien sa

femme en la quittant, et lui dit : « J'ai une affaire « dans les environs, des fermes à visiter; ne sois « pas inquiète si je suis quelques jours absent. »

« J'étais là quand Monsieur partit. Madame était très-pâle; ses lèvres tremblaient, et elle avait des larmes dans les yeux. Aussitôt que son mari eut tourné l'avenue, elle monta dans sa chambre, où elle s'enferma à clef (à ce que m'a dit Mme Justine, la femme de charge), et là elle dut pleurer bien longtemps, car à dîner elle avait les yeux tout gonflés, et moi, qui étais là debout près du dressoir, je m'aperçus bien que vous le voyiez, mais que, au lieu de lui en parler, vous tâchiez de la distraire.

— Pauvre Renée! Ma pauvre sœur! fit le baron avec un geste désespéré.

— Au dessert, si Monsieur s'en souvient, lorsque Mlle Jeanne vint s'asseoir sur les genoux de Madame, elle passa ses petits bras autour du cou de sa mère en lui disant : « Maman, où est papa? » Mme la comtesse branla la tête en répondant : « Mon enfant, je l'ignore, » et une larme tomba de ses yeux sur ses mains, ce qui fit que la chère petite, regardant sa mère, s'écria : « Ne pleure pas, « ma chère maman, ou bien je vais pleurer aussi. »

— Ah! oui, c'est bien vrai, je m'en souviens.

— Le soir, Madame chanta, et je me dis : « Bon! « la voilà moins triste. » Mais elle chantait cependant des choses qui faisaient du chagrin à écouter.

— Je suis sûr qu'elle pleurait en chantant.

— Moi aussi j'en suis sûr, monsieur le baron. Le lendemain, elle avait l'air moins abattu, et elle me semblait mieux qu'à l'ordinaire; ce fut le jour du départ de monsieur le baron. A peine était-il parti que je montai chez Madame. C'était pour voir comment elle était; mais je pris un prétexte, et je dis : « Madame veut-elle bien me dire où je « dois envoyer les lettres qui viendront pour M. son « frère? »

— Il faut les garder, Jacques, me dit-elle.

— M. le baron n'est donc pas allé loin?

— Assez loin, me dit-elle, mais il sera bientôt de retour. »

« Je me retirai et ne vis plus Madame qu'au dîner. Elle était bien sérieuse, ne mangea presque pas, Mlle Jeanne vint comme de coutume, mais Madame sonna la bonne, disant qu'elle avait mal à la tête, que le bruit de l'enfant la fatiguait.

Au lieu d'aller au salon après le dîner, elle monta dans le cabinet de M. le comte puis elle passa dans sa chambre, se mit à lire, à écrire, pendant que sa femme de chambre allait et venait dans son appartement; à onze heures elle se déshabilla, sans aller, comme à l'ordinaire, embrasser Mlle Jeanne, qui dormait dans le grand cabinet qui ouvre dans la chambre de Madame.

Toutes ces choses ne frappèrent d'abord ni la

femme de chambre, ni Mme Justine; elles se les sont rappelées depuis! »

— Dépêche-toi de tout me dire, Jacques, fit le baron d'un air hagard et d'un ton bref, car ta voix me fatigue, et il faudra que tu me laisses un peu seul pour reprendre des forces et pour pouvoir t'entendre jusqu'à la fin.

— Eh bien! monsieur, et pour abréger, le matin du 26, la femme de chambre Julie et la bonne Marthe entrèrent chez Mme la comtesse à sept heures et demie pour allumer les feux et préparer la toilette de la petite et de leur maîtresse. Madame ne s'éveilla pas : elles pensèrent qu'elle avait passé une mauvaise nuit, et au lieu d'éveiller l'enfant, elles s'en allèrent et ne revinrent qu'à neuf heures en entendant la chère petite Mlle Jeanne jeter des cris perçants.

— Les misérables, s'écria le baron comme fou, elles sont cause de tout! »

Jacques le regarda stupéfait, en s'arrêtant tout court.

« Continuez donc, Jacques!

— Elles entrèrent en courant chez Madame, et elles trouvèrent l'enfant assise sur le lit de sa mère, l'entourant de ses bras, l'appelant à grands cris : Ma petite maman ne parle pas, criait le pauvre ange; elle ne veut pas me regarder, ni m'embrasser, elle a si froid !

— Elle est donc morte ! s'écria Marthe en reculant d'effroi. Mademoiselle à ces mots, se jeta sur sa mère et il lui vint une convulsion !

— Elle n'est pas morte du tout, folle que vous êtes, s'écria Julie qui avait plus de présence d'esprit que la bonne, c'est un évanouissement, elle s'est trouvée mal, emportez l'enfant et faites prévenir Mme Justine, dans un quart d'heure il n'y paraîtra plus. »

« Marthe eut toutes les peines du monde à détacher l'enfant de la mère. »

Le baron se leva violemment :

« Va-t'en, c'est trop horrible, dit-il en se frappant le front, c'est à en devenir fou ! Quand j'aurai repris courage, tu me diras le reste.

— Je pourrais me taire et rester, fit Jacques.

— Sors ! et pas un mot de plus, » vociféra le baron d'un air menaçant.

Jacques dut donc se retirer précipitamment, il était bouleversé.

Le père Blanchard, de son côté, était toujours aux aguets pour avoir des nouvelles de M. de Mélart, et il insistait près de Jacques pour que l'on allât chercher un médecin. Mais celui-ci, plus sensé, ne voulait pas y consentir, craignant que cet âne coiffé de M. Guilloix ne fît plus de mal que de bien.

« Vous devez vous souvenir, disait-il au portier, qu'il n'a rien su faire à notre malheureuse maî-

tresse, il n'a fait que répéter qu'elle était morte, et bien morte, depuis plus de dix-huit où vingt heures, assurant qu'elle avait dû mourir de mort subite, peu après s'être couchée, et il n'a voulu essayer d'aucun remède, ni tenter quoi que ce soit pour voir s'il n'y avait pas une étincelle de vie dans ce corps si jeune et si beau! Il était là l'œil sec, l'air indifférent, au milieu de gens désespérés, et quand je le vis avec notre maître, je l'aurais volontiers étranglé, ah! mille bombes!

— Quand je pense, dit à son tour le père Blanchard, qu'il eut le courage de me dire d'un air gai, que *tout était fini*, que *je pouvais me coucher*, et qu'il s'en alla en sifflant un air! si bien que je crus que notre chère dame était mieux et je me couchai, ce que je ne me pardonnerai jamais.

— Vous pouvez vous le pardonner, reprit Jacques, car vous n'auriez rien pu faire à M. le comte qui semblait mort; il resta sans faire un mouvement pendant plus de six heures! Il faut avoir vu cela pour le croire.

— C'est en vérité bien heureux que je ne l'ai pas vu alors!... Mais croyez-vous que M. le baron se guérira, et qu'il redeviendra comme tout le monde?

— Je l'espère, surtout s'il peut prendre l'air et manger; jusqu'ici il a comme une fièvre, c'est du chagrin.

— Mais ne trouvez-vous pas, Jacques, que par

instants il semble avoir quelque chose à se reprocher !

— C'est vrai ! je pense qu'il se reproche d'avoir quitté Mme la comtesse, lorsqu'elle était seule sans son mari ! Il croit peut-être que s'il avait été là, elle ne serait pas morte !...

— Et c'est bien possible, car il est lui-même si habile médecin, qu'il aurait peut-être vu qu'elle était menacée de quelque attaque !

— Oh ! oui, il se reproche certainement de l'avoir quittée ! »

Ce soir-là, c'est-à-dire de dix heures à minuit, ces deux hommes purent se dire bien des choses, car le baron ne sonna pas une seule fois de la soirée.

De temps en temps, Jacques allait aux écoutes, mais les murs épais du vieux château et les doubles portes et portières ne laissaient passer aucun son ; il allait dans la cour regarder les fenêtres du baron, mais elles étaient muettes comme les portes, ne laissant filtrer un seul rayon de lumière derrière leurs massifs volets et les lourds rideaux rabattus. Il habitait au premier, et le premier de Bellesize ouvrait ses larges fenêtres à plus de trente pieds au-dessus du sol.

Leur inquiétude de ce long silence était à son comble, lorsque le baron sonna : ils coururent tous deux et le trouvèrent, avec un visage souriant, installé à manger un poulet froid, qui, depuis la

veille au soir, était resté intact; il demanda à Jacques une bouteille de vieux malaga, et il en but à longs traits un grand verre, puis du ton calme et bienveillant qui était dans sa nature et dans ses habitudes :

« Vous pouvez, leur dit-il, aller vous reposer, je n'ai plus besoin de rien. »

Cette conduite prêta fort aux discours des deux amis, qui ne sachant et ne pouvant comprendre l'état du baron, s'épuisaient en commentaires et se perdaient dans un labyrinthe d'idées aussi contradictoires que la conduite du jeune homme.

VI

LA LETTRE.

Le lendemain matin, Jacques en entrant chez son maître, le trouva profondément abattu ; il ne parlait pas, une grande pâleur couvrait son visage, son front crispé, ses mouvements nerveux dénotaient une vive anxiété ; il ne regarda pas même cet homme dévoué, et lorsque Jacques osa l'interpeller pour lui demander s'il voulait bien descendre prendre son déjeuner dans la salle à manger, il reçut un *non* si durement accentué, qu'il se garda bien d'insister.

A peine était-il descendu, que le facteur arriva, apportant une lettre timbrée de Londres à l'adresse du baron. Jacques reconnut l'écriture de son cher

maître, M. d'Aramant, et cela lui donna une grande agitation : il hésitait à la porter à M. de Mélart; il pensait qu'à la lecture de cette missive, son état, déjà si alarmant, empirerait encore, et il était décidé à la garder ce jour-là, sans en parler, lorsque l'avis contraire du père Blanchard le décida à la remettre au baron, sans plus attendre. Il remonta donc et déposa sur une table un petit plateau d'argent, au milieu duquel se détachait tristement cette enveloppe bordée et cachetée de noir. Puis il ressortit furtivement, comme s'il eût commis une mauvaise action, tant il craignait l'effet que pourrait avoir sur l'esprit du baron la lecture de cette lettre; l'affection cependant le ramena, et il resta immobile, debout près de la porte. Tout à coup, il entendit distinctement tomber quelque chose à terre dans ce grand cabinet, qui n'ouvrait que dans la chambre du baron, et où personne n'avait la permission, depuis le retour du jeune homme, de mettre les pieds; à ce bruit, Raoul devint très-pâle, il se leva vivement.

« Qui est là? cria Jacques.

— Personne, dit le baron, c'est le vent.

— Si la fenêtre est restée ouverte, par le froid qu'il fait, c'est imprudent! Je vais aller la fermer.

— Non, non. Je défends à qui que ce soit d'entrer dans le cabinet, j'y ai des préparations chimiques, des poisons violents qui, au seul toucher,

donnent le vertige. Allez Jacques, je n'ai pas besoin de vos services.

— Monsieur a-t-il vu la lettre que j'ai mise sur le plateau?

— Une lettre!

— Oui, de Londres.

— C'est de Louis. »

Jacques prit la lettre et la présenta au baron; il restait là debout, pendant que celui-ci l'ouvrait; mais le jeune homme le regarda impérieusement, il comprit que sa présence le gênait, et il sortit en se demandant: « Qu'y a-t-il donc dans le cabinet? » Arrivé dans l'antichambre, il regarda par la fenêtre: celle du cabinet, que le baron avait dit être ouverte, était hermétiquement fermée, et quoique la journée fût sombre, les rideaux étaient baissés! « Ah! il y a du mystère dans tout cela, murmura Jacques, et je ne suis pas moi, si d'ici à deux heures je n'ai deviné tout ce que l'on tient tant à me cacher! A sa folie, je ne crois pas, moi: je ne suis pas comme le père Blanchard qui n'y voit goutte! M. Raoul n'a pas tant de chagrin qu'il dit, il pleure, et puis ensuite, il semble content, il a l'air de cacher un trésor, il a voulu les clefs de tout; Blanchard les lui a données. Il a été bouleverser toutes les commodes et les armoires de Madame! Dieu seul sait ce qu'il trame! Au bout du compte, il n'a rien à voir dans ce qui appartient de droit à

Mlle Jeanne! Ah! si Mme Justine était ici, je voudrais un peu voir comme tout cela se passerait! diantre, il n'y ferait pas bon. A Blanchard, je ne dirai rien, il me prendrait pour un échappé de Charenton! Ah! ça finira! Tous ces manéges-là finiront, ou j'en préviendrai mon maître, fût-il en Chine. »

Pendant que Jacques interprétait sinistrement la conduite de M. de Melart, celui-ci lisait d'un œil humide la lettre noire; elle était conçue en ces termes:

« Nous voici arrivés à Londres, et l'éloignement des lieux où le malheur m'a frappé, au lieu d'alléger ma douleur, l'aggrave. La petite pleure en parlant de sa mère, puis elle rit de tout ce qu'elle voit de nouveau; elle a la philosophie de l'enfance, pauvre ange! son petit cerveau reçoit tout et ne se ferme sur rien. Cette mort qui lui ravit son plus précieux appui, tout le bonheur de son enfance et de son adolescence, tous les conseils pour escorter sa jeunesse de femme et de mère, ne restera dans son cœur que comme une tristesse indécise, et dans sa mémoire ne sera bientôt qu'un souvenir confus!... Le spectacle de l'enfance est cruel à la douleur, et pourtant, cette innocence nous console, et nous, blessés à mort, nous retrouvons un peu de calme en appuyant nos lèvres brûlantes sur les fronts purs et distraits de nos enfants.

« Et toi, mon pauvre ami, que fais-tu? Viens-tu

nous rejoindre? Je le voudrais: ta présence serait pour moi un grand soulagement! Nous pourrions parler d'elle ensemble, nous qui l'avons tant aimée.... Va, va pleurer sur son tombeau, et baises-en la pierre pour son infortuné mari, qui songe en tremblant, qu'involontairement peut-être, il a aidé cette masse de marbre à tomber sur le bonheur de toute son existence! Raoul, je me sens un vieillard, et la vie m'apparaît toute ombre, toute douleur!!!... Ce climat calme et doux, cette atmosphère humide et brumeuse, s'harmonisent avec mon cœur imprégné de larmes et entouré de ténèbres! Le regard de ma petite Jeanne est la seule étoile de mon ciel obscurci, sa voix, le seul son qui fasse vibrer mon âme!

« Pauvre Bellesize où j'ai été si heureux!... il s'élève derrière moi comme un immense mausolée! la mort m'y apparaît penchée à chaque fenêtre, errant dans chaque allée du parc, gravant son nom sur chaque mur; pendant le jour, pendant la nuit, cette vision pèse sur mon âme, elle m'oppresse comme un cauchemar!

« Ma plume se refuse à tracer ce que je souffre; il faudrait que tu fusses près de moi, mon Raoul, mon ami le plus dévoué, mon frère, pour oser te dire ce qui s'est passé en moi pendant ma courte absence! ce qui m'éperonnait la nuit fatale où je rentrai à Bellesize, ce qui me fit voler dans les té-

nèbres sans penser aux dangers de la route, c'était le génie de la mort! Je le sentais sur moi, je l'avais en croupe, et il me tenait embrassé, me pressant une de ses mains sur la tête et l'autre sur le cœur! J'ai eu le pressentiment de mon malheur, et ma vie s'est brisée en chemin sous le coup terrible dont je sentais le trait avant qu'il m'eût atteint.

« Comment vont tous mes gens? Le père Blanchard et Jacques auront été admirables de dévouement; pressé de fuir, j'ai tout négligé; répare mes torts, écris de ma part à ta mère. Pauvre femme! quelle douleur elle aura ressentie!... Dis-lui que, quand nous serons casés dans ce nouveau pays, je lui donnerai des nouvelles de ma chère petite! Elle devrait bien venir m'y retrouver, car je suis si seul, que, malgré les soins des trois personnes qui m'ont accompagné, je me sens perdu.

« Les anges sont au ciel, elle est parmi eux! et pour nous, mon Dieu! la terre est un enfer!

« Adieu, frère, adieu.

« Louis d'Aramant. »

« Oui, tu souffres, tu souffres là-bas, dit Raoul, après avoir fini sa lecture, mais moi, ne suis-je pas fou d'anxiété? ne faudra-t-il pas demain, cette nuit peut-être que je rende à la terre ce que j'ai tenté de lui reprendre! J'ai tout fait! J'ai lutté avec la mort, je l'ai secouée, je lui ai rendu une étincelle

de vie qui peut s'éteindre, comme fait la flamme d'une lampe dont l'huile est épuisée, et si la vie se fixe encore sur les débris où elle flotte, l'intelligence se réveillera-t-elle dans ce cerveau qu'un poison léthargique a engourdi!!! Qui appeler à mon aide? à qui me confier? comment donner à Louis une espérance qui demain peut-être en s'évanouissant lui ferait perdre la raison!... Elle respire! mais elle est muette! ses yeux s'animent, et ne me voient pas! Par moments, la froideur reparaît, l'immobilité revient, les frictions et les sinapismes la raniment, mais pas assez pour lui rendre la parole! Ma science s'épuise, le courage me manque! parfois j'ai peur! » et redisant encore ces mots « j'ai peur! » d'un air égaré, il crispa sa main dans ses cheveux, et courut précipitamment à son cabinet, dont il referma la porte sur lui!

VII

ROSA COTTAGE.

Devant un ravissant cottage situé sur la colline de Richmond, à douze milles de Londres, une enfant vêtue de noir jouait avec une belle poupée neuve toute habillée de satin rose! Il était midi, l'air était doux, le soleil pâle, le ciel vaporeux! On allait entrer en décembre, mais il n'avait pas gelé, les vents n'avaient pas encore secoué, avec la fureur que leur donne habituellement l'équinoxe d'automne, les magnifiques arbres de ce pays enchanteur, et malgré l'époque avancée de la saison, ils gardaient obstinément leurs feuilles nuancées de toutes ces couleurs sombres et rougeâtres qui sont comme les rides de leur vieillesse. Il y avait encore des

fleurs dans les plates-bandes. Le gazon était vert et moelleux, les allées argentées d'un sable fin et blanc, comme celui de la mer. La façade du gracieux édifice, appelé cottage, était à moitié tapissée de lierre. Il y avait une espèce de loge couverte devant la porte d'entrée. Là, s'entassaient des fleurs rares faisant aile de chaque côté. Au milieu du gazon, un gracieux bassin avec son jet d'eau en gerbe faisait un doux bruissement. La vue s'étendait sur une scène admirable de calme et de beauté. L'œil se reposait sur de beaux bouquets de bois, épars dans la prairie en pente, qui n'est séparée de la Tamise que par un large chemin blanc qui la borde en suivant ses gracieuses courbes.

A gauche, sur le sommet de la hauteur, on voyait *Star and Garter*, et la longue ligne du Parc-Royal. A droite, une verdure touffue, des habitations ravissantes ressemblant à des nids dans des fleurs. Le pont dessinant ses arches cintrées, la Tamise couverte de petites barques remplies de promeneurs. Sur la rive gauche du fleuve, des prairies exploitées par de grandes bandes de corbeaux qui, d'un air goguenard et provoquant, semblaient narguer les promeneurs. Dans le fond du tableau, se distinguait à travers la verdure éclaircie par l'approche de décembre, Orléans-House, montrant ses murailles rouges et blanches, et cachant derrière ses rideaux de damas rose au bouton

d'or, des têtes de princes pensifs, et découronnés!...

L'Angleterre est la patrie du repos et du silence, le pays où l'esprit se soumet le mieux aux douleurs d'un cœur oppressé, aux revers d'une ambition brisée!...

Mme Justine était assise sur un banc, profitant de ces derniers rayons du soleil d'Angleterre qui donne quelquefois, même en hiver, des journées d'une grande douceur et comme des regains d'automne, beaucoup plus rares dans les climats dont l'air est vif et léger. Rien n'est hâtif sous ce ciel brumeux, mais tout, hommes et plantes, y met plus de temps à mourir!

Mme Justine travaillait, mais elle ne perdait pas de vue l'enfant qu'elle suivait avec un œil de mère.

M. d'Aramant s'était installé là la veille.

Marthe, la bonne de la petite et une domestique anglaise mettaient tout en ordre dans la maison. Un vieux valet de chambre, Lacroix, s'occupait de l'appartement de son maître, et de temps en temps apparaissait à la fenêtre et suivait du regard M. d'Aramant qui, les yeux baissés et les bras derrière le dos, se promenait machinalement de long en large, sans donner la moindre attention aux beautés du lieu où il se trouvait. On lui avait dit à Londres : allez à Richmond. Il s'était rendu chez

un agent d'Old Bondstreet, qui se chargeait de caser les gens tant en ville qu'à la campagne.

Lacroix avait pris les adresses des cottages, la carte de l'agent, et c'était lui qui avait choisi, espérant que ce beau paysage, que cette paisible demeure rendraient le calme à son malheureux maître. Le pauvre homme hochait tristement la tête en voyant son espérance déçue, et il rentrait dans la chambre avec un air découragé. Il est de ces douleurs auxquelles on n'ose pas toucher : elles sont comme une plaie saignante, tout ce qui les effleure, les ranime!

M. d'Aramant avait reçu un coup si inattendu qu'il en était étourdi. Il ne vivait plus avec les vivants, tout autour de lui était silence. Si Jeanne riait, son regard devenait sombre comme la nuit. Si elle pleurait, c'était du désespoir qui se peignait dans ses traits! Aussi Mme Justine appelait-elle bien bas l'enfant en lui disant :

« Jouez sans faire de bruit, mon ange, votre petit père a mal à la tête.

— Et maman, où est-elle? disait l'enfant, reviendra-t-elle, ou est-ce vrai ce que dit Marthe, qu'elle est allée au ciel et que je ne la verrai plus?

— Taisez-vous, cher trésor, les enfants ne parlent pas de ces choses-là, c'est trop triste.

— Moi, je veux voir ma petite maman, reprenait l'enfant en sanglotant, et Justine la prenait dans

ses bras et l'emportait vite pour que le comte ne l'entendît pas! Puis, lorsqu'elle l'avait distraite, elle la ramenait au jardin tâchant de l'égayer d'une joie sans bruit, pour ne pas blesser le cœur du père.

M. d'Aramant avait bien fait un mille dans la même petite allée, sans jamais lever les yeux, lorsqu'il fut tiré de cette espèce de somnambulisme par la voix de Lacroix, qui passa près de lui en disant :

« Mon Dieu, que ce paysage est joli! »

Cet essai de conversation fut sans succès.

« Monsieur le comte a-t-il vu comme la Tamise est pleine?

— La Tamise? et où ça?

— Ici, Monsieur, devant vous.

— Oh! c'est vrai, fit le comte, et la conversation tomba.

— La chambre de monsieur le comte est bien jolie et si confortable, rien n'y manque! Et puis toutes les pièces qu'occupera Monsieur sont en plein midi, ce sera plus chaud et moins triste! »

M. d'Aramant murmura :

« Rien n'est *moins triste* pour moi! »

Lacroix vit qu'il n'avait rien gagné sur les idées sombres de son maître.

« Monsieur a-t-il vu comme Mlle Jeanne est jolie, là, avec sa poupée? »

Le comte regarda son enfant, ses yeux se mouillèrent; il l'appela, l'enfant courut à lui, il la souleva

dans ses bras, et la pressant violemment contre son cœur, il rentra avec elle dans la maison.

Mme Justine ramassa les joujoux en soupirant et les suivit.

« Lacroix, fit-elle au vieux qui pleurait, il vaut mieux attendre qu'il nous parle de lui-même : tout ce que nous faisons pour le calmer tourne contre nous, et l'attriste davantage!

— Ah! vous avez bien raison, Mme Justine, je donnerais tout au monde pour que Mme la vicomtesse de Mélart arrivât, elle pourrait beaucoup sur lui, et puis ça emplirait la maison! La solitude des maîtres est toujours la même, qu'ils aient vingt domestiques ou qu'ils en aient quatre! Pourtant nous l'aimons bien!

— Oui, dit Justine, nous l'aimons bien, mais nous ne sommes pas ses égaux!!! »

VIII

IL Y A BIEN DE QUOI AVOIR PEUR.

Deux mois s'étaient passés depuis les événements que nous avons entrepris de raconter : l'hiver était rigoureux et les habitants de Bellesize tremblaient plus de peur que de froid. Jacques, d'homme énergique qu'il était, était passé à une extrême tristesse, au plus grand découragement. Le père Blanchard s'était, à la lettre, anéanti. Il passait quelquefois une demi-heure à sa porte sans s'apercevoir qu'il neigeait sur sa tête blanche : il avait de la fixité dans le regard. Il avait peur, et il faisait peur ! Quant aux autres domestiques, hommes ou femmes, aucun ne voulait rester dans la maison, et l'on racontait dans le pays des choses si extraordinaires à propos

de Bellesize, que les charretiers allongeaient leur route d'une demi-lieue plutôt que de se hasarder à apercevoir les tourelles du vieux manoir. Le rapport le plus accrédité était celui-ci :

Le baron Raoul, pendant la vie de Renée, l'avait aimée d'un amour criminel; et après sa mort son désespoir avait été si grand que, pour la faire revenir à la vie, il avait fait un pacte avec le diable : il était donc un damné, qui évoquait sa sœur, la faisait sortir de son tombeau et passait de longues heures avec elle. Les baisers de la morte, disait-on, avaient le pouvoir de creuser les joues du baron, qui, en effet, depuis le triste événement, était devenu d'une maigreur extraordinaire.

Tous ces discours étaient appuyés de preuves. En décembre il avait tonné, et des ardoisiers en passant, avaient vu la foudre tomber sur une des tours du château. C'était comme une flamme, au milieu de laquelle ils avaient parfaitement distingué un corps long et noir, celui du diable, qui s'était introduit de cette façon dans le château. Au même moment ils avaient, disaient-ils, entendu un grand cri, et à une fenêtre leur était apparu M. de Mélart luttant avec une ombre blanche!... Ce spectacle, distingué à la lueur des éclairs, avait terrifié les bonnes gens, et l'on fuyait Bellesize à dix lieues à la ronde.

Les bûcherons entendaient la nuit des cris atroces,

et puis comme des danses dans le vent, autour des arbres dépouillés. Dans la chapelle, ceux qui se hasardaient à y entendre la messe, étaient tirés par des mains invisibles qui secouaient leurs vêtements ou s'accrochaient à leurs cheveux. La pierre même du caveau où était enterrée Mme d'Aramant se soulevait et se baissait, comme fait la poitrine d'un malade sous le poids d'un mauvais rêve.

Le vent avait des gémissements inouïs, et, la nuit, tous ces bruits étranges se mêlaient et se déchaînaient comme une ronde infernale. Avec le jour le bruit cessait, mais non l'épouvante. Les plus intrépides ne laissaient pas de craindre, et les moins crédules de croire quelque chose, tant la peur est contagieuse, tant l'imagination une fois frappée est habile à créer des fantômes!

La police de Sugny avait été avertie, mais comme elle avait mis ces rumeurs sinistres sur le compte de la peur et de la crédulité, elle ne s'en était pas autrement inquiétée. Il y avait bien assez de vérité lugubre dans la mort subite de Mme d'Aramant, dans le départ de toute la famille, qui avait fait de Bellesize, ce château toujours si vivant et si animé, un lieu désert, une grande ombre noire. Il y avait assez, disons-nous, de sa position isolée et de la forêt qui l'encadrait pour expliquer toutes les terreurs de ces paysans ignorants, qui ont besoin de croire

au merveilleux, aux loups garous, aux sorcières, au diable, aux évocateurs, aux jeteurs de sorts, et à toutes les superstitions les plus absurdes; ce besoin étant pour leur esprit un lien entre ce monde et l'autre.

IX

ESSAIS LITTÉRAIRES DU PÈRE BLANCHARD.

Le baron Raoul de Mélart n'avait rien changé à ses habitudes, seulement il avait ajouté à son appartement, formé d'un grand salon attenant à sa chambre, un cabinet de travail, jolie salle carrée dans le donjon du milieu de la façade, du côté de la forêt. Il avait donc à son usage trois pièces, dont il ne sortait guère. Jacques avait fini ses commentaires. Il servait le baron avec vénération; il se serait jeté au feu pour lui; il exécutait scrupuleusement chacun de ses ordres, quel qu'il fût. Le soir, il déployait un lit de sangle dans le cabinet de travail de la tour. Son laconisme était si exagéré qu'il ne répondait que par monosyllabes, même au père

Blanchard, qui ne savait plus avec qui échanger une parole. Le bonhomme, réduit au silence, se voyait entouré de mystères dont il n'avait pas la clef. Il se consolait en redoublant de soins autour du tombeau de sa maîtresse, et chaque matin il dépouillait les serres pour le couvrir de belles fleurs. Il se mettait à genoux, priait, et ne sortait jamais de la chapelle sans avoir baisé la pierre tumulaire et sans y avoir répandu quelques larmes.

Blanchard était lié de la plus tendre amitié avec Lacroix, le valet de chambre qui avait suivi le comte en Angleterre. Il se disait : « Si au lieu de Jacques c'était Lacroix qui fût resté ici, tout se serait passé autrement. Je vais lui écrire, » pensa-t-il. Il n'était pas lettré, mais le trop-plein de son cœur débordait. Il regarda pourtant si quelqu'un se dirigeait vers Bellesize, il ne vit personne; alors se croyant en sûreté et s'enfermant comme s'il allait commettre un crime, il prit une feuille de papier écolier, une plume d'oie jaunie par le temps et une encre bourbeuse. Après une longue attente, toutes les réflexions s'étant confondues dans son esprit, il commença dans son patois une lettre que nous verrons plus tard.

Pendant que le portier, malgré la rigueur du froid, suait sang et eau pour achever son épître, le baron Raoul, la tête appuyée sur sa main, regardait dormir Renée, qui s'était assoupie depuis quel-

ques instants. Une robe de chambre de damas rouge la couvrait entièrement. Elle était étendue sur un canapé, des oreillers blancs soutenaient sa tête, ses pieds disparaissaient sous un édredon de soie bouton d'or. Son visage était d'une telle pâleur qu'on eût pu la prendre pour une figure d'albâtre, et qu'on aurait eu peine à en distinguer les contours sur l'oreiller, si de longues tresses de cheveux noirs ne l'eussent entouré; une de ses mains se dessinait comme une main de cire sur le rouge de sa robe de chambre; son souffle était faible, mais inégal; ses longs cils noirs projetaient une grande ombre sur la paupière inférieure. Ses lèvres étaient à peine colorées; cette figure semblait appartenir à la mort idéalisée, qui va prendre des ailes et s'élancer vers le ciel transformée en ange.

Jacques entra sur la pointe des pieds; lui et le baron portaient des chaussons de lisière sans semelles pour amortir complétement le bruit de leurs pas.

« Comment va-t-elle? monsieur le baron; vous faut-il quelque chose? »

Raoul mit un doigt sur sa bouche, Jacques sortit.

Après avoir passé plus d'un mois entre la vie et la mort, jetant le baron dans des perplexités horribles, Renée s'était réveillée de son épouvantable crise dans une sorte de folie douce, qui était comme

le balbutiement de ses idées qui cherchaient à se rallier.

Le baron n'avait pas encore l'espoir fondé de la sauver, il craignait qu'avec le retour de ses forces, au lieu de recouvrer la raison, elle ne tombât dans une démence furieuse, effet produit en général sur le plus grand nombre des personnes qui peuvent survivre au poison puissant, la pomme épineuse, que la malheureuse avait absorbé [1].

Le baron était toujours là immobile. Renée fit un mouvement lent, ouvrit les yeux, et le regardant avec douceur :

« Bonsoir, dit-elle, mon mari est-il rentré ! J'ai entendu crier la petite ; pourquoi m'a-t-on donc ôtée de mon cercueil? j'y étais très-bien. J'ai vu le paradis de loin, et comme on ne voulait pas m'y laisser entrer, je me suis mise à pleurer ; on m'a entendue, on est venu me chercher, et me voilà ici, avec du sang sur moi et de l'or à mes pieds!!! » Et elle cria d'une voix faible et voilée : « Jeanne! Jeanne!.... Il paraît que cette enfant n'est plus à moi, puisque je la

1. Une bande de voleurs, appelés *les Endormeurs du Midi*, à la fin du siècle dernier, avait fait usage sur les voyageurs qu'ils arrêtaient d'un poison violent, la pomme épineuse, celui-là même que Mme d'Aramant avait pris. Ils le mêlaient au tabac ou au café, et immédiatement leurs victimes tombaient dans une léthargie dont la plupart ne se réveillaient pas. Les survivants éprouvaient une stupéfaction imbécile ou une folie furieuse, et il était bien rare que la raison leur revînt.

vois là-bas, près de la fenêtre, et elle ne me répond pas : je vais courir la chercher. Elle fit un mouvement comme pour se lever.

— Reste tranquille, Renée, lui dit le baron en la recouchant doucement.

— Oui, monsieur, » répondit-elle.

Et, en se mettant une main sous la tête, elle regarda Raoul fixement, et avec le triste rire de la folie :

« Mon Dieu, s'écria-t-elle, comme ce monsieur est drôle, il ressemble à mon frère. »

Et elle continua un rire qui se termina en un long sanglot : elle pleurait. Raoul lui essuya les yeux en murmurant :

« Ah ! combien de temps encore cet état durera-t-il, et comment en sortira-t-elle ? Que le ciel me soit en aide ! »

Il tomba un genou en terre auprès du canapé, Renée lui sourit, mit une main sur son épaule, et se rendormit. Il resta à genoux longtemps, craignant de l'éveiller s'il retirait la main qu'elle avait appuyée sur lui.

Sa seule espérance était dans le calme le plus absolu et dans le sommeil ; il espérait qu'aucune secousse ne venant ébranler de nouveau ce corps brisé, ses nerfs se calmeraient, ses idées se coordonneraient, et peu à peu sa lucidité d'esprit reprendrait le dessus ; le traitement serait long, les

progrès pour ainsi dire insensibles. Il tremblait en prévoyant les horribles conséquences qui pouvaient surgir d'un événement si extraordinaire : la moindre sensation, la moindre crise pouvaient la tuer ! Cette vie qu'il avait dans les mains tenait à un fil, il craignait parfois de ne pas suivre le traitement qui convenait à l'état de Renée; mais, qui appeler ? à qui confier encore son secret et ses angoisses ? Il avait fallu qu'il eût une confiance absolue en Jacques, et que ses qualités d'ancien soldat l'eussent assuré de sa discrétion, pour qu'il l'eût associé à son essai de résurrection ! Il avait besoin d'un aide, quoiqu'il ne quittât Renée que pour faire quelques tours sur la terrasse où s'ouvrait sa salle d'étude. Il espérait et craignait tout du printemps, il pensait qu'alors s'opérerait la crise qui la rappellerait à la vie ou qui la rendrait à la mort.

Le père Blanchard avait fini son épître, il était rouge et en moiteur comme à la canicule; pour épargner au lecteur une peine inutile, nous laisserons l'œuvre telle qu'elle sortit des mains de son auteur, à l'orthographe près.

« Mon cher ami,

« Celle-ci est pour vous faire savoir les choses désolantes et extraordinaires qui se sont passées ici depuis votre départ. D'abord, sachez que personne des personnes qui sont ici n'est comme une autre;

tout le monde est comme affolé. M. le baron, le premier jour, était comme un furieux, il disait qui dit : « Si l'on me suit, je brûle la cervelle à tout le « monde! » Je me disais: c'est le chagrin; je pensais : c'est le chagrin qui est la raison de tout ça. Ah! bien oui, depuis deux mois et plus, il devrait être reconsolé! Plus souvent, qu'il n'a pas encore mis le pied hors du premier étage, qu'il est là pâle et effaré à manigancer je ne sais pas quoi avec Jacques, qu'est sa vraie ombre; il est plus pâle qu'un mort, M. Raoul, et le château, la chapelle, la forêt, tout le pays est plein de revenants depuis la mort de notre chère dame, que Dieu ait son âme! que pas un chat est si bête que de se hasarder à passer par ici; la nuit, les chiens hurlent, moi je fais que de pleurer, et probablement nous serons tous morts à votre retour. Voilà ce qui en est, et si Monsieur pouvait le savoir, ça vaudrait peut-être mieux; il viendrait ici faire exorciser : moi j'ai vu des choses! Dieu de Dieu! Vaut mieux pas que j'en parle!... Mes respects à M. et Mlle Jeanne, que j'espère qu'ils sont mieux portants; bien des choses à Mme Justine et à Marthe : sa mère a été malade de la peur, ne lui dites pas.

« Adieu, votre ami sincère,

« Blanchard. »

Il plia sa lettre, autre œuvre aussi compliquée que de l'écrire, il y mit un pain à cacheter rouge

brique, il écrivit dessus tout de travers: « Le sieur « Lacroit, » et il dut se décider à la porter en haut pour demander à Jacques ou au baron de faire l'adresse. Il se grattait l'oreille à chaque marche, en pensant qu'il allait être obligé de mentir, chose tout à fait en dehors de ses principes; cependant il vit qu'il le faudrait, pour ne pas faire naître des doutes.

Il entra dans l'appartement. Jacques lui dit:

« Tiens! vous voilà père Blanchard, que voulez-vous donc?

— Je serais bien fâché de déranger M. le baron, mais, voyez-vous, Lacroix m'a laissé de l'argent en partant pour payer une dette qu'il avait, et je dois lui envoyer le reçu, ce qui fait que je lui ai écrit. Je ne sais pas son adresse, et ce que je voudrais, ça serait que Monsieur me la fasse....

— Je vas aller lui demander, c'est trop juste. »

Blanchard, malgré ses soixante ans, s'était senti rougir sous cet innocent mensonge. Jacques sortit, et un instant après, le baron lui-même rapportait la lettre à son auteur.

« Vous n'avez rien dit de la vie que je mène ici, n'est-ce pas, mon ami? »

Le bonhomme resta tout déconcerté.

« Quelle vie? fit-il.

— Mon isolement, mon confinement entre les quatre murs? »

Le père Blanchard respira. Les mots prononcés par le baron étaient si peu en rapport avec son style, qu'il répondit cette fois avec beaucoup d'assurance :

« Il ne manquerait plus que cela !

— C'est bien, merci, dit le baron, il est inutile de les inquiéter, ils ont assez de chagrin déjà, et puis, je suis bien, très-bien ! »

Le père Blanchard prit la lettre que le baron lui tendait, il regarda avec douleur le visage du jeune homme, une larme lui vint aux yeux, mais il put se contenir.

« Ah ! maintenant, dit-il, avec calme, monsieur le baron a l'air bien mieux portant ! Au printemps, il reprendra sa volée ! »

Et saluant, il se retira.

Mais laissons là Bellesize avec ses tristes hôtes, et passons le détroit pour assister à d'autres épreuves.

X

QUE LE SOLEIL VIENNE!

Janvier et février de l'année 1857, en Angleterre, avaient été bien rigoureux: le vent nord-est avait soufflé avec une violence extraordinaire, et le vent nord-est est aux Anglais ce qu'est la terrible *tramontana* aux Italiens. L'un se déverse sur l'île, chargé de tous les courants glacés des mers du nord; l'autre se précipite sur la belle péninsule après avoir passé sur toutes les têtes neigeuses des Alpes et s'y être pour ainsi dire affilé. Les vents ont bien réellement une forme: ceux du midi sont de grandes bandes flasques qui fouettent et tourbillonnent; ceux du nord sont des lames d'épées qui arrivent comme un trait, et pénètrent jusqu'aux os.

La campagne, malgré ce temps chargé de frimas, était encore belle; la verdure ne disparaissant jamais entièrement de l'île de sa prédilection, les arbousiers, toutes sortes de bruyères et de plantes érinacées, formaient çà et là de gracieux bouquets de verdure; les prairies, dans ce climat brumeux, conservent une éternelle fraîcheur, l'aspect de la campagne n'a jamais rien de désolant, la vue s'y repose, même lorsqu'on la contemple à travers l'ouragan.

Le comte d'Aramant avait souffert de la mauvaise saison; il s'était enfermé dans son cottage, et n'avait pas fait un seul pas dehors. Ce genre de vie si différent de l'hygiène anglaise, avait semblé aux habitants de Richmond une folie du nouvel arrivant.

Le comte craignait beaucoup l'effet du changement de climat pour la santé de sa fille, de son unique espérance, de son seul trésor; et Mme Justine avait dû employer toute son adresse féminine pour qu'il lui fût permis de temps en temps de profiter d'une éclaircie entre deux nuages, et de faire prendre l'air à l'enfant. Le comte passait de longues heures avec Jeanne; il lui enseignait à lire, à écrire, lui faisait réciter des fables, lui donnait les premières notions de tous ces riens qui sont l'attache des fils entre le cerveau et l'étude; il voulait que l'on parlât l'anglais à l'enfant, et il s'intéressait vivement à ses progrès. Hormis cette douce distraction, dans toute

sa vie il n'y avait que deuil; une vague inquiétude le poursuivait : il y avait en lui du remords. Il passait des journées entières à relire des correspondances, à chercher des papiers; souvent il pleurait en lisant, froissait la lettre, et au moment de la livrer aux flammes, il la repliait avec soin, la baisait, et la remettait parmi les autres papiers qu'il refermait soigneusement dans une grande boîte, dont lui seul avait toujours tenu la clef. La nuit, l'on voyait sa fenêtre éclairée jusqu'à deux ou trois heures du matin. Écrivait-il? Oui. Et où allaient ses lettres? Il les relisait, arpentait sa chambre à grands pas, se parlait à lui-même, les relisait encore, et, après avoir passé de l'exaltation à un abattement profond, il jetait ces débris de sa pensée sur les flammes, et les regardait briller, s'éteindre et s'évaporer, assistant à ce spectacle comme à un auto-da-fé moral.

« Elle seule pourtant, murmurait-il, me comprend! elle seule connaît mon âme, sur elle seule, ici-bas, je puis, je dois compter! Ah! si j'avais suivi ses conseils, le malheur ne m'aurait pas frappé! Ma pauvre Renée! mon pauvre ange! je l'aimais tant!... Si dévouée, si pure! Et pourtant, c'est Blanche qui a causé mon malheur! Blanche, que dans le premier moment de ma douleur, j'ai haïe! Je lui ai écrit deux lignes pour lui briser le cœur, je voulais qu'elle souffrît aussi! Et n'a-t-elle pas

assez souffert par moi déjà !.... Ah ! je suis bien cruel !

« Les lettres que j'essaye de lui écrire sont des lettres folles ! moitié adoration, moitié insulte ! Je la respecte trop pour les lui envoyer. C'est l'écume de mon désespoir, car j'ai une tempête qui se meut dans mon cœur et dans mon âme, et au sommet de chaque vague, il y a cette étrange ébullition, qui dans le calme disparaîtra ! Il faut donc que je l'attende ce calme, pour pouvoir, s'il en est temps encore, réparer le coup affreux que j'ai dû porter à cette malheureuse innocente, cause unique pourtant de tous mes malheurs !

« Mes réflexions, mes considérations, ce continuel examen que je fais jour et nuit de tous les événements qui, depuis sept ans, m'ont rendu la vie impossible, au lieu de redonner à mon esprit la lucidité, le troublent ! Il me semble que je manie la foudre, et qu'il en jaillit un éblouissant éclair qui m'aveugle. »

Ainsi se passaient les nuits du comte, dans une agitation ignorée de tous et indescriptible !...

La vicomtesse de Mélart, belle-mère de Louis, était venue le rejoindre à Rosa-Cottage. Elle y était installée depuis un mois. Sa tristesse était contagieuse : c'était cette tristesse pensive et muette qui atterre ! Renée était sa seule fille : elle l'avait perdue sans avoir pu la revoir et la bénir ! La

mère qui donne à son nouveau-né le premier baiser dans la vie, croit devoir prodiguer sa tendresse à l'être sorti de son sang et de son cœur, alors même qu'il est couché dans le cercueil! Elle n'avait pu donner à sa Renée cette dernière preuve d'amour, ce dernier baiser de mère! Elle craignait que la belle tête de sa fille n'eût pas été bien appuyée sur l'oreiller de la bière, où elle devait dormir le long sommeil de la mort! Elle eût voulu avoir emporté enfoui dans son âme le dernier mot, le dernier regard, le dernier soupir de son enfant! elle eût voulu trouver gravée dans sa pensée la figure de marbre de Renée, lui avoir lissé une dernière fois ses beaux cheveux sur son front glacé, et imprimé un chaud baiser sur cette bouche sans souffle, un baiser qui serait resté sur ces lèvres muettes comme le dernier lien entre la terre et le ciel. Ah! il y a des fonds insondables de désespoir! des idées qui pénètrent l'abîme! L'œil fixe de la mère perce la terre, et regarde dans le cercueil de son enfant, c'est là la seconde vue du désespoir! Cette femme se fût peut-être calmée, si elle eût vu la morte; n'ayant pas eu cette suprême satisfaction, elle était inconsolable. C'était un triste visage de plus auprès du comte, une tête blanche, une robe noire, une bouche sans sourire, des yeux pleins de larmes. Jeanne avait presque peur de sa grand'mère; elle la regardait fixement et en reculant, allait vers elle

si elle l'appelait, mais d'un pas lent, et après l'avoir embrassée, s'enfuyait vite en courant.

L'arrivée de la vicomtesse n'avait rendu qu'un peu plus triste le séjour des d'Aramant à Rosa-Cottage. Le soleil semblait se refuser obstinément à poindre sur ce coin du monde, qui avait tant besoin de ses doux rayons pour sortir des ténèbres.

L'effet de la lettre du père Blanchard à Lacroix avait été foudroyant, et grandissait en raison du silence que ce dernier croyait devoir garder. Mme Justine seule avait été initiée à ces effroyables révélations, et elle en avait été, plusieurs nuits, privée de sommeil. Ni elle ni Lacroix n'y eussent attaché aucune importance, si la nouvelle leur eût été donnée par une autre personne que par le père Blanchard; mais, un homme si posé, si incapable de mentir, un homme d'expérience ne pouvait dire que la vérité. Fallait-il ou ne fallait-il pas en parler au comte, c'était l'autre point qui était constamment discuté entre les deux dépositaires du secret.

Telle était la situation des choses et l'état des esprits, lorsque le fidèle Lacroix reçut une lettre du baron de Mélart; il lui ordonnait d'aller à Londres lui faire divers achats; le priant de porter le tout chez un banquier, qui se chargerait de les lui expédier. Lacroix accomplit les ordres reçus, et, en arrivant à la Banque, il fut bien surpris de se voir appelé dans le cabinet particulier du banquier qui lui dit :

« Est-ce bien vous qui êtes Lacroix.

— Oui, monsieur.

— Prenez cette lettre, lisez-la ici, devant moi, et si vous croyez que mon aide vous soit nécessaire, je me mets à votre disposition. »

Lacroix sembla tout ému.

« Lisez, lisez, et ne vous troublez pas ! »

Ce que lut Lacroix, personne ne le sut. Une rougeur subite couvrit ses traits, puis il devint plus pâle qu'un mort ; il ne pouvait articuler une syllabe.

Le banquier lui fit apporter un grog.

« Non, merci, fit Lacroix, je ne puis pas.

— Puis-je vous être utile, mon ami ?

— Non, monsieur, merci.

— Mais vous allez vous trouver mal, asseyez-vous ?

— Non, monsieur, merci ! »

Et poussant un profond sanglot, il se mit à fondre en larmes et partit.

« Quelle sensibilité ont ces Français ! » dit le banquier en reprenant ses comptes.

XI

CE QU'IL MANQUE EN FRANCE.

Il serait temps de ne plus ridiculiser l'amour dans le mariage, l'amour, point d'appui de tout le bonheur de la famille! de toute la paix domestique! de toute la moralité publique! L'amour dans le mariage: c'est la chasteté de l'union conjugale! c'est le voile qui cache à l'épousée les pétales effeuillés de sa couronne de fleurs d'oranger!!! c'est le manteau de la pudeur, c'est l'enthousiasme qui nous montre dans le ménage un lien doux et aimé, non pas l'asservissement!... L'amour est à la vierge ce qu'est la gloire au soldat.

Sans l'amour, à son entrée dans la chambre nuptiale, la jeune fille fait le premier pas vers l'adul-

tère! Sans la gloire, le soldat, sur le champ de bataille, ferait le premier pas vers le meurtre!!!

Dans la société moderne, il y a un exilé qui n'est aux yeux de tous que malheur ou folie: c'est l'amour! Une fille de quinze ans qui rêve, est une fille mal élevée, aux passions précoces, aux idées romanesques. Épouser à vingt ans un jeune homme qu'on adore, quelle inconvenance! Des mariés émus, épris l'un de l'autre, quelle niaiserie! L'on en rit, l'on s'en moque!... Et cependant après ce moment unique de la vie, l'amour est une damnation: c'est le scandale, le déshonneur, l'adultère, la perdition, la mort!... Non, la société ne lui laisse pas de place, elle le chasse de cette terre, le retrouvera-t-on au ciel?...

Oui, en France, il manque quelque chose: une fleur, un parfum. Qui l'a renversé cet idéal que l'on cherche? L'intérêt! le vil intérêt qui donne à l'homme dénaturé qui l'achète, la main d'une enfant sans lui donner son cœur.

C'est de ce fléau moral, les mariages de convenance, que découle le peu de croyance que l'on a dans la vertu des femmes. Et, par le fait, à un tel état de choses, la moralité peut-elle gagner!

Cet être vivant, marchandé, vendu, livré, sans que son cœur ait parlé, est entouré de séductions. Le besoin d'aimer se fait sentir, et si un enfant ne vient pas s'emparer de la flamme qui s'allume, cette

flamme, comme celle de l'antique Hélène, deviendra une torche d'incendie!

Y a-t-il rien de plus triste à étudier qu'une noce dans la bonne ville de Paris? Quelles toilettes, quel apparat! pour voir un homme, le plus souvent usé et blasé, aux traits flétris, aux rares cheveux, se trouvant aux prises pour la première fois de sa vie peut-être avec l'embarras! Il est guindé, il se sent ridicule!... Agenouillé près d'une victime qui pleure des larmes amères sur les belles pages de la messe du mariage, il ne trouve pas un mot à lui dire.

Le père de la demoiselle s'agite; il a comme un remords.

La mère sanglote; le drame de la vie de sa fille commence.

Les invités admirent les bijoux, les dentelles, ou s'en moquent. Au milieu de ces impressions diverses, il y a sur un point *unanimité;* tout le monde répète : « Mariage superbe : trente mille francs de rente ! de belles espérances! » et les petites filles disent d'un air convaincu : « Est-elle heureuse! elle aura une calèche à deux chevaux!... »

La France est un pays trop grand, trop généreux pour qu'une erreur aussi funeste puisse y durer. La société s'est trompée, elle accuse d'idées romanesques les personnes qui, par d'heureuses exceptions, font des mariages d'inclination. Personne ne pense que cette plaie refroidie que l'on a dans l'âme,

devait être échauffée par des rayons d'amour au foyer paternel. Il faut cette lueur céleste sur les berceaux des petits enfants pour qu'en grandissant leurs idées et leurs vies ne s'égarent pas, ne se dépouillent pas de toute poésie; pour qu'ils n'arrivent pas à rejeter loin d'eux ce généreux ferment de la félicité sur la terre : l'*amour dans le mariage*, l'amour à cette moitié de nous-mêmes que la mort seule a le droit de nous disputer et de nous ravir.

Louis d'Aramant avait-il subi l'influence des tristes préjugés de son pays? Qui peut se défendre entièrement des fausses idées et des faux calculs du monde dans lequel on vit?

XII

UN AMOUR SANS CONSÉQUENCE.

Ce que l'on nomme en général un amour sans conséquence est en réalité la plus grave atteinte que puisse recevoir la morale. C'est une femme séduite, un mari trompé, une famille où tous les liens se brisent sans bruit et où le vide se fait! ou bien un éclatant scandale a lieu, et la honte, le désespoir, le remords, le duel ou le meurtre, se font jour tout à coup dans une maison qui semblait paisible, honorée, bénie! Et ce fruit amer et fatal, a été produit par quoi? Par une intrigue comme il en arrive tous les jours, à toute heure! par un amour *sans conséquence!* C'est un passe temps de jeune homme! il faut bien que l'on s'amuse! Il est imprudent de

s'adresser à une jeune fille, il faudrait, si l'on était surpris, recourir aux grands moyens ! aux grandes réparations, et rarement l'on touche à une main de vierge, de crainte d'avoir à la conduire jusqu'à l'autel ! mais parlez-nous d'une femme mariée, cela change bien la thèse, il ne s'agit plus que de briser une existence, c'est si amusant, si facile ! Elle est plus libre, elle n'est pas gardée, elle comprend à demi-mot, elle n'a pas cette sainte ignorance qui intimide les plus téméraires. Elle est un ange aussi, mais un ange qui connaît les secrets de la vie ! Elle a des serments jurés, elle a un époux qui l'adore, elle a un enfant endormi dans un petit lit aux rideaux baissés, cela est vrai, mais qu'importe ! elle est belle, et vous la désirez, et vous pouvez la prendre au piége. Vous devenez d'abord l'ami du mari, pour mieux l'attaquer dans le cœur de sa femme ! et les hommes disent : « Eh ! mais, c'est tout naturel ! Comment peut-on faire autrement ? » Les hommes élégants ont arraché tant de fleurs et si facilement ! leurs mains sont si légères et si adroites ! Leurs consciences si faciles ! leurs crimes si doux et si pleins de bonne grâce !

Mettre ainsi le désespoir et le déshonneur dans une famille, n'est-ce pas simplement, comme ils le disent, un amusement ?

La Providence voit ces excès qui déshonorent l'humanité et souvent elle les punit avec une sévérité

si soudaine et si juste, que chacun dit : C'est le doigt de Dieu !

Le lecteur connaît peu le comte d'Aramant. Il a passé devant ses yeux d'abord comme une ombre, l'épouvante au front, volant dans les ténèbres, éperonnant son cheval couvert d'écume, poussé dans une nuit effrayante par *un pressentiment!* Il l'a suivi ensuite, marchant derrière un cercueil, l'a revu évanoui et enfin il a assisté à son départ précipité ! Pourquoi fuir ainsi ? en le retrouvant muet et morne à Rosa-Cottage, il aura dû supposer qu'au cœur de cet homme était le remords ! Sa douleur n'était pas calme et douce, elle était âpre et fiévreuse. C'est qu'en suivant sa femme au tombeau il se disait : « Je l'ai tuée !... » Avait-il été dur pour elle ? Non. L'avait-il négligée ? Non. Avait-il des torts graves envers elle ? Non. L'aimait-il ? Oui. Alors, où était son crime ? comment expliquer la catastrophe ? où trouver le mot de l'énigme ?... Où ? dans le titre même de ce chapitre, dans ce que le monde appelle *un amour sans conséquence!* Avant son mariage, il s'était lancé dans ce jeu fatal, il y avait perdu sa liberté morale, son cœur et une âme !!! Y avait-il eu scandale ? Non. Le savait-on ? Nul ne le savait ! Une seule personne avait pénétré ce mystère ; cette personne l'avait emporté avec elle dans la tombe, pour revivre dans un état de folie douce, comme une nuit d'été ; une folie qui ne mettait sur ses lèvres

que des mots d'amour, que des discours incohérents d'un enfant qui a beaucoup pleuré, et sanglote encore bien longtemps après avoir oublié le motif de son chagrin. La pauvre Renée avait dit le mot de son cœur à la mort, il était tombé dans son cercueil. Était-elle destinée à revivre, à retrouver sa raison, à se le rappeler? Dieu a des voies dans lesquelles toute la perspicacité humaine vient se perdre et s'humilier !...

XIII

UN REGARD EN ARRIÈRE DANS LA VIE DU COMTE D'ARAMANT.

Louis d'Aramant était resté orphelin à l'âge de douze ans; depuis lors il n'avait plus eu cette vie de famille qui épure les croyances et les mœurs de l'homme. Lorsqu'il entra au collége, il n'avait pas de sœur, il n'avait plus de mère. Un oncle riche et célibataire était son tuteur. Il passa toutes ses vacances dans la maison vide du vieux garçon. La fortune de l'adolescent était considérable; son caractère était bon. Au collége, il avait été aimé de ses maîtres et de ses camarades; il s'y était bien conduit, il y avait gagné bien des couronnes; et s'il n'avait pas acquis toutes les délicatesses du cœur, dont la mère seule sait parer ses fils, il possédait

les qualités essentielles qui font l'honnête homme. Louis était franc, généreux, réfléchi, courageux et doux. A vingt ans, il faisait son droit, et, instinctivement, il fréquentait la bonne compagnie. Sans être enthousiaste du plaisir, il lui faisait bonne mine et ne l'avait jamais dédaigné. Il existait cependant au fond de son cœur une semence de froideur et d'indifférence qui lui fit passer les années les plus fougueuses de sa jeunesse, n'effleurant que la superficie des passions, sans jamais en mesurer la profondeur. S'il s'était cru amoureux, sa réflexion lui avait dit : « Non, l'amour vrai doit être autre chose. » Que manquait-il donc au comte Louis pour ressentir une passion véritable? La foi dans la vertu des femmes. Le milieu dans lequel il avait vécu avait provoqué son athéisme envers le beau sexe, et puis il était jeune, riche et très-bien de sa personne; il n'avait pas encore rencontré de vertus assez austères pour résister complétement à cette trinité d'attractions. Il avait blessé bien des cœurs déjà, sans avoir reçu au sien d'atteintes sérieuses.

Il y avait huit ans qu'il suivait la carrière diplomatique, lorsqu'en 1853 il fut envoyé secrétaire d'ambassade à Londres. Son arrivée dans le beau monde anglais fit sensation. Les manières de Louis étaient charmantes, sa distinction exquise. Grand, mince, élégant, il ne pouvait se présenter nulle part sans être remarqué. Sa figure, sans être régu-

lièrement belle, était pleine d'expression. Ses dents étaient blanches, son sourire sympathique; ses grands yeux noirs avaient un regard profond ou distrait; son front était noble, ses cheveux soyeux et bouclés; enfin le comte était, dans le meilleur sens du mot, un homme séduisant. Nous disons un homme, car lorsqu'il arriva à Londres il avait près de trente ans.

Le monde croyait le comte d'Aramant très-heureux auprès des femmes, sans doute parce que beaucoup d'entre elles lui faisaient les premières avances; mais il agissait envers le beau sexe en vrai gentilhomme, et jamais il n'avait eu de comptes à régler avec le scandale; ses amours ayant toujours été enveloppées, de son côté du moins, du plus grand mystère.

A peine arrivé à Londres, Louis fit la connaissance de tout le corps diplomatique, et, venant de Madrid, où il avait séjourné deux ans comme attaché à la légation française, il était particulièrement recommandé au ministre d'Espagne à Londres. Le duc et la duchesse d'Alaverné l'accueillirent parfaitement bien. Louis avait le plus vif désir de connaître la duchesse dont il avait beaucoup entendu parler.



XIV

UN GRAND D'ESPAGNE.

Le duc d'Alaverne était un homme charmant, petit, mince, élégant; sa figure était délicate et distinguée, son abord était bienveillant et cérémonieux, il était le type parfait de l'homme de cour. Juste, généreux, ses gens l'aimaient et se trouvaient honorés de le servir. Sa carrière diplomatique avait été brillante; sa jeunesse s'était passée à Vienne, à Saint-Pétersbourg et à Paris, et, en 1836, ayant été nommé chargé d'affaires d'Espagne à Berlin, avant d'entrer dans sa nouvelle charge, il crut devoir se marier. Le duc avait alors quarante ans; il chercha sa femme dans la société qu'il fréquentait le plus, dans le faubourg Saint-Germain. On le savait puis-

samment riche, il n'eut qu'à choisir, les *oui* lui étaient assurés. Par une belle matinée de mai 1836, il conduisit à l'autel Mlle Blanche d'Entreval, fille aînée du comte d'Entreval.

La jeune fille était régulièrement belle et blanche comme son nom. Elle avait vingt ans; sa taille était bien prise, majestueuse. Son abord simple, son regard calme et doux exprimait la pureté de son cœur, et sur son front brillait la tranquille lueur de l'innocence. Son caractère était d'un sérieux précoce qui la rapprochait de son mari, deux fois plus âgé qu'elle; et, dans son ensemble, on pressentait la femme aux principes purs et austères, qui sera toute sévérité pour elle-même, toute indulgence pour autrui. Comme on le pense bien, tout le monde félicitait le duc sur le choix qu'il avait su faire. « En épousant Blanche d'Entreval, lui disait-on, vous avez fait un contrat avec le bonheur. »

Blanche avait une dot de deux cent mille francs, qui devait se doubler à la mort de ses parents. Le duc lui laissa le revenu de sa dot pour ses frais de toilette, et il lui fit une pension mensuelle de mille francs pour ses aumônes et ses menus plaisirs. Il lui donnait en outre tous les diamants et joyaux de sa famille, que le droit d'aînesse avait mis en ses mains.

La comtesse d'Entreval orna le cou de sa fille des plus belles perles de son écrin. Enfin, la nouvelle

mariée fit dans le monde une entrée royale. « Son mari a vingt ans de plus qu'elle, disait-on, mais c'est égal, il est bon, distingué, charmant, elle sera heureuse. »

Quinze jours après la noce où tout Paris avait assisté, le duc et la duchesse d'Alaverne partaient pour Berlin où, pendant plusieurs années, Blanche fit les délices de la cour et de la ville. Son mari, quoique un peu froid et blasé, l'aimait beaucoup, et la rendait parfaitement heureuse.

Admirée, fêtée, vantée, prônée partout et par tous, Blanche gardait un parfum de vertu qui imposait le respect. Sa conduite était irréprochable, sa réputation intacte!... Entre elle et son mari, jamais un nuage ne s'était élevé, c'était ce qu'on appelle un ménage parfait. Si le duc avait fait une infidélité à sa femme, personne à coup sûr n'en avait été informé. Le duc d'Alaverne, comme tous les Espagnols très-nobles, avait beaucoup de respect humain, et le respect humain pour une certaine classe de gens tient lieu de vertu.

Blanche s'était réellement attachée à son mari, elle voyait en lui un homme supérieur, et elle l'aimait; il satisfaisait son amour-propre. Elle se sentait fière d'être la femme d'un homme dont tout le monde parlait avec tant d'estime et de respect. En Espagne, où elle l'accompagna plusieurs fois, c'était mieux encore, car il y était l'orgueil de sa

famille, le favori des favoris, ce qui pour un homme de cœur est l'apogée du succès!... Les années passèrent respectant la personne et les traits du duc, il ne vieillissait pas. Blanche avait vite pris un air très-posé, et cet aplomb que donne le grand monde. A vingt-cinq ans elle semblait en avoir trente. La dignité de sa jeunesse, sa précoce sagesse la vieillissaient. Au milieu de sa vie d'apparat elle savait se consacrer à son mari et à ses enfants. Au bout de quelques années de mariage sa beauté s'était développée et était devenue très-remarquable. Blanche parlait toujours sérieusement, d'une voix douce et basse qui allait au cœur.

L'âge de son mari semblait en accord parfait avec le sien, jamais ménage n'avait été mieux assorti, jamais vingt ans ne s'étaient perdus et éclipsés plus complétement pour rapprocher intimement deux personnes liées ensemble par la destinée!

Blanche était pieuse. Le duc, comme tout Espagnol, était très-ignorant en matière de religion, et quelques pratiques superstitieuses étaient, sur ce point, le seul héritage que sa mère lui eût légué. En fait de saints, il ne priait que son patron, saint Antoine; et en fait de Vierge, il ne croyait qu'à la *Mater Dolores!* Il avait un reliquaire enrichi de diamants qui brillaient au fond de son alcôve. Sa nature chevaleresque était son catéchisme. Une partie de ses qualités avaient leur raison d'être dans

ces mots : noblesse oblige. Il avait hérité des vertus de ses aïeux comme de leur blason!

Le duc était resté cinq ans ministre à Vienne, puis il avait été envoyé à Rome où il avait séjourné deux ans et demi, et il n'avait précédé le comte d'Aramant en Angleterre que de quelques mois. Il détestait le climat de Londres, et la perspective d'y passer plusieurs années le désolait.

Lorsque Louis d'Aramant fit la connaissance des d'Alaverne, le duc avait quarante-huit ans et la duchesse en avait vingt-huit. Elle était mère d'un fils de sept ans, Gonzalez, et d'une fille de cinq ans, Alice.



XV

BLANCHE D'ALAVERNE.

Louis s'attendait à voir dans la duchesse une de ces beautés austères et hautaines, dont la dignité sévère intimide et glace les cœurs. Il trouva en elle un être angélique au maintien doux et assuré! son regard semblait dire : « Je suis sans reproche; » sa bouche: « Je n'ai jamais menti. » La belle renommée qui précédait cet ange comme l'encens précède les choses sacrées, en imposait à Louis et le faisait rêver! C'était pour lui un attrait nouveau; et sans s'en rendre compte, avant même que la pensée ne lui en fut venue, *il lui faisait la cour*. Ainsi commença pour le comte d'Aramant, cette inclination que le monde eût appelé, sans doute, un amour sans conséquence.

La duchesse, pendant longtemps, feignit de ne pas s'apercevoir des assiduités du comte : habituée à exciter l'admiration, Blanche passait froidement au milieu des hommages qui n'avaient pas la vertu de l'émouvoir.

Louis, qui, à son arrivée, avait cherché avidement l'amitié du duc, éprouva un moment de découragement. Il se fit comme un temps d'arrêt dans son âme, et il s'éloigna de la duchesse, peut-être pour l'étudier à distance, comme fait le général d'armée qui craint de n'avoir pas bien commencé ses préparatifs d'attaque et qui regarde de loin l'ensemble des fortifications pour mieux juger des côtés faibles, et revenir à la charge avec une nouvelle vigueur. Malgré la réserve qu'il s'était imposée, Louis rencontrait chaque jour la duchesse. La diplomatie forme un corps et comme une famille dont les membres ont un sort commun de fêtes, de soirées, de dîners, de représentations. Tous les matins, tous les soirs, vous réunissent aux mêmes lieux.

Dans ces rencontres forcées de chaque jour, jamais Blanche ne lui avait fait la moindre remarque sur la rareté de ses visites à l'ambassade. Ce silence piqua au vif le jeune diplomate et le désir d'avoir raison d'un procédé qui humiliait sa vanité, lui suggéra l'abominable pensée de tout mettre en œuvre pour faire connaître le trouble de la passion à

cette âme si paisible. Ne sentait-il pas le malheureux, que dans cette lutte impie il engageait son corps et son âme?

Le duc étant tombé malade, Louis en profita pour regagner tout le terrain qu'il avait volontairement perdu; il soigna M. d'Alaverne comme un frère. Il voyait rarement la duchesse, qui l'évitait; mais il était sous le même toit que Blanche. Il se sentait près d'elle, et cette seule pensée était un charme pour son âme.

A dater de cette époque, le comte et le duc devinrent deux amis inséparables.

Blanche n'avait pas paru s'émouvoir de cette phase nouvelle; elle planait au-dessus du danger, comme l'aigle plane au-dessus des tempêtes, dans un calme imperturbable.

Louis venait à l'ambassade aussi souvent que cela lui plaisait. Blanche devint plus liante et plus amicale envers lui, sans réticence et sans embarras, tout simplement, ce qui fit tomber Louis d'Aramant dans un état voisin du découragement.

L'homme habitué aux conquêtes faciles s'étonne de la résistance; il s'en irrite, et les passions violentes naissent souvent de la lutte morale qui s'élève en son âme. La vague baise le rivage et brise le rocher; l'homme, comme la mer, cherche à briser ce qui lui résiste. Dans un jour de rage, Louis

osa dire à la duchesse des paroles folles et amères que celle-ci laissa tomber, et il partit pour Brighton, charmante ville où se réunit pour les bains de mer la fashion de Londres. Le hasard voulut que le petit Gonzalez tombât gravement malade, et que les médecins choisissent Brighton pour qu'il y passât sa convalescence.

Blanche préférait aller à Funbridgewell ou à Bath, mais elle dut céder; son mari insistait, et la raison première de cette insistance était la présence du comte d'Aramant à Brighton : « Louis pourrait être utile à la duchesse; il serait là entièrement à ses ordres. »

Pour la première fois de sa vie, Blanche éprouva du malaise, une impression pénible, à l'idée de se trouver seule et en relations journalières avec un homme que, depuis plus d'un an, elle prenait si grand soin de tenir à distance. Elle commençait à craindre la fatalité.

Ce que Louis éprouva lorsqu'il apprit l'arrivée de la duchesse ne peut se comprendre. Il bondit; le sang lui monta au front. Il eut envie de se jeter à genoux pour remercier Dieu.

Blanche arriva; le comte était à la station à l'attendre. Pour la première fois, depuis qu'il la connaissait, la duchesse évita son regard; elle éprouvait de l'embarras.

Ils passèrent un mois ensemble à Bedford-hô-

tel, se voyant tous les jours. La duchesse ne chercha pas à éviter le comte; il en eût profité pour lui demander une explication. Elle ne fut pas froide envers lui; le précepteur de son fils et ses gens l'eussent trouvé étonnant. Elle fit bonne contenance, et, par son calme et son sang-froid, elle triompha d'une position si périlleuse.

Louis était plus amoureux que jamais; il croyait à la sympathie de Blanche. Quelquefois elle l'avait évité. Le craignait-elle? S'était-elle enfin aperçue de son amour? Le cœur de Louis se posait ces questions, et une voix intérieure lui répondait : « Oui. » Il sentait qu'il avait fait un pas, un pas immense, et, pour le moment, il ne demandait rien de plus. A Londres, Blanche l'avait souvent fait rougir par l'indifférence de ses répliques, par son regard froid et posé. Maintenant, les rôles étaient changés; c'était elle qui se colorait légèrement lorsqu'elle recevait Louis. L'amour a des yeux de lynx; rien ne lui échappe. De tout il se fait une arme; avec tout il resserre les anneaux du filet dont il entoure l'objet aimé.

Bientôt ils allaient retourner à Londres, où leur vie aurait repris son cours habituel et où le comte n'aurait plus à passer auprès de la duchesse ces longues heures de périlleuse intimité. A cette pensée, Louis devenait sombre, et, par un effet con-

traire, le calme rentrait au cœur de Blanche, et la sérénité renaissait sur son visage.

Un soir, après avoir quitté Louis, la duchesse reçut une dépêche qui lui annonçait le départ immédiat de son mari pour Madrid.

Le lendemain, à sept heures du matin, elle quittait Brighton sans avoir dit adieu au comte.

XVI

UN HOMME DU MONDE AUX PRISES AVEC LA VERTU.

Deux jours après le départ subit de Blanche, le comte d'Aramant était de retour à Londres. Le duc d'Alaverne était sur la route de Madrid. Louis se présenta chez la duchesse; « elle était sortie. » Le lendemain, il s'y représenta de nouveau; « Son Excellence était en affaires, elle ne recevait pas. » Le comte crut que Blanche ne voulait pas le voir; son cœur se serra. Deux ou trois fois encore il fit de nouvelles tentatives, mais sans succès. Pendant une semaine, il fréquenta tous les lieux où elle avait coutume de se rendre, sans l'y rencontrer. Alors, dans un mouvement de chagrin et de dépit, il s'enfuit en Écosse.

Pendant deux jours entiers, il crut détester la duchesse; puis, à mesure qu'il s'éloignait, elle lui apparut comme une vision céleste, et, enhardi par la distance, il céda à la passion qui le maîtrisait, écrivit, jeta sa lettre à la poste, et le lendemain Blanche lisait dans une vive émotion ces lignes :

« Duchesse,

« Vous le savez, parce qu'un sentiment vrai se révèle sans l'aide des paroles, *depuis plus d'un an je vous aime.* Vous êtes aussi au-dessus de la passion que le ciel est au-dessus de la terre, et cependant vous m'avez ravi mon esprit, mon cœur et mon âme. Je ne crains pas de vous faire cette déclaration, parce que je sais bien que rien ne vous émeut, et que je puis souffrir toutes les tortures à cause de vous sans attirer même vos regards!

« Vous êtes cruelle, madame. Depuis plus d'un an, vous assistez à mon martyre comme les souverains assistaient autrefois aux autodafés, sans trouble et sans émotion. Si la vertu est si froide qu'elle paralyse jusqu'à la pitié, je la hais! Non, je mens, je ne la hais pas cette fille du ciel, puisqu'elle habite dans votre belle âme.

« Je suis en Écosse, non pas pour admirer ce pays merveilleux; je n'y verrai ni les torrents, ni les lacs, ni les montagnes, ni les vallées, je n'y verrai que vous, duchesse. Je suis parti parce que je vous

adore, madame, parce que je suis un homme perdu, anéanti, qui a trouvé une barrière infranchissable entre lui et le bonheur, et cette barrière, *c'est vous!*

« Vous avez mis tous vos soins à me déplaire; vous vous êtes rabaissée à mes yeux; vous avez voulu me sembler vieille, et, si vous l'eussiez pu, vous auriez voulu me sembler laide! Vous avez mis tout en œuvre pour m'éloigner de vous; vous m'avez fait entrevoir que l'homme qui oserait vous faire la cour serait ridicule, et que vous ne pourriez jamais lui pardonner une pareille offense. Vous m'avez fait connaître toutes les craintes, vous m'avez fait éprouver toutes les hésitations, toutes les *timidités*. Parfois votre regard calme et profond m'a fait rougir. J'ai entendu dire dans le monde : « La du-
« chesse d'Alaverne se néglige; elle n'est plus élé-
« gante comme l'année dernière. » Si c'est pour me sembler moins belle et moins attrayante, madame, vous n'avez pas réussi; car de vous je n'ai jamais vu que le visage. C'est comme un astre, comme un rayon dans un ciel noir; tout ce qui n'est pas votre noble et angélique tête, votre regard de paradis, votre divin sourire, n'est rien pour moi. Vous remplissez mes jours et mes nuits, et pourtant je vous aime sans espérance. Une pensée me donne le vertige, me transporte dans un monde de délices : *Si vous m'aimiez!* Si vous m'aimiez, j'en mourrais de joie.

« Adieu, duchesse, vous avez le secret de mon âme ; il remplira nos deux cercueils. J'ai voulu vous le dire, ce secret, parce qu'il est le seul lien sur la terre qui puisse vous attacher à moi.

« Comte Louis d'Aramant.

« *P. S.* Je n'espère pas de réponse, mais mon adresse est poste restante, Édimbourg; j'y resterai un mois. »

La duchesse, après avoir relu deux fois cette imprudente déclaration, avait dit en branlant la tête :

« J'espérais qu'il n'aurait jamais osé. L'absence de mon mari l'enhardit. Tout conspire contre moi! »

Elle avait serré précieusement la lettre, et l'idée ne lui était même pas venue d'y répondre. Blanche désirait ardemment le retour de son mari; mais chaque jour amenait de nouveaux retards, et, comme diversion à ses ennuis et à ses craintes, elle se décida à aller passer un mois avec ses enfants à Upper-Norwood, à quelques pas du fameux Crystal-Palace de Sidenham. Elle y loua une villa avec un beau jardin. Les enfants étaient beaucoup avec leur précepteur et leur gouvernante, et Blanche se fortifiait dans cette solitude contre l'avenir qui, malgré elle, l'effrayait. Elle commençait à surmonter l'émo-

tion que la lettre de Louis lui avait fait éprouver, et elle s'était dit : « Lorsqu'il me reverra, il n'aura pas le courage de m'en parler. Mon mari sera de retour ; nous irons voir la reine à Balmoral, puis, de retour à Londres, dans le tourbillon de la vie mondaine, il y aura peu d'occasions de nous voir seuls. Je les éviterai soigneusement, et la Providence m'aidera à sortir de ce mauvais pas. »

Il paraît que Louis d'Aramant, en attendant la réponse de la duchesse et ne la voyant pas arriver, avait fait des réflexions identiques ; car un matin il était reparti précipitamment pour Londres.

XVII

L'ÉPREUVE.

Il y a quelque chose de fatal dans la destinée humaine! des courants de bonheur ou de malheur qui vous saisissent et vous emportent sans que vous ayez le temps de leur crier *grâce* ou *merci*. Louis se sentait emporté par un de ces tourbillons lorsqu'en arrivant il se rendit à l'ambassade d'Espagne, On lui apprit que Mme la duchesse était depuis la veille à Upper-Norwood et on lui donna son adresse. Il monta à cheval, et à la brune il arrivait à Pembrocke-villa.

Les enfants étaient allés se promener en voiture. La duchesse était seule au jardin. Un domestique conduisit le comte au pavillon où Blanche était venue assister au coucher du soleil.

Mme d'Alaverne était préparée à tout, plutôt qu'à une visite de Louis. Lorsque le domestique cria : « Monsieur le comte d'Aramant! » elle crut que la foudre tombait à ses pieds et s'il y eut eu deux portes au kiosque elle se serait enfuie, mais la destinée avait voulu qu'il n'y en eut qu'une! Elle dut rester, elle fit un suprême effort pour se remettre de son trouble, mais ce fut en vain, lorsque Louis s'avança pour lui serrer la main, une vive rougeur colorait son visage, ses yeux étaient baissés, elle n'osa pas les relever. Louis était devenu très-pâle, il avait froid, la voix lui manquait. Les pas du domestique se perdirent dans l'éloignement, puis on entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrit et se referma, ils étaient seuls!... Qui peut comprendre ce qu'il y a de terrible pour une femme vertueuse à se trouver seule avec un être qui l'aime et qui s'est délivré de l'embarras insurmontable de le lui dire en le lui écrivant! C'est le plus fort de tous ses retranchements perdus, c'est la place tournée, c'est l'ennemi qui vous attaque de front, c'est la crise, c'est le froid dans les veines, c'est la rougeur au front, c'est une heure d'agonie, c'est le moment qui décide de toute une vie.

Une coquette ne connaît rien de pareil : il n'est donné de l'éprouver qu'à la femme vertueuse qui, malgré ses efforts pour l'anéantir, a vu une grande passion s'allumer et courir vers elle, qui a entendu

le torrent mugir au loin et le voit tout à coup déborder furieux, menaçant de l'engloutir. Cette femme dont toute la vie a été un pur miroir dans lequel s'est réflétée son âme, Dieu lui fait rencontrer la passion, la passion armée de toute sa force, de tout son charme, de toute sa grandeur, et il lui crie en même temps du haut des nues : « *Je t'ai donné la vertu, combats !* »

L'amour, quand il est vrai, a en soi une pureté innée : le respect l'accompagne, la crainte l'escorte, sa parole n'a rien de hardi, rien d'impatient ; il sait pleurer, prier et attendre ; mais il nous enlace, nous étreint, nous étouffe, et ne nous quitte que vaincus ou anéantis dans une lutte épouvantable qui nous a brisé le cœur.

« Louis, fit enfin Blanche, ne s'apercevant pas que, pour la première fois, elle le nommait ainsi, car ce n'était pas elle, c'était l'étonnement de son âme qui parlait, ses souffrances c'était *Louis* qui les avait causées ; Louis ! déjà de retour !

— Vous avez lu ma lettre, et vous ne me chasserez pas, n'est-ce pas ? vous aurez pitié de moi ! Ce n'est pas ma faute si je vous aime !...

— Taisez-vous, je vous en conjure ! Vous avez devant vous une femme vertueuse, une mère ! vous êtes un homme d'honneur, taisez-vous !

— Mais je vous aime, Blanche, je ne puis retenir cette parole, elle va vers vous, comme vont vers

vous toutes mes pensées, tous mes soupirs, mon cœur, mon âme! est-ce ma faute à moi? n'ai-je pas assez lutté, n'ai-je pas assez souffert!...

— La première preuve d'amour qu'un homme doit donner à une femme, monsieur le comte, c'est de l'entourer de respect. Vous ai-je jamais autorisé à me faire entendre de semblables paroles? croyez-vous que mon isolement, que ma position présente puissent me faire oublier la ligne de conduite que j'ai suivie jusqu'ici? Monsieur le comte, il y a en moi des principes reçus de ma mère! il y a en moi le respect que je dois à mon mari, et celui que je me dois à moi-même, il y a en moi l'amour que je porte à mes enfants, et qui fait taire, je vous l'assure, tout autre sentiment. Je ne suis plus une enfant, monsieur, et je ne suis pas romanesque! Je n'ai jamais été vaine, et l'amour que vous dites avoir pour moi ne me flatte pas, au contraire, il m'offense. Quel est votre but? quelles sont vos vues? Suis-je libre? voulez-vous m'épouser?... Est-ce ainsi que vous payez l'affection que mon mari nourrit pour vous? Il vous estime, monsieur, en êtes-vous digne? vous vous introduisez dans son bonheur intime comme un voleur, pour tâcher de le lui ravir.

— Ah! non, duchesse, non! je n'ai pensé à rien de tout cela, je ne veux faire rien de tout cela! La fatalité m'a fait vous rencontrer, une grande pas-

sion s'est élevée en moi, elle me domine, elle me terrasse, elle me tyrannise; je suis son esclave! Je vous aime!

— Comte, un jeune homme doit aimer une jeune fille, chercher un ange pour en faire sa compagne! tenter de perdre une femme mariée, c'est une infamie....

— Ah! ne craignez rien, je ne vous demande pas de me payer de retour, je ne vous supplie que d'*avoir pitié de moi*, que de ne *pas me chasser!!* vous me tueriez! Blanche pourquoi faire mourir de douleur quelqu'un qui vous adore?...

J'ai tant lutté, mon Dieu!!! mais je ne suis plus le maître! la passion que je ressens pour vous est plus forte que moi.... vous m'en imposez tellement, duchesse, que si je n'avais pas pensé à vous l'écrire, je n'aurais jamais osé vous dire que je vous aime; mais je craignais de mourir *pour vous*, sans que vous le sussiez, et cette pensée, voyez-vous, me faisait mal. Ah! dans le fond de votre cœur, Blanche, vous devez m'aimer.

— Moi!!!

— Je vous aime trop pour que vous ne m'aimiez pas un peu. Il y a de l'électricité, du magnétisme dans l'amour. »

Il lui saisit la main :

« Louis, par pitié! fit Blanche en retirant sa main.

— Je dis vrai, voyez-vous : j'ai froid, et vous avez

froid; vous tremblez, et je tremble; je pleure, et vous avez les larmes aux yeux! toute ma vie est à toi, ma Blanche, je ne veux pas me marier, je ne pourrais aimer une autre femme.

— Malheureux! que dites-vous? Ne blasphémez pas.

— Si l'on pouvait vous arracher de mon âme, elle resterait vide pour l'éternité. C'est votre chasteté, c'est votre vertu que j'aime! vous êtes la plus pure de toutes les femmes! et je vous adore. »

Blanche se leva vivement pour empêcher Louis qui fléchissait, de tomber à ses genoux :

« Dieu vous garde de m'aimer, Louis. »

Et, comme hors d'elle-même, elle s'écria :

« Vous m'aimerez toujours!... Je suis folle de vous avoir permis de parler ainsi, monsieur le comte!... c'est un moment d'oubli, de délire, que je vous pardonne! Ces scènes ne doivent pas se renouveler, ou je devrais vous prier de ne plus vous présenter chez moi!...

— Je me tairai, duchesse, pour vous je pourrais mourir! je garderai le silence!

— J'entends une voiture, ce sont les enfants. »

Louis était hors d'état de reprendre du calme :

« Au revoir duchesse.

— Adieu!

— Pardonnez-moi! Blanche, » fit-il en déposant un baiser de feu sur sa main glacée.

Blanche eut un frisson qui lui secoua la racine des cheveux. Elle ne répondit pas. Le comte s'éloigna à grands pas, sauta à cheval et partit au galop. Blanche s'appuya à la fenêtre du kiosque. Le comte passait sur la route au pied du mur du jardin, il leva les yeux, vit la duchesse et lui envoya un baiser, puis il disparut à un angle du chemin. Mme d'Alaverne regarda le ciel en disant :

« Mon Dieu! mon Dieu! Qu'ai-je fait pour qu'il vous ait plû de m'envoyer une telle épreuve! »

Elle resta le regard perdu dans le firmament; elle priait : lorsqu'elle rentra dans la maison, une mortelle pâleur couvrait son visage. Elle prit le thé avec ses enfants; elle avait froid; elle se fit apporter un grand châle dont elle s'enveloppa. Sa fille et son fils lui racontèrent leur excursion, elle n'en entendit pas un mot. Lorsqu'ils furent allés se coucher, elle prit un livre, l'ouvrit, et elle resta une heure les yeux fixés sur la même page; sur cette page elle relut chaque parole que lui avait dite le comte d'Aramant. Deux fois en se parlant à elle-même :

« J'aurais dû, s'écria-t-elle, lui imposer silence! j'étais si émue! j'ai été surprise, je ne l'attendais pas, il a baisé ma main. »

Et elle regarda sa main comme pour y chercher la trace du baiser, puis involontairement elle approcha cette main de ses lèvres comme pour en ôter ce fatal baiser. Un profond soupir souleva sa poitrine.

« Comme il est changé, mon Dieu! il est méconnaissable!... Il a souffert!... c'est vrai, on le voit! »

Elle se leva et elle se mit à écrire à son mari, le priant de se hâter de revenir, l'assurant qu'elle se portait mal et qu'elle s'ennuyait à périr, puis elle s'arrêta tout à coup : elle rougit imperceptiblement, ses lèvres tremblaient, elle venait d'écrire ces lignes :

« Votre ami, le jeune comte d'Aramant, est de retour d'Écosse, il sort d'ici, il m'a prié de le rappeler à votre souvenir. »

Blanche s'apercevait que, pour la première fois de sa vie peut-être, elle venait de mentir à son mari. Dans son entretien avec le comte, ce dernier n'avait pas même prononcé le nom du duc! Blanche se coucha, elle avait la fièvre, ses yeux ne se fermèrent pas de la nuit, elle soupirait violemment et quelquefois elle murmurait :

« Il y a près de quinze mois que je lutte contre l'amour de cet homme, mon Dieu! sauvez-moi! »

XVIII

DANGER IMPRÉVU.

Louis d'Aramant avait eu aussi la fièvre; une espérance brillait dans son cœur comme un soleil radieux ! Il voulait revoir la duchesse, il avait peur, il n'osait retourner à Pembrocke-villa, sans le consentement de Blanche ! Heurter cette femme, c'était l'effrayer, c'était se perdre ! Un acte de soumission pouvait la lui rendre, sinon propice, au moins compatissante! Il craignait sa colère, il désirait sa pitié! Il y avait quelque chose d'élevé et d'humble dans l'amour du comte; il écrivit ce billet :

« Pardonnez-moi, si, en vous disant toute ma
« pensée, j'ai pu vous offenser. Vous êtes une créa-

« ture céleste, et c'est comme telle que je vous
« adore! Si vous ne me le défendez pas, j'irai vous
« voir après-demain soir! Je suis votre esclave, j'at-
« tends vos ordres; faites de mon existence ce qu'il
« vous plaira! Mon premier paradis, ou mon enfer
« sont entre vos mains; mais, quoique vous fassiez,
« vous ne pourrrez jamais changer le cœur de votre

« Louis. »

Il ne sortit pas de chez lui pour attendre la réponse. Une lettre timbrée de Upper-Norwood arriva; il l'ouvrit vivement, elle était vide! Il laissa tomber l'enveloppe, puis il se baissa, la releva, l'examina et trouva écrit dans l'intérieur ce seul mot: « Non! »

Il rougit, il eut froid, les larmes lui vinrent aux yeux, il murmura des mots sans suite; quelques heures après il était au lit, entouré de médecins. Il avait un transport au cerveau. Les domestiques du vicomte considérant les d'Alaverne comme les meilleurs amis de leur maître, firent savoir à l'ambassade d'Espagne qu'il était en danger. Blanche, à l'arrivée de cette nouvelle, était à table; elle resta très-calme et se contenta de prier le précepteur de son fils d'aller voir M. d'Aramant.

Le coup intérieur qu'elle avait ressenti avait été pourtant d'une violence extrême, mais la force de cette femme était inouïe....

Au bout de trois jours, Louis était hors de danger : sa convalescence fut longue ; Blanche envoya tous les matins savoir de ses nouvelles. A cette époque, le duc d'Alaverne revint à Londres inopinément. Il voulait surprendre sa femme. Ayant appris la maladie de Louis, il alla le trouver. Malgré sa faiblesse, le jeune homme commençait à se lever ; mais combien il était changé ! Le duc en fut effrayé. Il lui annonça qu'il viendrait le prendre à midi, pour le conduire avec lui à Pembrocke-villa. Il voulait qu'il vînt s'y rétablir. Louis refusa d'abord vivement, alléguant « qu'il était trop faible pour supporter la fatigue du trajet. »

M. d'Alaverne allait céder à ses bonnes raisons, quand le médecin entra, pour assurer que depuis plusieurs jours déjà, il voulait envoyer le vicomte à la campagne, que c'était l'unique moyen de lui faire reprendre ses forces !

A deux heures, une voiture entrait à Pembrocke-villa y amenant, à la grande surprise de Blanche, le duc, et à son grand saisissement, le comte d'Aramant.

Le duc fut ravi de revoir sa femme et ses enfants, il trouva la villa charmante, et il décida qu'au lieu d'un mois, sa famille y resterait tout le printemps.

Il y a de ces coïncidences étranges qui bouleversent les existences : Blanche sentit que pour elle

l'heure de l'épreuve était venue, qu'elle ne pouvait la fuir; à demi désarmée pour combattre, celui qui l'aimait revenait chez elle, amené par son mari, qui le confiait à ses soins. Elle eut donné dix années de son existence pour conjurer ce sort fatal! Il fallait qu'elle s'y résignât et qu'elle le subît.

Le duc, tout à ses affaires, quittait Pembrocke-villa le matin, y retournait pour dîner, et, quand son service l'exigeait, il restait deux et trois jours à Londres!....

Blanche ne pouvait rien changer aux habitudes de ses enfants. Elle devait passer de longues heures, de longues soirées parfois, en tête à tête avec le comte. Lorsque Louis quitta Pembrocke-villa, après un séjour de six semaines, sa figure était radieuse; il pressait sur ses lèvres une belle boucle de cheveux bruns qu'il baisait; il regardait le ciel et la terre avec une voluptueuse admiration. Tout s'était embelli pour lui dans la nature! Il faisait l'aumône à chaque pauvre qu'il rencontrait sur son chemin. Son cœur était ouvert à toutes les pitiés, à toutes les tendresses. Lorsqu'il était seul, il disait tout haut :

« Blanche! Blanche! Blanche! »

L'ange était-il devenu femme pour l'aimer?

La duchesse, après le départ du comte, s'était enfermée dans sa chambre, était tombée à genoux sur son prie-Dieu, et ses larmes avaient baigné le ve-

lours sur lequel sa tête s'était appuyée! Sa douleur était profonde, mais sans l'exaltation que donne la honte ou le remords. Ses lèvres muettes ne laissaient passer que des soupirs. Sa vie en apparence avait toujours été la même pendant le séjour de Louis à Pembrocke-villa! Après le départ du jeune homme, rien ne sembla changé pour la duchesse; elle était pâle, elle maigrissait, mais elle était meilleure, plus indulgente, plus compatissante, plus humble, plus douce que jamais. Quelle plaie y avait-il dans ce cœur de femme? Quel abîme avait-elle franchi? Avait-elle perdu ou épuisé son âme dans l'épreuve subie?

Rien, en apparence du moins, ne se passa de marquant dans la vie des d'Alaverne pendant les derniers dix-huit mois de leur séjour en Angleterre. Le duc, fatigué des affaires et surtout du climat de Londres, se retira de la diplomatie pour s'installer dans le pays de ses rêves, Paris. Vers la même époque, il fut question du mariage du comte Louis d'Aramant avec Mlle Renée de Mélart, qui habitait Paris l'hiver et des terres en Lorraine ou dans les Ardennes l'été. Cette jeune fille était riche et charmante. Bellesize faisait partie de sa dot.

Le mariage se fit à Paris au printemps de 1846, pendant un voyage des d'Alaverne en Espagne, ce qui contraria horriblement le duc. Il aurait voulu être l'un des témoins de son ami.

Dans cette circonstance Louis écrivait à Blanche :

« Paris, 10 mars 1841.

« Vous avez raison, cher ange, je dois me marier et je me marie! Ma Renée est charmante, j'espère que je serai heureux! Elle m'aime à la folie, elle est aussi belle que vertueuse, ce qui n'est pas dire, ma Blanche, qu'elle soit plus belle ou plus vertueuse que vous! Je commence à déraisonner et je vais vous mettre en colère, vous la bonté et la patience par excellence.

« Je n'oublierai jamais de ma vie notre bonheur et tout ce que je vous dois!.... Quand je vous ai connue, je n'avais rien au cœur, j'étais un athée, je ne croyais pas à une passion véritable! La foi dans l'objet aimé, l'amour, le bonheur, c'est Blanche qui m'a tout révélé!.... J'ai tout compris, le ciel s'est ouvert pour son pauvre esclave noyé de larmes, le jour où sa bouche lui a dit : « *Louis, je vous aime!* » Ah! n'ayez pas de remords, vous m'avez transformé, votre belle âme a renouvelé la mienne!.... Mais je me tais, notre passion s'est calmée, nous sommes raisonnables, maintenant, nous pouvons et nous *voulons* commander à notre cœur, nous ne devons plus nous aimer que de bonne et sainte amitié, n'est-ce pas?...

« Je serai heureux, bien heureux, avec ma Renée! Mon Dieu! et si elle pouvait aimer un autre que

moi?... Ah! non, elle sera irréprochable. J'ai confiance en elle, et puis il n'y a pas de disparité entre nous deux. J'ai trente-deux ans, elle en a vingt-quatre. Ah! je suis fou, à quoi vais-je rêver?

« Blanche, je vous retrouverai calme, calme!.... vous dites bien : « *Le passé est mort, il ne nous appar-* « *tient plus: c'est un souvenir!...* »

« Par moments je crois que je rêve, que vous m'avez magnétisé, que j'agis comme un somnambule!... Si j'allais m'éveiller tout à coup? M'éveiller rempli de regrets.... Ah! non, mon ange! vous prierez pour votre pauvre Louis, pour cet être que votre amour et votre raison ont fait un homme d'honneur.

« Je vous embrasse, ma Blanche, je vous embrasse comme un frère.... Si vos chères petites mains pressaient les miennes, je me sentirais fort. Ah! mon Dieu! je pleure.... Mais qu'ai-je donc? Blanche vous m'avez dit de l'épouser, vous m'avez promis que je serais heureux, vous ne m'avez jamais trompé, vous! ce sera vrai, n'est-ce pas, mon ange?»

XIX

LE VISAGE ET LE COEUR.

On pressent que la passion violente que le comte d'Aramant avait pour la première fois de sa vie ressentie pour une femme du caractère de la duchesse d'Alaverne, devait être l'événement qui aurait laissé dans son existence les traces les plus profondes. On voit par la lettre qu'il écrivait à Blanche peu de jours avant son mariage, que l'état de son âme était loin d'être tranquille, et que cette dernière aurait assez de pouvoir sur lui pour commander à son imagination et à son cœur. Elle avait sans doute cherché à le détacher d'elle, espérant que s'il se mariait, une nouvelle affection la remplacerait vite dans son âme.

Louis se maria. Blanche le revit quelques mois après, et elle fut calme comme toujours. Ses relations avec la nouvelle comtesse furent amicales, mais elle ne rechercha pas son intimité. Le duc d'Alaverne ayant eu vers cette époque des fonds à placer, acheta dans les Ardennes, près de Balassart et à quelques lieues de Bellesize, le beau château de Bois-Haut. Blanche n'était pas de l'avis de son mari; elle aurait préféré une habitation dans le midi de la France, en Provence ou dans le Languedoc, mais le duc aimait la chasse. A Bois-Haut, il y avait de belles futaies, du gibier en abondance; on pouvait chasser à courre dans la forêt voisine. Blanche dut se résigner, et au lieu des brises embaumées du Midi, elle vit passer sur sa tête les vents glacés du Nord.

Cinq années paisibles en apparence s'écoulèrent pour les d'Alaverne et les d'Aramant. Louis aimait sa femme, il la rendait heureuse.

Le duc habitait à Paris l'un des plus beaux hôtels, entre cour et jardin, du faubourg Saint-Honoré. Là il oubliait les délices du Prado et de l'Alhambra, ses voyages, ses affaires, tout. Dans cette ville où s'étaient écoulées les plus belles années de sa jeunesse, il espérait encore les ressaisir. Tout lui parlait de ses vingt-cinq ans, et malgré le temps écoulé, en passant devant certaines maisons, il se prenait encore à rêver. Le bonheur fuit, mais sa trace est

profonde au cœur de l'homme, les lieux où nous avons joui et aimé ont un attrait qui semble nous ramener la jeunesse, en dépit de nos rides et de nos cheveux blancs!... Le duc n'allait en Espagne que le plus rarement possible, il ne passait pas plus de deux mois aux bains ou à la mer, et par habitude de grand seigneur plus encore que par goût, il chassait pendant six semaines, du 1er octobre au 15 décembre, dans les dépendances de son château de Bois-Haut. Le duc menait dans son domaine un train de prince ; équipages de chasse, meutes, chevaux anglais, piqueurs intrépides, et surtout des amis à foison, car la Providence nous les envoie toujours avec l'or qu'elle nous prodigue, rien ne lui manquait. Dans les salons de Bois-Haut, il y avait des femmes charmantes, des toilettes adorables, des jeunes gens accomplis; quelques petits enfants volés au journal des modes, deux ou trois vieilles douairières cousues d'esprit et de belles manières. Le duc tenait table ouverte, maison ouverte pour tous les seigneurs du canton ; cela durait six semaines, pas un jour de plus. Le 20 décembre, les d'Alaverne étaient réinstallés à Paris; le 1er janvier, commençaient les réceptions de la duchesse, et ses salons étaient à coup sûr les plus agréables de Paris. Blanche n'avait ni vieilli, ni changé, mais l'observateur pouvait lire dans ses yeux une souffrance passive et résignée qui donnait à son visage

un nouvel attrait. Depuis son retour en France, elle avait fait un pas de plus dans la vertu, elle était un ange ; elle s'oubliait entièrement pour s'occuper du bonheur des autres.

Le duc, au lieu de resserrer les liens de son ménage, depuis qu'il avait quitté les affaires, s'était fait une vie à part. Il passait de longues heures dans sa bibliothèque. Il lui avait pris fantaisie d'écrire ses mémoires ; toutes ses matinées se passaient en études, en recherches, pour conduire à bonne fin son entreprise et lui donner une valeur diplomatique et par conséquent politique. Toutefois, son œuvre ne l'absorbait pas au point de lui faire négliger ses devoirs d'homme du monde. Il fallait qu'on le vît dehors, à cheval d'abord, puis en voiture. Il allait au Jockey-Club, ne manquait pas un dîner d'étiquette ou une soirée officielle. En outre, il recevait souvent. Ainsi, toujours dans l'isolement ou dans le tourbillon, il ne lui restait pas un moment de liberté pour la vie de famille. Il était, à la vérité, dans les meilleurs termes avec la duchesse, seulement il ne la voyait guère que devant témoins. Cependant il y avait l'entrevue du soir. Comme le duc occupait un appartement contigu à celui de la duchesse, elle allait toujours lui faire une petite visite avant de se coucher ; s'il était en humeur de causer, elle restait une demi-heure près de lui, parlant des enfants, des affaires de famille, des intérêts jour-

naliers, de ses gens, et s'il s'endormait au doux bruit de ses paroles, elle s'en allait sur la pointe des pieds et rentrait chez elle.

Tel est trop souvent l'abandon moral où naissent les douleurs des heureux de la terre, enfants gâtés de la fortune.

Les d'Alaverne étaient au château de Bois-Haut dans les Ardennes, lors de la mort de la comtesse d'Aramant. Ils en furent saisis. Le duc assista au lugubre convoi que nous avons vu défiler dans le parc de Bellesize. Blanche ayant eu un évanouissement au moment de monter en voiture, n'avait pu y accompagner son mari.

Le jour même, comme on le voit, Louis était parti pour l'Angleterre, et le 15 décembre les d'Alaverne, suivant leur coutume, étaient revenus à Paris, où leur vie avait repris son cours habituel. Les réceptions de la duchesse étaient cet hiver-là des plus brillantes. Deux mois après son retour dans la capitale, en février 1851, elle donna une soirée musicale, où le duc réunit tous les plus grands artistes de l'Opéra et du théâtre Italien. Il les payait en grand seigneur et les traitait avec cette politesse glaciale qui est propre aux gens de cour. Blanche, au contraire, les mettait à l'aise, et près d'elle ils se sentaient supérieurs à tous ces gens qu'ils amusaient. A minuit, le concert étant terminé, la duchesse organisa des quadrilles; elle invita les ar-

tistes à prendre part au bal, mais tous s'excusèrent poliment et prudemment. La danse n'est pas seulement un plaisir, elle est aussi une fatigue, et lorsqu'on a un talent qui rapporte de gros revenus, on le traite comme un capital, on le ménage.

L'animation était générale; le duc jouait au wisht à 20 francs la fiche, et son esprit ne voyait que deux rois singletons; si son partner avait les as, ils faisaient schlem. Blanche s'esquiva un instant, entra dans la chambre de sa fille qui dormait, tira de son sein un billet froissé, s'approcha de la lampe de nuit qui brûlait sous une image de la Sainte-Vierge, et elle relut pour la dixième fois cette lettre du comte, la première qu'il lui eût écrite depuis la mort de Renée!

« Vous aviez raison, femme fatale, de me supplier de vous fuir, quand j'eus l'audace de vous déclarer mon amour!... Je souriais alors et vous pleuriez! Quel était le plus fort de nous deux? Jugez-en. Vous avez pris mon cœur, vous avez pris mon âme, et vous avez tué ma femme! Et pourtant, Blanche, je suis le seul coupable!... vous êtes un ange, mais la mort est entre nous deux, nous ne pouvons plus nous revoir.

« Louis. »

— Il est fou! il est fou! murmura la duchesse, il dit que j'ai tué sa femme, sa Renée, qu'il aimait

tant!... moi! Oh! c'est affreux! c'est affreux! Mon Dieu, donnez-moi la force de vivre! Quel est le mot de ce mystère. Je n'ai fait que lui rappeler ses devoirs, que le supplier d'aimer cet ange. Lorsqu'il a cherché à me voir seule, je n'y ai jamais consenti. Qui a causé la catastrophe? Quelle inexplicable mort subite?... Ah! j'en suis sûre, il me déteste! tout son désespoir se déverse sur moi en haine. Ah! mon Dieu, mon Dieu! soutenez-moi, je me sens mourir! »

Elle était tombée à genoux, des larmes froides et lentes glaçaient ses joues; elle se releva, baisa sa fille au front et rentra aux salons. Il fallait un vis-à-vis pour un quadrille de lanciers.

« Je prends la duchesse, si elle y consent, s'écria le baron d'Apremont.

— Sans aucun doute, baron, fit Blanche avec son triste sourire. »

Et elle se mit à danser.



XX

LES SENSATIONS D'UNE MORTE.

A Bellesize, l'épouvante avait continué pour les gens du dehors; et le père Blanchard avait vieilli de dix ans en trois mois! il était toujours seul, ne voyait le baron de Mélart que rarement. Il se trouvait abandonné, mis en dehors de la vie du jeune homme, il en ressentait un chagrin mêlé d'humiliation. Il enviait Jacques, qui ne quittait guère le baron et qui semblait avoir toute sa confiance. Lacroix avait répondu à sa lettre, le priant de le tenir au courant de tout ce qui se passerait au château, mais le bonhomme était trop abattu pour pouvoir se remettre en verve épistolaire. Il avait laissé l'encre se dessécher et sa plume était cou-

verte de toiles d'araignée. L'hiver, à Bellesize aussi, était pluvieux, et le père Blanchard restait calfeutré dans son pavillon, tout souffrant, tout découragé.

Jacques devenait plus gai et plus expansif depuis quelques semaines; il disait des choses incohérentes, il assurait au père Blanchard : « Qu'il n'avait plus longtemps à être triste, que le comte ne tarderait pas à revenir au château, et avec lui, le bonheur et la joie de tous. » Blanchard ouvrait des yeux étonnés et répondait « oui, s'ils n'ont plus de cœur? »

« Mais, mille tonnerres! reprenait Jacques, croyez donc, père Blanchard, que les soldats ne sont point enclins au mensonge, que tous parlent la bouche ouverte comme saint Paul, et que ce qu'ils disent est parole d'évangile! »

Le père Blanchard haussait les épaules, hochait la tête et se disait, à part lui, que son pauvre camarade battait la campagne.

Cependant Renée semblait faire de rapides progrès, la pauvre victime que nous avons entrevue dans un accès d'anéantissement et dans une folie douce et silencieuse, avait eu depuis un délire effrayant, qui avait duré une semaine, ensuite elle avait éprouvé une nouvelle crise nerveuse léthargique de trente heures, et elle était sortie de ces accidents pour entrer en convalescence! Raoul était fou de joie, il se disait : « Si quelque accident que

je ne puis prévoir ne survient pas à l'improviste, je l'aurai sauvée! »

Il commença une lettre à Lacroix, lui racontant l'événement et le priant de tâcher d'en prévenir peu à peu la vicomtesse pour que celle-ci en instruisît son gendre, et comme Renée, ce jour là, empira un peu, il mit la lettre de côté et n'y pensa plus. Tout à coup les divagations de la malade cessèrent : un jour elle appela Raoul par son nom, et elle lui dit : « Mon frère, mon bien aimé frère, viens ici, je me rappelle tout, je vais tout te dire, vois-tu, j'étais jalouse depuis longtemps!... — Jalouse, toi? et de qui? — de Blanche!!! — Quelle folie! — Je remarquais que Louis lorsqu'il était éloigné de cette femme m'entourait de soins, et lorsque nous allions à Paris ou qu'elle venait à Bois-Haut, mon mari devenait distrait, rêveur, il s'opérait en lui un changement terrible! c'était comme une lutte entre le devoir et l'amour! — Renée, ne parle pas comme cela, lui avait dit Raoul effrayé, tu pourrais retomber malade; tu t'affliges de choses imaginaires.

— Écoute, je ne veux pas me remettre, je ne veux pas vivre, et ce que je dis n'est pas imaginaire, c'est vrai. — Comment, tu ne veux pas vivre, mais tu es sauvée, grâce à Dieu; Louis va revenir avec ta petite Jeanne!

— Ma Jeanne! ah non, je ne dois plus la voir. Il

vaut mieux que je meure sans revoir mon mari, il ne m'aimait pas! moi je l'adorais! mais à quoi sert d'adorer quelqu'un sans pouvoir le rendre heureux? — Tu étais tout pour lui, Renée, il n'a jamais aimé que toi! — Non, je suis morte, et j'ai bien entendu qu'il n'a pas pleuré. — Tu as entendu? mais que dis-tu donc? d'abord tu n'es pas morte, tu as rêvée tout cela.... — Je n'ai rien rêvé, je me rappelle tout; écoute, parce que je pourrais mourir une autre fois pour ne plus me relever, j'ai tout présent et je vais tout te dire à toi, à toi, mon frère! »

Renée était assise dans un grand fauteuil, près de la fenêtre qui ouvrait sur la terrasse du côté de la forêt; il était trois heures du soir, il faisait sombre, un grand feu de sapin petillait dans la cheminée; la jeune femme regardait le ciel gris, ses yeux avaient une expression surnaturelle; son frère sentit que l'heure de la révélation était venue, il ne voulut pas lui imposer silence. Qui eût pu l'assurer que le moment de lucidité, dont sa sœur jouissait pour la première fois, devait durer ou se renouveler.... Il lui prit la main, s'assit près d'elle, et, dans un religieux silence, il l'écouta:

« Tu venais de partir, mon mari depuis la veille était absent pour visiter ses fermes, m'avait-il dit, et il n'avait pas voulu que personne l'accompagnât! J'étais jalouse, Raoul, mais je voulais cacher à tous

ma jalousie, et je n'en avais pas même parlé à ma mère, lors de son séjour ici. Quand je me trouvai seule, le soir, après ton départ, je pleurai beaucoup, et, j'écrivis une lettre à mon mari, comptant la mettre sur sa table pour qu'il la trouvât à son retour. Je lui disais tous mes doutes, tous mes tourments, tous mes martyres? Puis, je lui demandais pardon de la faiblesse qui me portait à douter de son amour! « Ton cœur ne t'appartenait pas, » lui disais-je; « pourquoi as-tu voulu me le donner? »

Tout le monde était couché, j'allai chez Louis pour déposer cette lettre sur sa table croyant qu'il serait revenu le lendemain matin, et qu'il l'aurait ouverte avant d'entrer chez moi! Une fois dans sa chambre, je me mis à examiner les papiers qui étaient sur sa table, et ma robe renversa un panier rempli de feuilles déchirées et de lettres inutiles. Les papiers tombèrent, je voulus les remettre dans le panier, une lettre froissée s'accrocha dans ma manche, c'est une fatalité, fit-elle en serrant la main du baron et le regardant fixement: « C'était de l'écriture de mon mari. Je regardai, et mes yeux lurent ces mots: *Il faut que je te revoie, ma Blanche, ne fût-ce qu'un seul instant.* ». — Est-il possible! mais tu rêvais, fit Raoul en frémissant. — Non, je dis la vérité, tu vois bien que je suis calme, calme. Je revois tout, je me rappelle tout, c'est étonnant,

mais je veux, je dois tout te dire, et puis alors je pourrai mourir tranquille!

— Et ta Jeanne? peux-tu parler ainsi! »

Rénée porta la main à ses yeux, elle sanglotta en murmurant : « Il y a un Dieu au ciel pour les enfants sans mère. »

Raoul la supplia de se calmer, baisa ses mains amaigries :

« La Providence te récompensera, mon bien-aimé frère, de tout ce que tu as fait pour ta malheureuse sœur. J'ai tout senti, tout entendu! *Tu m'aimes, toi!* »

Après une pause, Rénée reprit : « Voilà ce que je vis dans cette infernale lettre que la fatalité me livra et que la curiosité me força de lire : « Blanche, ma vie est un martyre! c'est une épreuve trop forte de vivre ainsi des mois entiers, l'un près de l'autre, sans pouvoir nous parler du passé; devant tout vous dire, excepté le mot de mon cœur! vous remplissiez à jamais mon âme, mes pensées, ma vie présente, et ma vie future. Je payerais de dix années de mon existence une heure passée près de vous! J'aime ma Rénée, mais!... » Après ce *mais* il y avait des paroles inintelligibles! il avait froissé la lettre, sans l'avoir achevée, et avait oublié de brûler ce fatal papier! »

— C'est la fièvre qui t'a donné cette fatale vision!

— Non, je n'avais pas la fièvre! je ne rêvais pas,

j'eus une crise nerveuse : je criai, je pleurai, je m'arrachai les cheveux, je me tordis de douleur, j'étais seule!...

— Ah! mon Dieu! fit Louis avec désespoir.

— Je restai-là deux heures, peut-être plus, et, ayant appris la vérité, je brûlai ma lettre que j'avais déposée sur la table de Louis, et je rentrai chez moi pour cacher dans mon secrétaire cette preuve acquise de l'infidélité de mon mari! Là un nouveau tremblement me saisit. Je n'avais pas dormi depuis deux nuits; je craignais, si je passais une autre nuit en proie à cette horrible surexcitation, de laisser voir à tous l'état dans lequel je me trouvais! Je voulais que Louis seul vît ma douleur, pour tous les autres elle devait être un secret!

Je crus que je ferais bien de prendre une potion calmante : j'aurais appelé, mais mes yeux étaient rouges et gonflés, j'allai moi-même chez toi, ta petite pharmacie était fermée, j'essayai une de mes clefs, elle l'ouvrit. — Fatalité! s'écria Louis en se frappant le front. — Je regardai, je ne vis que du laudanum; j'eus peur d'en prendre sachant que je pouvais m'empoisonner. Je vis écrit sur une petite bouteille : « *Poudre des endormeurs.* »

Le baron était haletant.

« Tu vois bien que tout ce que je te dis est vrai, que je ne rêve pas, que je n'ai pas rêvé!... J'en mis une cuillerée dans un verre d'eau sucrée! sur

la bouteille il n'y avait pas écrit poison; je croyais seulement dormir et me calmer!...

— Ah! ma sœur, ma sœur! fit Louis en fondant en larmes, pas un mot de plus!

— Non, je veux tout te dire, tout; ne pleure pas, mon bien aimé frère! Je ne suis plus vive *que pour toi, que pour ce pauvre Jacques!* ah! quelle épreuve!

J'eus le temps de me coucher; et puis je me sentis mourir, et chose étrange, mon esprit flottait comme au-dessus de moi : je me voyais toute étendue sans mouvement, et pâle comme la mort! puis je ne me vis plus, et je n'entendis plus rien..., des cris d'enfants me réveillèrent, je ne pus ouvrir les yeux, mais j'entendis Jeanne crier : « *Maman est* « *morte,* » et je me dis : c'est bien vrai! sans même éprouver de regrets!... Toute la journée on pleura autour de moi, j'entendais les pas et les voix; puis longtemps après une voix d'homme répéta à plusieurs reprises : « Elle est morte, bien morte, et « depuis près de quinze heures!... » Puis il se fit un grand mouvement, on cria : « Voilà son mari, « mon Dieu le comte, le comte! » J'entendis s'approcher Louis, je me sentais revivre; s'il m'eût appelée, j'aurais répondu, j'aurais ouvert les yeux! Un instant, je me revis moi-même, et je le vis me regarder d'un air hagard; mais il ne parla pas. Tout disparut pour moi, et je n'entendis plus que des piétinements ou des sanglots confus. »

Le baron écoutait sa sœur avec le silence de l'épouvante !

« Il me sembla que mon esprit s'était en allé bien loin de mon corps, je ne me souvenais presque de rien !

Tout à coup, j'eus des angoisses mortelles, je me dis : Je ne suis pas morte et l'on va m'enterrer. Je voulais me soulever, je voulais ouvrir les yeux pour regarder, je voulais crier, mes dents étaient serrées ; ma langue était une pierre, je ne pouvais la soulever ! alors je me vis debout au pied de mon lit, et il me sembla que je voyais une autre vraie morte, que je secouais pour la réveiller, mais ce corps que je poussais était lourd, lourd et si froid que je tremblais rien qu'en y touchant. Je criais au secours et je n'entendais pas le son de ma voix !

— Horreur ! horreur ! s'écria Raoul.

« J'abandonnai mes tentatives, puis on me toucha, on me mit dans un cercueil, je voulus remuer dedans, me lever ; et j'entendis un grand cri qui fit que mon esprit s'approcha de moi, mais je ne pus rien distinguer, tout me sembla noir ! Je restai immobile. Si les cris eussent continué peut-être que je serais revenue à la vie. Je ne sentis plus rien, rien qu'une grande secousse probablement quand on me posa dans le caveau, et puis je perdis mon corps, et mon esprit dormit jusqu'à ce que tu sois

venu me chercher! Tu as tout fait pour me ranimer, je t'ai bien reconnu, va!... »

Rénée se jeta dans les bras de Raoul.

« Et puis plus tard, vois-tu, quand j'ai pu ouvrir les yeux, il m'a semblé que tu devais être une autre personne que mon frère! Je ne te reconnaissais pas, j'avais l'idée que tu étais mon frère, et que tu ne l'étais pas! maintenant j'ai tout si clair devant moi, que je me rappelle les plus petits détails! mais je ne veux plus vivre! à quoi bon? puisque Louis ne m'aime pas!

— Mais il est au désespoir de t'avoir perdue; il t'adore, tu ne l'a pas entendu pleurer, parce qu'après t'avoir regardée d'un œil hagard il a été six heures sans connaissance, dans des spasmes effrayants.

— Est-ce vrai?

— Sur mon honneur!

— Ah! je te crois. »

— On dut l'emporter le malheureux; il était fou de douleur, il voulut te voir dans ton cercueil! C'est alors qu'il jeta un grand cri, et qu'il tomba encore sans connaissance. En sortant de la chapelle il s'était de nouveau évanoui!

— Pauvre Louis!... Il m'aimait donc? fit Rénée en levant les yeux au ciel! Me serais-je trompée?

— Sans doute, tu t'es trompée, pauvre ange.

— Alors je devrais vivre, mais je n'en ai pas la force, je ne le puis pas?

— Tu vivras! tu es sauvée, tu dois reprendre des forces! Je te montrerai les lettres de ton pauvre Louis, tu verras son désespoir!

— Où est-il? à Paris?

— Comment à Paris? mais non, il est en Angleterre; dans une maison de campagne à Richmond.

— Ah! tant mieux! il ne l'a pas revue?

— Pas un seul instant, il n'a pensé qu'à toi.....

— Et Jeanne, ma petite Jeanne?... dit la comtesse en pleurant.

— Elle va bien, elle est un amour, elle ne parle que de toi!

— Et notre mère?

— Elle est avec eux, à Richmond!

— Elle m'aura bien pleurée, pauvre mère!

— Ne pensons plus qu'à l'avenir, Rénée! qu'au bonheur!

— C'est inutile Raoul, je ne puis plus vivre! J'ai le cœur brisé; et quand le cœur est brisé, il faut mourir!...

— Cette lettre de ton mari, cause de tous nos malheurs, aura été une vieille lettre, y avait-il la date?

— Non, elle n'était pas une vieille lettre : et puis je savais, sans avoir jamais eu de preuves, je savais bien qu'il aimait Blanche!

— Mais elle est si vertueuse, cette femme?

— Je le crois! elle aura souffert aussi! Ah! elle est bonne.

Je commençais à la soupçonner : et quand je m'aperçus que ma mère ne l'aimait pas, ce fut pour moi un trait de lumière!

— Tout aura été imagination!

— Peut-être! qui vivra verra, fit tristement Renée! Moi, je ne verrai pas! »

Et toute la soirée elle pleura, la tête appuyée sur l'épaule de son frère.

La nuit elle eut la fièvre et le délire, elle criait : « Raoul, Raoul, tu as mon secret! ne dis rien à Louis! ne dis rien à notre mère! qu'il meure avec toi ce cruel secret! » Puis elle chantait d'un air effrayé, ou elle disait en pleurant : « Ah! que c'est drôle, Dieu que j'ai dansé! voilà la mort qui entre! mon frère, Raoul! j'ai peur, sauve-moi!... »

Le baron était au désespoir, il se disait : « Elle va avoir une rechute plus terrible que jamais, c'est sa mort. »

XXI

UNE CAUSERIE INTIME.

Un soir, à Paris, contre son habitude, le duc d'Alaverne entra dans la chambre de sa femme lorsqu'elle se déshabillait. Blanche eut peur, car la conscience troublée craint à tout moment une catastrophe. La lumière peut se faire un jour sur des événements que pendant des années l'on est parvenu à laisser dans l'ombre! Une imprudence, une lettre tombée par hasard dans des mains indiscrètes, une note lue par mégarde peut nous jeter dans un abîme; et puis, la sécurité de plusieurs années rend parfois téméraire; on parle d'une passion au passé avec confiance; on la croit éteinte, on la croit morte..., tout à coup elle se redresse, elle se ranime

et vient témoigner contre l'imprudent qui l'a évoquée.

Le duc était sérieux, il s'était assis auprès du feu et se tenait renversé dans un grand fauteuil. Blanche le suivait des yeux et mille conjectures sinistres traversaient son âme inquiète. Elle eût voulu que sa femme de chambre fût lente à la déshabiller et pourtant elle avait hâte de sortir d'anxiété; elle avait eu le temps de mesurer tous les dangers, de supposer toutes les embûches, et elle s'était fortifiée contre les attaques, ayant trouvé pour tout une réponse, une excuse ou un démenti.

« Vous aurez froid si loin du feu, ma chère, lui dit le duc.

— Non, j'ai chaud. Elle tremblait sans s'en apercevoir.

— Combien de personnes aurons-nous demain à dîner?

— Vingt-cinq.

— Aurez-vous une toilette neuve pour le bal des Tuileries?

— Certainement.

— Mettez vos diamants entourés d'émeraudes, c'est de toutes vos parures celle qui vous sied le mieux. A propos, vous ai-je dit qu'hier au soir j'ai gagné quatre mille francs au whist?

— Non.

— Je vais les mettre en compte pour les enfants,

cela servira pour leurs cadeaux de fête; Alice a douze ans, vous lui acheterez des boucles d'oreilles de perles.

— Vous avez raison, ça lui fera plaisir, et quel cadeau ferez-vous à Gonzalez?

— Nous verrons; je ne me suis pas décidé! J'ai reçu une lettre de Bois-Haut. »

La duchesse frissonna.

« Mme la duchesse tremble, dit la femme de chambre, veut-elle sa pèlerine ouatée?

— Oui, dit Blanche, comme elle aurait dit non.

— On me parle des d'Aramant, du baron de Mélart!

— Ah! les pauvres gens, fit la duchesse.

— La perte de la comtesse est irréparable, une si belle et si bonne jeune femme, elle était adorée de tous ceux qui la connaissaient!

— C'était un ange, murmura Blanche.

— Il y a au moins un mois que je n'ai reçu de lettres de Paris. Le pauvre garçon est inconsolable et il est allé s'enfouir dans cet abominable pays du brouillard; il en reviendra hypocondre ou imbécile. »

Blanche était pensive, elle n'entendait plus ce que disait le duc; la femme de chambre sortit.

« Blanche, fit le duc, j'ai quelque chose de bien extraordinaire à vous dire.

La duchesse se leva et marcha vers la cheminée.

— Êtes-vous souffrante, que vous êtes si pâle?

— Moi? non.

— Eh bien, imaginez-vous que Rénée, à ce qu'il paraît, s'est suicidée. Blanche jeta un cri :

— Suicidée!...

— Mais taisez-vous donc! » fit le duc.

Blanche regardait son mari fixement, elle avait les lèvres tremblantes et violettes.

« C'est un on dit, mais pourquoi le dirait-on si cela n'était pas au moins probable, fit Blanche comme se parlant à elle-même?

— Parce que son mari ne la rendait pas heureuse.

— C'est un mensonge, Antonio, cela n'est pas.

— On dit tant de mensonges! reprit le duc en contemplant sa femme avec un air investigateur. »

Une flamme passa sur le visage de Blanche. La pâleur reprit vite le dessus. Elle se sentait perdue.

« Mon pauvre ami, reprit le duc — Blanche crut qu'il appuyait sur ces mots — mon pauvre ami, comme vous le savez, ressentit un si profond désespoir de la mort de la comtesse qu'il s'enfuit, c'est à la lettre, du château de Bellesize.

— C'est bien naturel.

— Vous trouvez? tout le monde ne le trouve pas.

— Y aurait-il des doutes, une enquête?

— Pas tout à fait.

— Ah! ce serait affreux, une maison si noble, si respectable!

— Un chef de famille si honorable! »

La duchesse crut voir se dessiner sur les lèvres de son mari un sourire ironique, la position était extrême, elle le sentait et elle reprit par un suprême effort toute sa force morale qui avait failli l'abandonner; il s'agissait peut-être de sauver le comte.

« Oui, certainement, bien honorable! dit cette fois la duchesse avec un irrésistible accent de vérité.

— Et puis, mon meilleur ami!— Blanche se tut.

— Un homme que j'ai reçu chez moi comme *un frère*; auquel j'ai même confié ma femme!

— Vous le pouviez, dit Blanche en le regardant en face, votre femme se confie en elle-même et en Dieu!

— Je le sais, ma femme est un ange, fit le duc en prenant une des mains de Blanche et la baisant; il semblait que quelque chose de sinistre qui avait passé pour un moment dans son esprit se fût dissipé. Il reprit d'un ton naturel qui rendit à sa femme un peu de sécurité. « On m'écrit donc que le bruit court qu'étant jalouse, Renée s'est empoisonnée! que le médecin d'abord, puis tous ses gens et son mari crurent à une mort subite causée par la rupture d'une veine au cœur. On n'a point fait d'autopsie, tout le monde ayant perdu la tête et les médecins du lieu n'étant pas assez instruits pour qu'on eût voulu les en charger. On assure que le

baron qui est, comme vous le savez, fort habile chirurgien, a voulu vérifier la cause de la mort de sa sœur et qu'après avoir éprouvé un premier moment de désespoir épouvantable, il est allé la déterrer.

— La déterrer!

— Oui, la déterrer; il l'enleva de son cercueil, tout seul, la nuit.

— Quelle horreur!

— N'est-ce pas?... Il baisa la morte, elle était en vie!...

— En vie! s'écria Blanche en reculant.

— Louis le sait-il? Il faut le lui dire.

— Écoutez jusqu'à la fin, je vous en prie; c'est bien extraordinaire.

— Mais c'est effrayant!

— Oui, c'est effrayant!

— Son mari doit être prévenu immédiatement.

— Craignez-vous donc qu'il ne se marie? Il ne doit pas avoir hâte; après un malheur comme le sien, on ne se console pas si aisément, et l'on n'épouse pas la première venue. Une femme charmante comme Rénée ne pourrait se remplacer que par une femme incomparable, comme vous. »

La duchesse fit un mouvement.

« Les perfections ne se rencontrent pas journellement; vous êtes seule dans votre genre. »

La duchesse resta muette.

« Je pense, Blanche, que vous, qui avez si bien le sentiment des convenances, vous devez trouver que si quelqu'un eût dû prévenir le comte, c'était son beau-frère, et assurément ni vous ni moi.

— Comment ne l'a-t-il pas fait déjà ?

— Parce que la pauvre Renée était en vie, mais qu'il était impossible de la sauver. Elle a, à ce que l'on assure, lutté avec l'agonie, ayant des moments où elle semblait reprendre à la vie, et, après trois mois de ce martyre, qui rendit Raoul presque fou, et donna cours dans le pays aux propos les plus extravagants, le baron a dû recoucher sa malheureuse sœur dans la tombe dont, hélas! elle ne se relèvera plus!

— Ah! c'est horrible! Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Blanche en tordant convulsivement ses mains, et elle fondit en larmes.

— Le comte ne saura jamais rien de cet événement. Dans ce monde, les plus intéressés restent les plus ignorants.

— C'est souvent ainsi, fit la duchesse en soupirant.

— Comme vous pouvez le croire, on disait que le baron, après l'horrible scène, s'était sauvé de Bellesize sans dire où il allait; mais, écoutez cette nouvelle phase : un soir, le 1er mars, je crois, le père Blanchard a vu le baron, il lui a parlé. Son changement était tel, qu'il était méconnaissable. Le lende-

main matin, Jacques vint à la loge du concierge lui demander « s'il avait vu sortir le baron. » Blanchard n'avait pas quitté son poste, il n'avait rien vu; le baron était parti. Les deux hommes cherchèrent en vain dans tout le château; M. de Mélart n'y était plus. Par où avait-il passé? A quelle heure? Tout cela est resté un mystère. Le père Blanchard a trouvé, cachés dans des armoires, des linges, des vêtements teints de sang. Il a demandé à Jacques une explication; celui-ci n'a rien su lui répondre, mais il avait l'air très-troublé.

— Ah! mon Dieu! fit la duchesse.

— Maintenant, voilà le complément : Jacques a disparu à son tour, et tout porte à croire qu'il s'est noyé. On a retrouvé son chapeau au bord de la Sémoys. Notre homme d'affaires suppose que ce malheureux, pour voler, aura tué le baron, et qu'ensuite, pris de repentir ou de frayeur, il s'est détruit.

— Ah! cela ne peut pas être.

— Qu'en savez-vous, duchesse?

— Un si honnête homme!

— Il est bien difficile de connaître les honnêtes gens.

— Mais enfin, comment tout ce drame finira-t-il?

— Oh! cela dépend de moi.

— De vous, Antonio?

— Est-ce que vous avez peur?

— Non, fit Blanche dans un paroxysme d'effroi;

mais voir notre nom mêlé à des événements si étranges! Nous avons des enfants.

— J'y ai pensé.

— Et puis, qu'y a-t-il de commun entre les d'Aramant et nous?

— C'est ce que j'ai souvent voulu vous demander.

— Je ne vous comprends pas, mon ami.

— Tant mieux!

— Antonio, fit la duchesse en se redressant et en regardant son mari de toute sa hauteur, depuis quinze ans que je suis votre femme, voudriez-vous, pour la première fois de votre vie, oublier ce que vous me devez de respect et de confiance pour ce que je vous ai prodigué de soins et d'amour? Le monde me croit assurément meilleure que je ne suis, continua-t-elle d'un ton radouci, mais je puis braver toute la terre; je n'ai rien à me reprocher. »

Son accent était si noble, si grand, qu'il sembla vaincre entièrement les doutes du duc.

« Pardonnez-moi, Blanche, fit-il d'un ton radouci. Cette étrange histoire m'a ému; ma tête a travaillé. Que voulez-vous? J'ai eu comme une mauvaise hallucination. J'ai été injuste; tout aura été l'effet du hasard. Il y a parfois des coïncidences étranges.

— Quelles coïncidences, mon ami? Dites-moi tout.

— La veille de la mort de Renée, me promenant

à Bois-Haut dans le parc, j'ai vu distinctement Louis aux aguets. »

La duchesse fit un léger mouvement.

« Il m'aperçut, et, au lieu de venir vers moi (espérant sans doute que je n'avais pas eu le temps de le reconnaître), il se sauva. »

Blanche releva la tête et regarda fixement le duc.

« Ce fait, qui, en tout autre circonstance, ne m'eût semblé que l'effet du hasard, rapproché de la mort de Renée, des bruits de suicide et de jalousie qui ont couru, m'ont rendu pour un moment, je l'avoue, injuste et jaloux. Pardonnez-moi, Blanche, vous qui êtes si bonne !

— C'est plutôt moi qui vous dois des excuses, pour m'être irritée sans motif ; car vous ne m'avez rien dit que de bien naturel, après tout ce que vous aviez par devers vous. »

Elle alla vers son mari ; elle vacillait. Il lui tendit les bras, et elle pleura longtemps la tête appuyée sur sa poitrine.

« Que ferez-vous ? lui dit-elle, quand elle se fut calmée.

— Je vais écrire à mon homme d'affaires et au procureur du roi de Sugny, les priant d'étouffer cette affaire, de n'entreprendre aucune perquisition. Le père Blanchard, qui a parlé dans un premier moment de stupeur, se taira de lui-même ; il

aime tant ses maîtres ! S'il faut payer pour obtenir le silence, l'argent ne me manque pas.

— Oui, oui, dit Blanche en s'essuyant les yeux.

— Il vaut mieux tout étouffer ; on ne sait pas qui pourrait être compromis dans cette histoire. Il y avait beaucoup de grandes dames chez nous l'automne dernier.

— Ah ! elles sont incapables.

— Mon Dieu ! qui sait ? J'ai bien pensé un instant (justement parce que vous êtes une femme incomparable, un ange) que c'était vous que Louis aimait. Vous me le pardonnez, n'est-ce pas ?

— Oui, fit la duchesse en sanglotant.

— Bonsoir, ma Blanche. Allez vous reposer ; il vous faut être belle et tranquille. A demain ; il est déjà trois heures du matin.

— Bonsoir, » répondit Blanche.

Le duc sortit. Elle tomba à genoux ; sa femme de chambre l'y retrouva le lendemain matin.

« Que fait Madame ? dit-elle.

— Je fais ma prière. »

A la même heure, le duc disait à son valet de chambre :

« Théodore, entendez bien ceci : toutes les lettres qui viendront dans ma maison doivent être déposées sur mon bureau ; je les remettrai moi-même à leurs adresses. M'avez-vous compris ?

— Oui, monsieur le duc.

— Allez prendre des nouvelles de madame la duchesse. »

Le domestique sortit.

Le duc, resté seul, faisait ce monologue :

« Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; cette conversation avec ma femme m'a bouleversé. Nous verrons! Du calme, du calme. Avant tout, il faut des preuves. Ah! mais je déraisonne. Blanche est la vertu même! Pourtant, quelle émotion! quel embarras! »

Le valet de chambre rentra.

« Mme la duchesse, dit-il, fait remercier monsieur le duc. Elle va bien; mais....

— Mais, quoi?

— Mais Mlle Rose m'a dit qu'elle croit que Madame ne s'est pas couchée.

— C'est cela, » fit le duc, et il pensa, elle aura écrit.

Et, répondant à sa pensée :

« Théodore, si Mme la duchesse envoie à la poste, passez chez moi ; j'ai aussi des lettres à faire partir.

— Oui, monsieur le duc. »

A partir de ce jour, Blanche remarqua un grand changement dans le caractère de son mari ; il était ou très-sombre ou d'une gaieté ironique qui la blessait profondément. Elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était le sujet d'un constant espionnage, et, pour cette malheureuse femme, le règne de la terreur commença.

Il fallait prévenir Louis. Lui écrire, c'était se le rattacher; lui dire : « Mon mari est jaloux, » lui semblait indigne d'elle. Abandonner le comte au milieu de sa solitude, de son malheur; lui défendre toute correspondance; lui dire : « J'ai peur pour moi, je ne veux plus entendre parler de vous, » était une lâcheté. La duchesse ne voulait se confier à personne. Elle tremblait d'écrire; elle tremblait de garder un silence qui pouvait lui devenir funeste. Au milieu de tant d'angoisses, elle semblait calme, et, aux yeux de tous, elle était sans contredit la personne la plus heureuse du monde.

Si Renée eût survécu à sa descente au tombeau; si Raoul l'avait sauvée, Blanche aurait été sûre de l'avenir. Mais Dieu n'avait pas fait ce miracle, et la vie de la duchesse était un cauchemar.

XXII

UN CACHET.

« Enfin, voici des nouvelles de mon fils, » dit un matin la vicomtesse de Mélart à son gendre, « il était temps, après plus de trois semaines de silence.

— D'où écrit-il?

— D'Evian, en Suisse ou en Savoie, je ne sais pas trop.

— Y restera-t-il longtemps?

— Il ne le dit pas.

— Et maman, dit bien bas la petite Jeanne, où est-elle? »

Le comte leva les yeux au ciel, la vicomtesse baissa la tête, et Mme Justine dit à l'enfant : « Taisez-vous, mon ange. » La pauvre petite prit sa pou-

pée, et lui dit : « Donc, toi, tu es heureuse, tu es avec ta petite mère! Mais on dit que je n'en ai plus, de maman, on me défend d'en parler. » Et, s'asseyant sur un tabouret, elle chantonna en se balançant : « Do, do, l'enfant do. »

« Est-ce que M. le baron va mieux, demanda Mme Justine pour rompre le triste silence qui s'était fait.

— Il ne parle pas de sa santé, elle ne sera pas bonne! J'aurais voulu qu'il vînt nous trouver ici, fit M. d'Aramant, je ne sais pas en vérité ce qu'il peut faire au mois de mars en Suisse.

— Le climat d'ici, mon cher, ne lui conviendrait pas. Il dit qu'il a tant travaillé pendant les trois mois de sa solitude à Bellesize, qu'il y était si triste, qu'il y a tant souffert, qu'il a besoin d'un air vif, élastique, pour se remettre et se reposer.... Les hommes dans ma famille sont comme nous autres femmes, ils ont de la peine à se consoler.... La lettre de Raoul, cependant, est moins triste....

— Les changements de pays, de lieux, font du bien.

— Oui, quand on est jeune, mon ami, mais pas à mon âge!...

— Raoul est-il seul? ou a-t-il là des amis?

— Il est seul, et nous prie de ne parler à personne de son séjour en Suisse. Il s'extasie sur la beauté du pays, sur la magnificence de la végéta-

tion. Il compte prendre un châlet, à l'abri du vent, et dominant le lac. — La vicomtesse ouvrit la lettre et lut à haute voix : « Ce pays, c'est le paradis, le printemps doit y être splendide! J'avais besoin de sortir de ce morne Bellesize. Ici, tout parle au cœur et à l'imagination, on y trouve le Créateur dans sa sublime grandeur. Quand j'aurai loué un châlet, je vous en donnerai *le portrait!* Je m'amuserai à vous dépeindre les points de vues qui me ravissent, et je vous les enverrai! » La vicomtesse releva la tête; son gendre tenait l'enveloppe dont il regardait le cachet dans une muette contemplation.

— Ah! vous regardez ce cachet n'est-ce pas?

— Oui, ma mère.

— C'est celui de cette pauvre Renée. Raoul l'aura pris en mémoire d'elle! Que de douleur, mon Dieu!... »

Louis approcha l'enveloppe de ses lèvres et il baisa l'empreinte.

Les enfants entendent tout ce que disent les grandes personnes, même lorsqu'ils semblent le plus occupés de leurs jeux.

« Voyons le cachet de maman, fit Jeanne en s'élevant sur la pointe de ses petits pieds, voyons, je veux aussi le baiser. » Le comte baissa le bras, Jeanne saisit l'enveloppe : « Voyez-vous bien qu'elle n'est pas morte puisqu'elle cachète les lettres d'oncle Raoul. »

Louis et la vicomtesse pleuraient, Mme Justine emmena l'enfant; mais elle ne put l'empêcher de répéter à tout le monde que « sa petite maman avait écrit ».

Lorsque Louis et sa belle-mère furent revenus de leur émotion, ils reparlèrent de Raoul, et ils projetèrent, s'il séjournait longuement en Suisse, d'aller l'y rejoindre en août ou en septembre. « Je le connais, disait la vicomtesse, une fois installé là, il n'en voudra plus bouger! il se mettra à étudier, les journées lui sembleront des heures, et si nous n'allons pas le surprendre, il finira par nous oublier! Nous serons des semaines et des semaines sans qu'il nous donne signe de vie!

— A propos, ma mère, j'ai à vous dire bien des choses de la part des d'Alaverne, j'ai même une lettre du duc.

— Merci, vont-ils bien?

— Il paraît que la santé de Blanche est bien altérée!

— Il faut bien que de temps en temps les heureux de la terre sentent qu'ils sont de ce monde.

— Pourquoi dire cela, ma mère, les croyez-vous donc si heureux?

— La duchesse est une sainte femme à laquelle rien ne manque ici-bas : un bon mari, des enfants bien portants et charmants, une fortune colossale, tous les honneurs, tous les hommages, une réputa-

tion sans tache! on la connaît d'un pôle à l'autre pour chanter ses bienfaits et ses vertus. Un peu de souffrance physique la rendra aux réalités de la vie. On ne peut pas toujours planer au-dessus de tout, et de tous!... »

Il y avait de l'amertume dans les paroles de la vicomtesse; car, par une bizarrerie inexplicable elle était peut-être la seule personne au monde qui n'aimât pas la duchesse! Était-ce une de ces incroyables secondes vues maternelles? Elle avait eu le pouvoir de lire dans le cœur de Blanche.

M. d'Aramant resta un instant pensif, puis il dit :

« Personne ne connaît le bonheur d'autrui.

— Pardonnez-moi, mon ami, il y a des bonheurs si éclatants que tout le monde les connaît, et celui de la duchesse est un de ceux-là.

— Si elle est heureuse elle en est bien digne!

— Oui, elle en est peut-être digne, mais il y a de l'exagération dans le bien comme dans le mal : *argent* et *sainteté*, *moitié* de la *moitié*.

— La réputation de Blanche repose sur une vie exemplaire. Elle est un ange, ma mère.

— Bast! nous autres vieux nous ne nous engouons pas si facilement; nous voyons, nous observons. Tenez, Louis, je jurerais que vous connaissez les faiblesses de la duchesse (si tant est qu'elle en ait), tout aussi bien ou mieux que moi. »

Louis s'attendait si peu à cette sortie qu'il éprouva de l'embarras.

« Voyons, reprit la vicomtesse, de bonne foi, la croyez-vous parfaite?

— Parfaite, non, la perfection n'est pas de ce monde.

— Au bout du compte Renée la valait bien, et l'on en faisait pas tant de bruit!

— Le duc étant vieux, l'éclat de la vertu de Blanche s'en montre plus grand!

— C'est vrai, mais Blanche est froide.

— Ah! pour cela, non, c'est un cœur dévoué.

— Attendez donc que j'aie fini; froide en apparence.... »

Louis fit un mouvement.

« Tenez, je me rappelle une conversation que vous eûtes ensemble l'automne dernier, l'une des fois où nous passâmes la journée à Bois-Haut: c'était au mois d'octobre, vers la fin de mon séjour chez vous.

— Quelle conversation!

— Je vais vous la rappeler. Cette pauvre Renée souffrait, mais tout absorbé que vous étiez, vous ne vous en aperçûtes pas!

— Renée souffrait d'une conversation entre moi et la duchesse? mais c'est impossible.

— Ah! cela n'est arrivé que trop souvent malheureusement! On parlait du caractère des femmes

et de celui des hommes. « Jugez de nous, messieurs, dit la duchesse, quant à moi, je crois l'homme un pauvre être faible pour le bien, pensant à mal faire, ardent pour courir à sa perte, irrésistible quand il veut entraîner une âme dans l'abîme. » Je conviens, Louis, que la voix de Blanche a du charme, qu'elle attire; vous vous approchâtes d'elle.

— Que dites-vous là, madame, fites-vous avec un sourire, vous nous maltraitez. Blanche sans vous regarder continua.

— « Il est rempli de haine dans la défaite, de mépris dans la victoire ! » J'eus envie de lui dire : Mais vous, qui êtes une sainte, qu'en savez-vous? Mais la présence de ma fille me retint. La duchesse était entourée et écoutée comme un oracle, elle ajouta :

— « Pourtant ces contrastes violents ne doivent pas venir de son cœur, puisque le cœur est l'œuvre de Dieu ! Cela doit dépendre des travers de la société.

— « Bravo, duchesse, c'est un fait, notre société est atroce. » fit le cercle.

Vous, Louis, vous étiez assis sur une chauffeuse, en face de Mme d'Alaverne, elle vous regarda : vous rougîtes, Renée devint pâle comme la mort! Blanche reprit clairement :

« La mission de la femme est de rappeler ce pauvre être, aux devoirs, aux vertus, car les lois de

notre société ont un côté monstrueux, qu'il a fait, mais qui le perd!... Ainsi voilà où l'on en est réduit. — Un homme désire ardemment l'amour d'une femme, il donnerait sa vie pour elle! il mettrait son avenir en jeu *pour la voir un moment.* » Elle appuya sur cette phrase. « Eh bien! quand l'enthousiasme s'envole, il se sent tenté de blâmer cette frêle créature de s'être laissée entraîner à l'aimer! et sur le visage adoré de sa victime, il ne voit plus que sa faiblesse!... »

Vous étiez ému, Louis, tout l'auditoire cria: « Ah! ah! duchesse, vous exagérez! » Il n'y eut que vous qui gardâtes le silence.

— Ce fut hasard.

— Peut-être, mon ami, mais un hasard malheureux dans tous les cas. Et Blanche était très-émue, elle semblait avoir envie de pleurer!...

A qui avait-elle lancé cette flèche? pourriez-vous me le dire? Entre nous, voyons, était-ce là le discours d'une femme si innocente? d'un ange?... C'étaient les paroles d'une personne qui a approfondi la passion et qui en connaît toutes les phases: la douceur et les amertumes!... Je vous le répète, je suis vieille, je réfléchis, je ne crois pas d'emblée à la perfection; et je mettrais ma main au feu, que dans l'existence de la duchesse il doit y avoir bien des pages à cacher! Vous l'aimez beaucoup, mais depuis longtemps vous devez vous

en être aperçu tout aussi bien, ou mieux que moi!... »

Louis était très agité malgré les efforts qu'il faisait pour se contenir!

« Ma mère, dit-il, au sujet de la duchesse vous avez été toujours bien injuste. Je ne sais pas pourquoi?...

— Injuste, moi, ah! mon Dieu, non, je l'ai toujours regardée comme une femme très-dangereuse! j'ai toujours pensé qu'un homme qui tomberait à ses pieds ne pourrait plus s'en relever. Je craindrais mille fois moins une coquette!... On sait à quoi s'en tenir.... Blanche m'a toujours fait l'effet d'un abîme insondé!

— Ce n'est pas la peine d'avoir eu une conduite si irréprochable, pendant une vie entière, pour être ainsi jugée....

— Mais ce que je vous ai dit là, mon cher ami, je ne le dirais à personne.... C'est de vous à moi; je puis, je désire me tromper! »

Lacroix entra; il arrivait de Londres, où il avait été faire des commissions. « Voici un petit paquet pour monsieur le comte, fit-il, cela vient de Paris. » La vicomtesse lut l'adresse.

« C'est de l'écriture de la duchesse d'Alaverne, n'est-ce pas?

— Oui, ma mère, » répondit Louis, et il sortit du salon.

Quand la vicomtesse fut seule, elle s'écria : « Ah! Dieu seul sait ce qu'il y a de doutes horribles contre Blanche, dans le fond de mon cœur! C'est la première fois que j'en parle à Louis; le malheureux devra m'entendre jusqu'au bout! »

XXIII

LA CONSCIENCE.

Qui peut sonder les secrets de sa propre conscience? qui de nous se connaît à fond? qui sait de quelles fautes, de quel dévouement, de quelles erreurs, de quelle sagesse on est capable? Personne ne pourrait le dire. A l'occasion la vertu tombe, le vice se repent, le faible devient fort, le peureux devient brave! Dans telle conscience vient le jour, dans telle autre se fait la nuit!.... Blanche s'était abusée pendant longtemps, elle s'était crue courageuse, elle s'était crue tranquille, elle s'était sentie guérie! Dans l'âme, la passion a des temps d'arrêt, elle se repose, semble s'effacer! La limpidité venait dans les idées, la sagesse dans les paroles, mais un dépôt s'est

formé, un limon s'est posé dans les profondeurs du cœur, et il suffit de la moindre secousse pour troubler le vase fragile qui contient notre existence !

L'homme ignore toujours la mesure de ses joies et de ses douleurs ! les unes comme les autres ont de longs sommeils qui ressemblent à la mort, puis elles s'éveillent à l'improviste pour vous ressaisir, vous faire revivre ou vous atterrer !

Le changement de M. d'Alaverne, la méfiance qu'il montrait envers sa femme la tuait.

Lorsque Louis l'avait poursuivie de son amour, le duc avait été toute confiance, et à vrai dire il avait à son insu aplani toutes les voies à son coupable ami pour arriver au but qu'il voulait atteindre ! Maintenant, au contraire, que cette passion était dans le passé, que pour la duchesse tout était isolement et amertume, qu'elle avait combattu et vaincu (en apparence du moins), la passion de Louis pour elle, maintenant qu'elle avait au cœur le froid saisissement de la mort de Renée, et que ses yeux en larmes ne trouvaient tracées sur une page blanche que ces paroles amères : « Femme fatale après avoir pris mon cœur et mon âme, vous avez tué ma femme ! » A l'heure où Louis avait osé lui dire : « La mort est entre nous deux ! Nous ne pouvons plus nous revoir ! » à cette heure funeste, pour la première fois seulement la jalousie avait mordu au cœur M. d'Alaverne ! pour la première fois Blanche

se sentait soupçonnée, quand elle avait effacé un moment d'amour enthousiaste par six années d'expiation; quand sa pauvre âme épurée par la douleur et le sacrifice s'acheminait vers le ciel!... « Dieu est juste, se disait-elle, j'ai péché, il me punit! »

Sa vie était devenue une anxiété continuelle, un trouble sans fin! tout la faisait frémir: Une lettre aux mains de son mari, un bruit de pas près de sa chambre le soir, une phrase où filtrait l'ironie, un regard fixé sur elle d'un air ému ou investigateur; tout, tout la jetait dans des transes mortelles! Si l'on parlait du comte, elle se troublait, si on le nommait devant le duc elle changeait de couleur. Au milieu de tant de tourments renaissait pour elle une idée qui était sa continuelle frayeur: « Si je mourais, pensait-elle, si je mourais de mort subite, mon mari trouverait les lettres de Louis! » Ces lettres l'eussent perdue aux yeux du duc et pourtant elles témoignaient de ses combats, de sa vertu! « Ah! non, non, disait la malheureuse, je ne les détruirai pas ces chères lettres qui sont un morceau de mon âme! elles sont mon excuse! elles m'absolvent aux yeux de ma propre conscience, pourtant elles parlent de mon amour, et l'amour d'une femme mariée, c'est le scandale, la honte, le désespoir! c'est l'adultère, la damnation, la mort!.... Qui pourrait lire ces lettres sans

me croire la plus coupable des femmes? » Et par le fait les fautes de l'âme sont-elles moins grandes que les fautes du corps?.... Céder à un caprice, c'est une folie!.... Avoir une passion dans l'âme, c'est la perdition! Vous oubliez tous les travers d'une vie de plaisirs; vous laissez toutes vos petites hontes à la terre! La passion, lors même qu'elle est restée dans l'âme, et qu'elle s'y est épurée par le sacrifice, charge la conscience! c'est une faute immense qui doit vous suivre aux pieds du juge suprême.

Chose étrange et triste à dire, si Blanche se fût sentie aimée, elle aurait tout bravé! elle se croyait abandonnée, maudite, et ses forces étaient anéanties!

Toutes ses luttes lui apparaissaient comme des luttes inutiles!... Pourquoi avait-elle tant combattu? pour qui?... « Qu'ai-je gagné, pensait-elle, à souffrir tant de tortures?... Est-ce un bonheur de perdre le bonheur que l'on a, pour le donner à ceux que l'on aime? Est-ce un bonheur d'avoir dans l'âme une figure qu'on voit sans la regarder, qui dort la nuit sous vos paupières closes? d'entendre une voix dans le silence, une voix qui chante dans vos insomnies? qui vous parle tout bas sans qu'on l'écoute et que l'on appelle sans qu'elle vous réponde? Est-ce là ce qu'on appelle vivre, ce malaise de l'âme et du corps? Ah! je n'y comprends rien, mais je me sens mourir à toute heure, en veillant et en dormant! J'ai tant

combattu, mon Dieu! et pour qui? Pour des ombres vaines! pour des espérances sans forme qui restent vagues comme l'avenir, trompeuses comme les ténèbres! Le bonheur du passé c'est un immense sanglot! le présent m'enchaîne, le futur est vide d'espérances, vide de sérénité, vide d'amour! J'ai tout perdu, jusqu'à l'estime de mon mari, jusqu'à la foi en moi-même! et Louis ne m'aime plus!... »

Un soir la duchesse crut s'apercevoir que l'on avait cherché à forcer son secrétaire. Elle se dit: « Mon mari veut des preuves de mon infidélité, s'il trouve ces lettres je suis perdue! » Elle ne put fermer l'œil de la nuit, elle resta sur le qui-vive; il lui semblait que sa porte craquait pour s'ouvrir, que la serrure grinçait sous le bouton pressé! Elle se leva, s'enferma à clef, baissa les portières, et sous l'impression d'une terreur panique, elle ouvrit le coffret qui contenait la correspondance du comte, et elle voulut détruire toutes ces chères lettres pour n'être plus exposée à ces indicibles anxiétés!... elle détacha le ruban qui les liait toutes ensemble, et un médaillon tomba sur ses genoux. C'était le portrait de Louis, depuis des années elle ne l'avait plus ouvert! Elle contempla ces traits qui étaient gravés à jamais dans son âme, et la sueur lui perla au front. « Que ferai-je de ce cher souvenir, pensa-t-elle, je ne le détruirai pas! Je ne toucherai pas à cette relique, alors de quoi me sert de brûler

ces lettres! C'est de la faiblesse, c'est de la folie! c'est trahir le passé! Puis-je retourner sur mes pas? ressaisir les années de notre amour et les effacer? Ah! non, mon Dieu, non, je ne puis que supporter la conséquence de mes fautes, de mes égaremens; vouloir m'y soustraire, c'est de la lâcheté!...

« Et mes enfants! ma fille! si elle peut arriver un jour à entendre dire du mal de sa mère? de sa mère que tous lui dépeignent comme une perfection! que tous lui citent comme son modèle! ma petite Alice si pure aura-t-elle à rougir en regardant les cheveux blancs de celle qui lui a donné le jour?... Mais il n'y a donc pas de pitié!... Si je disais la vérité!... Le monde refuserait de me croire!

« L'innocence, la pureté dans la passion? quelle folie! on m'accuserait de duplicité, d'effronterie audacieuse!!! Alors que faire, brûler ces lettres! c'est mon devoir..... »

Elle s'approcha de la cheminée, jeta une lettre sur la flamme, la lettre se roussit mais ne brûla pas!

« Je ne l'ai pas dépliée, » pensa-t-elle, elle la reprit pour l'ouvrir, une petite pensée était attachée au haut de la page! La duchesse la baisa, sa tête s'inclina sur sa poitrine et des larmes rapides tombèrent sur la fleur fanée!... Cette crise passée, elle se sentit plus calme et ayant pris une résolution courageuse, pensant d'ailleurs que Louis ne l'aimait plus, elle

écrivit quelques lignes, fit un paquet de tous ces débris du passé, l'adressa au comte Louis d'Aramant à Londres, et le lendemain ayant porté ellemême son envoi à la poste, elle rentra chez elle bien triste, mais plus tranquille!... Tout à coup ses yeux tombèrent sur un papier qui était resté plié en quatre sur sa table. Elle le saisit vivement, l'ouvrit; c'étaient les quelques lignes d'explication pour le comte en lui renvoyant le précieux dépôt dont elle devait, pour un temps au moins se dessaisir! A cette vue, elle redouta la fureur de Louis! se crut perdue et elle se sentit défaillir! Ses genoux manquaient sous elle.

« C'est une fatalité, murmura-t-elle, que croira-t-il?... »

Et écrivant à la hâte quelques mots au bas de cette malheureuse page oubliée, elle la glissa dans une enveloppe, et sortant une seconde fois de la maison, elle porta la lettre à la poste. Son agitation était au-dessus de ce que la parole peut exprimer!



XXIV

RAGE ET FOLIE.

Revenons à Rosa-Cottage. La lettre du baron Raoul, que nous avons vu Lacroix lire chez le banquier anglais, commencée un jour d'espérance, puis reprise après un jour de douleur, commençait par ces mots : « Mon ami, ne dites pas une parole de ce que je vais vous confier. J'ai déterré ma sœur, je l'ai trouvée en vie; j'espère la sauver. » Et elle se terminait par ceux-ci : « Hélas ! toutes mes espérances ont été déçues; je dois remettre notre trésor dans la tombe, et je quitte ce lieu d'horreur pour aller essayer de survivre à un tel désespoir. » Si Lacroix n'avait pas fait une maladie de saisissement, ce fut un miracle. Il resta quelques jours comme anéanti;

puis il confia peu à peu ce terrible secret à Mme Justine, et alors il se calma.

Si, pour ses gens, la vie recommençait à couler, sinon heureuse au moins paisible, pour le comte il n'en était pas ainsi. Nous lui avons vu recevoir un paquet venant de Blanche; ce paquet contenait son portrait, ses lettres, un cœur sur lequel ses initiales et celles de Blanche étaient entrelacées. Il eut un moment de stupeur, qui se changea en frénésie aveugle; il trépigna, il enfonça avec rage la main dans ses cheveux et l'en retira teinte de sang. Il était désespéré; ce désespoir était furieux. Celle qu'il aimait, celle sur laquelle il comptait pour la vie, quand tout et tous lui auraient manqué; cette femme, qu'il regardait comme sa Providence, comme une bénédiction qui le suivait, comme une prière qui parlait au ciel pour lui, comme une partie de son âme; cette femme le traitait comme une grisette traite l'amant qu'elle congédie, lui renvoyant ses épîtres amoureuses, ses cheveux, son portrait. Dans son aveugle fureur, il ne ressentit qu'une impression : il crut que la terre manquait sous ses pieds; il maudit l'humanité, son existence, Dieu! et il tomba sur un canapé, vaincu par une si violente émotion.

On ne peut pas dire ce qu'il pensait, car il ne pensait à rien. Tous ses souvenirs se soulevaient comme des ombres, s'entrechoquaient dans son es-

prit. Il voyait Blanche, il voyait Renée; il les bénissait tour à tour, il les maudissait toutes les deux. Il sentait que maintenant Renée était moins morte pour lui que Blanche; car rien n'est plus épouvantable que d'avoir dans le cœur le regret d'un mort vivant. Voici des yeux qui vivaient de votre regard, ils sont morts pour vous; ils ne vous cherchent plus. Voici une bouche qui vous disait des serments d'amour; elle a des mots et des sourires, mais ce n'est point à vous qu'ils s'adressent. Voilà un cœur qui battait auprès du vôtre; mais ce cœur, chaud encore, n'a plus pour vous un battement. Voici des pas qui marchent sur le pavé des rues, mais ces pas ne s'arrêtent plus à votre porte; ils passent et se perdent au loin dans le silence de la nuit. Voici un être qui vous faisait vivre de sa vie, sur lequel vous comptiez comme vous comptez sur votre corps; le voilà là, debout, il se meut, il respire, et il n'est plus à vous. Un vivant fait plus de ravages lorsqu'il entre dans la tombe du cœur qu'un mort. Le mort nous aime encore au ciel; ce vivant, sur la terre, ne nous aime plus.

Louis, ayant perdu sa foi en la duchesse, ne croyait plus à rien dans ce monde. Sa vie s'était tout à coup dépouillée comme se dépouillent les forêts sous les bises glaciales de l'hiver; dans sa vie, il n'y avait plus rien, rien, rien que le vide. Tout à coup il se leva.

« Elle m'a écrit, fit-il. Je suis fou; il doit y avoir une lettre. »

Il chercha, il chercha, il ne trouva rien. Alors il s'écria :

« C'est une infamie! »

Et, s'asseyant à son bureau, il traça ces lignes :

« Ce n'est pas la duchesse d'.... que j'ai aimée; c'est une femme comme toutes les autres, et peut-être pire que toutes les autres. Et j'ai pu vous consacrer huit ans de mon existence! vous préférer à tout! J'ai pu avoir besoin de votre amour comme de l'air pour vivre! Si je meurs de chagrin, Madame, ce sera en vous maudissant. A cause de vous, ma femme est morte, et vous ne craignez pas d'écraser mon cœur ensanglanté en jetant dessus avec ironie tous les débris de notre amour : mon portrait, mes cheveux, mes lettres? S'il y a un Dieu, qu'il vous pardonne! Pour moi, je nie la Providence; j'exècre et je maudis l'humanité!

« Louis.

« 20 mars 1852. »

Il sortit de la maison. Ses cheveux étaient en désordre. Il avait l'air hagard, il était pâle; ses lèvres tremblaient. Lacroix, effrayé, le suivit de loin; il le vit jeter une lettre à la poste.

« Mon Dieu! pensa-t-il, M. Raoul lui aura dit

quelque chose au sujet de notre maîtresse ; il lui en voudra de n'avoir pas revu sa femme pendant les deux mois qu'elle a survécu à son inhumation. »

Le comte rentra chez lui et se coucha. Le lendemain, son oreiller était mouillé de larmes. C'est que sa passion s'était relevée par l'excès de son désespoir. Cet abandon qu'il ressentait lui faisait voir la place que Blanche occupait dans son âme, et ce bonheur, en s'enfuyant, lui semblait une immensité sombrant dans le vide. Pour la première fois, il se rendait compte du sentiment qui l'avait amené en Angleterre.

« C'est que, dans ce pays, disait-il, il était resté des débris de mon bonheur ! C'est que tous les lieux où a vécu ma Blanche avaient pour moi une attraction irrésistible ! C'est que le souvenir de notre amour, que je retrouvais dans cette île, était assez puissant pour amortir tout, jusqu'au désespoir ! C'est que je ne vivais, depuis notre séparation, que de mon passé avec cet ange ! C'est que la seule passion que j'aie ressentie de ma vie a été pour elle ! Et elle me trahit, elle me méprise ! Elle n'a pas pitié de ma douleur, et elle me jette de loin le désespoir ! »

Il ne pouvait cependant accuser Blanche d'infidélité. L'idée qu'un autre amour fût né dans son cœur ne lui vint pas à la pensée. Il ne pouvait pas

la mépriser, et il sentait, en se calmant, qu'il ne pourrait jamais la haïr.

Une inquiétude vague le saisit; il eut du repentir d'avoir écrit dans son premier mouvement, de n'avoir pas attendu. Une réaction s'opérait en lui, et cette réaction était la plus pénible qu'il eût éprouvée de sa vie. Il voyait Blanche mise en péril par sa faute; il tremblait d'avoir causé sa perte. Il avait de violents frissons, la fièvre. Il ne parlait pas, il ne mangeait pas. Il se promenait d'un pas agité de long en large dans sa chambre, la tête baissée, et, s'il entendait du bruit, il s'arrêtait comme s'il eût craint d'apprendre une horrible nouvelle. Sa respiration s'oppressait; il pâlissait. Tout révélait une souffrance morale épouvantable.

Sa belle-mère ne pouvait comprendre ce qui se passait. Elle était allée plusieurs fois chez Louis; il ne lui avait pas adressé la parole. Toute la maison était en révolution.

« C'est impossible que ce soit ce paquet qu'il a reçu hier qui l'ait mis dans cet état-là, pensait Mme de Mélart. Pourtant, de la duchesse, on ne peut attendre que des désastres. Je m'y perds. »

Elle hasarda de demander bien bas :

« Mon ami, que vous envoyait donc hier Mme d'Alaverne?

— Des joyaux pour Jeanne, répondit le comte sans savoir ce qu'il disait.

— Alors, donnez-les-moi; ça fera plaisir à l'enfant.

— Je n'ai pas le temps. »

La vicomtesse haussa tristement les épaules.

« Mon Dieu! mon Dieu! fit-elle; il vaut mieux le laisser. »

XXV

UNE RÉVÉLATION.

L'Angleterre est un des pays d'Europe qui gagne le plus à être connu. Lorsqu'on le voit en passant, tout y semble méthode et ennui. Le mouvement même y paraît monotone; mais lorsqu'on l'habite pendant longtemps, on s'aperçoit que cette méthode fait partie du bien-être et du confortable de la vie. Ce qui nous semblait ennui est sécurité et repos; ce que vous appeliez monotonie est raison, dignité et ordre.

Les d'Aramant, à Richmond, ne voyaient pas une âme, et leurs gens ne savaient pas un mot d'anglais.

Rosa Cottage était flanqué à droite et à gauche de deux maisons de campagne, dont les habitants

avaient cherché à voir au travers de la palissade les nouveaux venus. Mais les Anglais ne sont pas curieux. La mauvaise saison était survenue, et ils avaient presque oublié les étrangers leurs voisins. Deux jolies petites miss de seize à dix-huit ans avaient bien tâché quelquefois d'attirer les regards du comte Louis, mais n'ayant pas été encouragées, elles l'avaient critiqué pendant quelques jours et n'y avaient plus pensé. Rien n'est plus indépendant que l'Anglais, et personne moins que lui n'exerce l'espionnage ; il veut la liberté pour lui, et la laisse goûter aux autres. Chacun vit pour soi, gardant en toute propriété ses bonnes et ses mauvaises qualités.

Dans la grande île, on ne s'émeut pas facilement, et il est permis d'y vivre de la façon la plus excentrique, de s'y vêtir de la manière la plus bizarre ou la plus surannée, sans exciter le rire d'autrui, et, je dirais mieux, sans provoquer des remarques désobligeantes ou railleuses. Le voisin ignore le nom de ses voisins, ou n'imaginerait jamais de rechercher la connaissance d'une famille aimable ou distinguée qui pourrait nous convenir en tout point et vivrait à notre porte. On voit que, grâce à ce système, les d'Aramant étaient aussi isolés et inconnus quatre mois après leur arrivée à Richmond que le jour où ils étaient venus s'y fixer. Personne ne s'occupa donc de l'excessive agitation du comte, de

toutes ses allées et venues de son habitation à la poste. Il sortait et rentrait, et lorsque de loin il entendait les deux coups de marteau secs qui annoncent le passage du facteur, il s'appuyait contre quelque grille croyant qu'il allait s'évanouir. En Angleterre, il y a des manières de frapper ou de sonner qui sont adaptées à chaque classe. Toutes les maisons généralement ont une sonnette et un marteau. Les fournisseurs, les marchands sonnent ou frappent un seul coup; les visites ou les maîtres frappent plusieurs coups violents et sonnent à tour de bras; le facteur frappe deux coups secs et rapides, après avoir jeté sa lettre dans la boîte qui se trouve au milieu de la porte de chaque maison. Quand on attend une bonne nouvelle, ces coups rapides plus distincts à mesure qu'ils se rapprochent nous font tressaillir d'espérance. Au contraire, lorsque l'on craint quelque affreux malheur, ils nous glacent d'effroi. Toutes les deux heures, il y a distribution de lettres, toutes les deux heures, ces coups répétés nous torturent le cœur.

Mme de Mélart, depuis le matin, n'avait pas perdu son gendre de vue; elle aussi tremblait d'instinct, et, sans savoir pourquoi. La vicomtesse avait une vertu austère qui n'excluait pas un grand fonds de bonté; élancée, maigre, droite, sa présence imposait; son visage allongé était encadré de boucles blanches qui adoucissaient un peu la sévère régula-

rité de ses traits, sa mise était simple mais très-soignée. Elle portait le deuil de sa fille, sa robe de popeline noire était garnie de crêpe, une chaîne de jai accrochée à une broche pareille soutenait sa montre qu'elle cachait dans sa ceinture; son bonnet de crêpe noir la pâlissait et ajoutait encore à l'austérité de son ensemble. Elle avait dû être belle, mais d'une beauté plutôt imposante qu'attrayante; aussi avait-elle été à l'abri des épreuves morales, et n'avait pas connu les grandes émotions de la vie. Son mari, bon pour elle, était mort à quarante-cinq ans; cela avait été le grand chagrin de sa vie, et elle s'était dès lors entièrement dévouée à l'éducation de sa fille et de ses fils. Bellesize avait été sa résidence favorite, et depuis le mariage de Renée elle n'avait plus joui ou souffert que des joies ou que des souffrances de son enfant, aussi la mort de la jeune femme brisa le cœur de la vicomtesse, et couvrit d'une grande ombre noire sa physionomie déjà si digne et si austère. Avec une femme d'un caractère plus souple, plus propre à inspirer l'épanchement, le comte d'Aramant n'aurait pas craint de dévoiler les plaies de son âme, mais il reculait devant la froideur de sa belle-mère, car la passion a besoin de s'adresser à un cœur ému pour être comprise; et puis la vicomtesse lui pardonnerait-elle de pouvoir éprouver une autre douleur que celle de la perte de sa femme? Compren-

drait-elle l'idéalité, la sublimité d'une passion pure? Il craignait que non, et jamais il ne s'en serait ouvert avec elle, si le soir même, étant à table, les deux coups fatals n'eussent été frappés à la porte, et si Lacroix, qui n'y voyait pas très-bien le soir, n'eût pas présenté le plateau qui contenait la lettre pour le comte à madame de Mélart. Elle la prit, regarda l'adresse, et avec un sourire ironique elle dit à son gendre :

« Reprenez votre calme, mon ami, voici sans doute la lettre que vous attendiez si impatiemment. »

Louis prit la lettre, l'ouvrit, et l'ayant parcourue, il sortit de la salle à manger et s'enferma dans sa chambre pour y pleurer amèrement.

La vicomtesse aimait beaucoup son gendre, mais elle n'était pas démonstrative et ne laissait pas ses sentiments percer ; elle les cachait au contraire sous une apparente froideur. L'état dans lequel elle voyait Louis depuis la veille l'inquiétait beaucoup; sa disparution l'émut.

« Lacroix, fit-elle, allez voir si votre maître a besoin de quelque chose. »

Lacroix qui, s'il n'eût pas servi à table, serait allé dix fois écouter à la porte du comte, ne se fit pas répéter deux fois l'injonction de la vicomtesse. Il revint bientôt, disant :

« J'ai frappé, madame la vicomtesse, monsieur

a fermé sa porte au verrou et il m'a dit : On n'entre pas! »

Mme de Mélart, sans hésiter, sortit de table, et étant arrivée à la chambre de son gendre, elle lui dit d'un ton d'autorité :

« Louis, ouvrez-moi! »

Le comte eut un moment d'hésitation, mais sa belle-mère ayant répété sa demande avec un son de voix impératif, il se leva machinalement et ouvrit. La vicomtesse entra, et ce fut elle à son tour qui verrouilla la porte.

« Louis, quelle qu'elle soit, vous me devez la vérité! Qu'avez-vous? vous êtes bouleversé, vous pleurez, qui cause ces larmes? Si vous êtes abusé ou fou, il est de mon devoir de chercher à vous guérir. Cette duchesse, je l'avais bien jugée, elle a été, elle est, elle sera toujours la source de tous nos maux!... Elle a tué votre femme! elle va nous tuer sans doute! et votre enfant restera orpheline!

— Ma mère, n'accusez pas la plus vertueuse des femmes.

— Non, soyez-en certain, ce n'est pas la plus vertueuse des femmes que j'accuse, c'est la plus coupable!

— Taisez-vous, madame, je vous en conjure.

— Vous l'aimez! vous l'avez toujours aimée! vous avez épousé Renée avec un autre amour au cœur! Savez-vous bien que c'est infâme!... Mais le

ciel vous a déjà puni!... ma fille a bien fait de mourir, pauvre ange! »

La vicomtesse porta son mouchoir à ses yeux.

« Votre duchesse aussi sera punie!

— Ma mère!...

— L'hypocrisie est tôt ou tard démasquée et honnie!...

— Vous blasphémez, madame! Accuser Blanche! mais elle est la vertu même! tout ce que je connais au monde de plus parfait!...

— C'est trop fort de vouloir ainsi me tromper, monsieur, en exaltant votre maîtresse!

— Ma maîtresse! s'écria Louis, j'atteste le ciel que....

— Ne mentez pas! c'est indigne d'un honnête homme! et puis d'ailleurs je ne vous croirais pas!

— Sur mon honneur!...

— Allons donc, il est de l'honneur d'un homme de ne jamais révéler les fautes des femmes qu'il a compromises!

— Mais j'ai les preuves de sa vertu!

— Des preuves morales, n'est-ce pas?

— Non, des preuves palpables, madame, des preuves irrécusables!

— Montrez-les moi.

— Ah! ma mère! ma mère! je suis au désespoir! » fit Louis en mettant sa main sur l'épaule de la vicomtesse.

Et, perdant toute contrainte, il éclata en sanglots. La vicomtesse tremblait d'émotion.

« Louis, calmez-vous, calmez-vous, je vous en supplie! Je vous aime comme mon fils! vous le savez! » (C'était la première fois qu'elle le lui disait.) « Vous pouvez décharger votre cœur dans le mien. Ma pauvre fille est morte, heureusement pour elle! elle est morte sans avoir les preuves de votre infidélité, la chère enfant! Souvent la mort arrive à point! Ah! Dieu est bon! il ravit les anges aux douleurs d'ici-bas!... Voyons Louis, mon enfant, qu'avez-vous? qu'est-il arrivé?

— A l'heure qu'il est Blanche est sans doute perdue! perdue par ma faute!

— Je vous disais bien que le ciel est juste! La faute tôt ou tard est découverte et punie! qu'est-il arrivé?

— Ma mère, si vous me jurez sur votre salut éternel de ne jamais parler à qui que ce soit sur la terre du secret que je vais vous confier, je vous raconterai tout ce qui s'est passé entre Mme d'Alaverne et moi!

— Vous pouvez compter sur ma discrétion. Ah! je savais bien que je ne faisais pas un jugement téméraire! Je ne m'étais pas trompée!... »

Louis ne réfuta pas cette phrase de la vicomtesse. Il était décidé à ne rien lui cacher, et puis il la savait profondément honnête et juste, et il espérait

d'elle un bon conseil pour réparer, s'il en était temps encore, le mal qu'il avait dû faire à la duchesse.

Il n'avait pas pris copie de la lettre insensée qu'il lui avait adressée, et les expressions employées, suivant qu'il était plus calme ou plus agité, lui revenaient à l'esprit, ou mitigées, ou aggravées.

« Ah! s'écria-t-il, à l'heure qu'il est ma mère, Blanche doit me maudire! J'ai été fou! Depuis la mort de ma femme mon esprit troublé ne raisonne plus, tout m'apparaît sous un jour faux, j'ai mal jugé la duchesse! j'ai pu un moment la méconnaître!

— Calmez-vous, Louis; votre état me fait mal! A tout péché miséricorde! Je suis vieille, mon enfant, et je sais que tous les hommes ne valent pas mon mari, que toutes les femmes ne peuvent pas passer leur vie dans l'atmosphère tranquille et abritée où s'est passée la mienne! Tout le monde n'a pas des principes solides, et puis Blanche a fait un mariage disproportionné! Quand un mari a le double de votre âge, les chances de bonheur diminuent de moitié! Mme d'Alaverne vous a connu, vous lui avez fait la cour, elle vous a aimé, vous avez cru devoir vous marier; elle en a été au désespoir! Elle a ensuite tâché de maîtriser sa passion par un reste de conscience pendant la vie de votre femme! Maintenant, Renée est morte, Blanche

cherche à vous rattacher à elle; rien de plus naturel! vous lui aurez écrit, vous l'aurez engagée à faire quelque acte compromettant, vous en êtes au regret; cherchons à nous deux le moyen d'y remédier, et que le calme rentre dans notre esprit, car il est affreux de vous voir dans cet état d'agitation! »

Louis n'avait pas entendu un mot de la tirade de sa belle-mère. Aussi, quel fut l'étonnement de celle-ci, quand le comte la regardant fixement lui dit :

« Lisez cette lettre, je vous dirai après ce que j'ai fait. »

La vicomtesse lut :

» Mon cher Louis,

« Des raisons que je ne puis vous écrire m'obligent à vous renvoyer, en vous priant de me les garder, toutes les reliques qui me viennent de vous. Espérons que bientôt le nuage qui m'effraye sera dissipé, et que je pourrai vous les redemander. En me séparant de vos lettres, il me semble que je chasse loin de moi les témoins de mes luttes! de mon innocence!... Je vous ai aimé, voilà mon crime aux yeux du monde! Ce crime, il faut le cacher!... Vous savez ce que j'ai été pour vous, je puis vous regarder sans avoir la rougeur au front. Je crois, Louis, avoir fait tout au monde pour que vous fus-

siez tout à votre pauvre Renée! Plus heureuse que moi, elle est au ciel!

« J'ai supporté avec résignation vos froideurs, vos reproches; et par moments votre haine! Vous avez pris ma raison pour de l'indifférence, vous vouliez de mon amour quand je vous avais juré d'en avoir fait ma couronne d'épines, et mon chemin de la croix! Pouvais-je vous le rendre?... Louis, vous avez été bien éprouvé, ma prière et mes vœux vous suivent. La passion, croyez-moi, est un crime, il lui faut une expiation!

« BLANCHE. »

« *P. S.* La fatalité a voulu que j'aie oublié d'enfermer cette lettre dans le précieux paquet que je vous envoie. Elle vous arrivera peut-être par le même courrier. Que Dieu vous assiste! Je suis folle de craindre, vous n'avez pas le droit, quelque chose qui arrive de me mal juger!... Souvenez-vous que, malgré cet envoi que j'ose vous faire, votre silence ne doit pas être rompu. »

La vicomtesse relut deux ou trois fois cette lettre, elle était confondue et hors d'elle-même. Ses idées s'étaient bouleversées, elle comprenait à peine ce qui avait pû arriver, mais elle sentait qu'elle eût dû, avec l'expérience dont elle se vantait, juger la duchesse moins rigoureusement. Louis la trouva

donc désarmée pour écouter l'étrange récit qu'il avait à lui faire. Il la mit d'abord au fait de sa connaissance avec la duchesse, lorsque la belle réputation de celle-ci la précédait comme un encens!... Il lui dit toute la sagesse de Blanche, et que jamais elle n'aurait rien accordé à la passion, si les circonstances les plus extraordinaires, les plus en dehors de sa volonté, ne l'eussent pas pour ainsi dire poussée dans le courant, que d'elle-même elle eût toujours évité.

« Blanche, ajouta-t-il, avait pour son mari une vive tendresse : mais, elle n'avait jamais connu l'amour! Aussi, lorsqu'elle s'aperçut que ma passion pour elle la troublait, elle lutta contre moi vaillamment, et de toutes ses forces. Le respect qu'elle m'inspirait était tel que sa présence, au lieu de m'enhardir, me glaçait. Les paroles me manquaient pour lui dire ce que j'éprouvais pour elle! Cette femme avait sur moi toute la supériorité de la vertu. Si je l'eusse osé, je me serais prosterné à ses pieds pour l'adorer. Jusque-là ma vie avait été une vie futile, sans vices comme sans vertu, et sans épreuves sérieuses. Ne croyant pas à la vertu des femmes, j'avais pensé qu'il me serait facile d'arriver au cœur d'une jeune et belle personne qui avait un mari quinquagénaire, et, lorsque, par la fatalité des événements, je me sentis maître de son cœur, je compris que mon bonheur s'arrêterait là, qu'à

moins d'un miracle, je n'irais pas au delà de ce terme. »

La vicomtesse prêtait à ce que disait son gendre une religieuse attention ; il s'était fait dans son esprit comme un écroulement qui avait renversé ses jugements téméraires; elle sentait tous ses torts passés, elle écoutait avidement.

« Lors de ma convalescence à Pembrocke-villa où le duc d'Alaverne m'avait conduit, la situation de Blanche devint affreuse. Seule avec moi une grande partie de la journée, et quelquefois des soirées entières, elle se trouvait exposée à entendre sortir de mes lèvres des déclarations folles! J'allai jusqu'à la menacer de me suicider, car, ma mère, j'avais perdu la raison! Un soir, cette femme qui était ma vie, vint vers moi : « Louis, faites-moi le serment, me « dit-elle, de ne jamais attenter à vos jours! » J'hésitai un moment. « Hé bien! fit-elle, jurez-donc. » « Je le jure. »

« De ne jamais attenter à mon honneur! »

« Je le jure! Blanche, et Dieu m'est témoin que « jamais il ne m'est venu une telle pensée. »

« Merci! Alors, je puis vous le dire, Louis! pour- « quoi vous le cacher? Je vous aime! »

« Je tombai à ses pieds, couvrant ses mains de baisers.

« Ce malheur, ajouta-t-elle après un moment de silence, j'eusse voulu vous l'épargner, car l'amour

d'une femme comme moi c'est un poignard empoisonné enfoncé jusqu'à la garde dans le cœur d'un homme! »

« Mais c'est le ciel! m'écriai-je, c'est une vie de délices; c'est....

« C'est une horrible fatalité! vous ne le verrez que trop tôt. Hélas!... Je vous ai éludé d'abord comme un faible danger; puis je vous ai fui avec toutes mes forces, comme le plus terrible des ennemis! La destinée plus forte que moi a renversé toutes les barrières dont j'avais entouré ma vertu! Une seule et dernière me reste, c'est de vous dire la vérité, et de me confier à votre honneur. »

« Femme sublime! m'écriai-je.

« Non, dites plutôt femme faible, femme coupable! Je commets sans doute une faute irrémédiable; que Dieu me juge et me pardonne! »

« Blanche pleura des larmes de repentir si amères, que je restai près d'elle silencieux, sans trouver un mot digne de ce cœur si au-dessus du mien. Ce que j'éprouvais est inexprimable; c'était comme une transformation! Pour la première fois, depuis que j'étais au monde, je pris la vie au sérieux, et je me vis sous un jour si nouveau pour moi, je me sentis tellement coupable envers cet ange, envers sa famille, qu'il s'éleva dans mon âme un besoin d'expiation! S'il m'eût été donné de recommencer ma vie, cet amour que j'avais recherché si avidement,

et que dans cet instant suprême je savais partagé, je l'aurais fui !...

« Blanche devint sacrée à mes yeux ! Il y avait en elle quelque chose de si chaste, de si posé, de si solennel, que le sentiment que j'éprouvais pour elle était comme une émotion religieuse. Nous parlions de longues heures ensemble ! Elle avait un langage nouveau, que jusque-là aucune femme ne m'avait jamais parlé ! elle modifiait et redressait toutes mes idées ! elle me donnait des croyances que je n'avais jamais eues ; toutes ses paroles tombaient dans mon âme. Près d'elle je ressentais l'impression d'un homme qu'un ange porterait sur ses ailes dans les régions les plus élevées du firmament !... Quand elle me regardait, ma mère, j'oubliais que j'avais un corps et que j'habitais la terre !... »

Ici, Louis fit une longue pause, il soupira profondément.

« Blanche accepta de mes cheveux et me donna des siens. En quittant Pembrocke-villa, j'avais la promesse que la duchesse m'écrirait, je me savais aimé, mon bonheur touchait au délire ? »

Louis s'arrêta de nouveau, il semblait perdu dans ses souvenirs....

La vicomtesse, assise près de lui, avait pris ses mains qu'elle serrait affectueusement.

« Comment avec un tel amour au cœur avez-vous pu vous marier ?

— Une fois à Londres, la duchesse reprit son genre de vie publique et officielle, nous n'avions pas beaucoup d'occasions de nous voir seuls, nous nous écrivions! J'avais d'ailleurs tout l'intérêt possible à cacher soigneusement mon amour!

— On ne vous en parla jamais?

— Jamais!

— Combien de temps la duchesse vous écrivit-elle?

— Vous allez le savoir. Je ne sais s'il faut le mettre sur le compte du hasard ou sur une volonté arrêtée de Blanche; mais jamais elle ne fit plus de courses avec ses enfants en Angleterre. Elle restait à Londres, ou elle allait avec le comte et toute sa famille aux eaux en Allemagne. Une fois je les y suivis, mais le duc n'ayant point d'affaires ne quittait guère sa femme.

« Les lettres de Blanche ne tendaient qu'à me rendre du calme, qu'à m'ennoblir à mes propres yeux, qu'à me rendre douce et facile la position unique peut-être, dans laquelle nous nous trouvions! Elle commença à me persuader que mon devoir et le sien était de nous calmer! elle me faisait entrevoir d'un côté sa ruine morale, de l'autre mon bonheur à venir, mes devoirs envers le monde, envers la société! puis un jour elle m'écrivit:

« Mon mari va se retirer de la diplomatie, vous continuerez votre carrière, nous ne nous verrons plus!

mon amour deviendrait donc pour vous un fléau! cherchez, mon ami, à vous en distraire; vous allez me perdre Louis! votre cœur ne peut, ne doit pas rester vide! remplissez-le, ce noble cœur, d'amours saintes et durables! mariez-vous, et priez Dieu de vous donner une compagne plus vertueuse que cette pauvre coupable qui a pris une place dans votre vie, par un funeste amour.

« Nous ne nous verrons plus!... voilà la punition des amours illicites, lors même qu'elles se sont arrêtées devant l'abîme! Supportons avec résignation cette condition spéciale de notre faute, et sachons vaincre une passion que votre éloignement détruira malgré nous! une fois partie, il me sera même difficile de vous écrire! A qui me confierai-je? Dieu et vous, voilà mes confidents! Courage, Louis, sondez bien le fond de votre cœur, vous verrez que vos transports pour moi se sont déjà calmés!... »

« L'influence qu'elle exerçait sur moi, ma mère, était telle, que je crus qu'elle disait la vérité. Elle m'avait fait comprendre déjà qu'il fallait que son départ ne semblât pas m'affecter; qu'elle, de son côté resterait calme comme s'il n'y avait aucune douleur dans sa vie!

« Vous verrez bientôt, me disait-elle un soir, qu'à force de comprimer ses sentiments on finit par les étouffer! et, un beau jour, dans ce cœur où la

flamme avait brillé d'un éclat si vif, on s'étonne de ne plus trouver que des cendres. »

« Blanche partit pour Paris d'abord, puis pour l'Espagne. Mon oncle m'écrivit pour me supplier de me marier, j'allai à Paris, vous savez le reste.

— C'est une histoire sans exemple! disait Mme de Mélart...

— Ce que vous ne savez pas, ma mère, reprit Louis, c'est qu'en mon âme il s'éleva toujours de grands combats! C'est que lorsqu'il me vint au cœur la pensée que bien réellement Blanche ne m'aimait plus, je la méprisai, et je la maudis! Et quand je fus saisi de cette triste folie, j'eusse donné ma vie pour la voir une heure, pour lui entendre me dire qu'elle m'aimait encore, et si j'eusse eu cette assurance, j'aurais eu le courage de vivre en paix, et de rendre ma Renée heureuse!....

« Blanche fut sourde à mes prières. Elle craignit toujours de se retrouver seule avec moi. Je fis une dernière tentative à Bellesize deux jours avant la mort de ma Renée. Je voulus d'abord écrire à la duchesse pour lui demander une heure d'entretien, puis je froissai ma lettre et je partis à cheval espérant parvenir à la surprendre seule dans le parc. Mes tentatives furent vaines. Un soir je vis le duc! j'eus peur! je me sauvai!... En retournant à Bellesize je fus saisi comme par une vision ; je crus que ma femme était morte!

— C'est horrible! mon Dieu!...

— Oui, ma mère, c'est horrible, car, Renée était morte! et....

— Achevez, malheureux!

— Dans son pupître.... je trouvai le brouillon froissé que j'avais commencé pour Blanche, et que fatalement j'avais oublié de brûler!

— Morte! morte! en sachant votre infidélité! Ah! malheureux! vous l'avez tuée! Vous l'avez tuée! vous me faites horreur!!..

— Pardon, pardon, ma mère! s'écria Louis en tombant aux genoux de la vicomtesse, je n'ai plus que vous sur la terre! vous, et mon enfant!... J'ai tué Renée, et j'ai perdu Blanche!!! »

Louis sanglotait : et d'une voix entrecoupée, Mme de Mélart lui dit en se maîtrisant :

« Relevez-vous! je vous pardonne! du calme, du calme. Dieu vous a bien éprouvé!... Mais que peut avoir Blanche à craindre de vous?

— Le paquet de mes lettres rendues m'est arrivé hier.

— Eh bien?

— La lettre d'envoi.... aujourd'hui....

— Je comprends, fit la vicomtesse atterrée, vous lui aurez écrit dans un premier mouvement.

— Oui.

— Une lettre de dépit et d'outrages.

— Une lettre infâme!...

— Sans doute son mari est jaloux?

— C'est ce que j'ai pensé.

— Alors elle est perdue!... »

Louis fut pris d'une attaque nerveuse. La vicomtesse resta près de lui. Deux heures plus tard elle sortait de la chambre de son gendre, emportant le paquet que Blanche lui avait envoyé, et une petite boîte en marqueterie dans laquelle Louis avait conservé précieusement la correspondance de la duchesse.

« Que faire? que faire? pensait-elle; Blanche est vraiment digne de pitié! »

XXVI

CE QUI TUE.

Voyons jusqu'à quel point les anxiétés de Rosa-cottage étaient fondées.

Le duc d'Alaverne, informé des deux sorties insolites de la duchesse le matin, lorsque conseillée par la terreur, elle avait renvoyé au comte ses lettres, et le malencontreux billet oublié, n'avait pas osé interpeller sa femme, mais sa vigilance et ses soupçons s'étaient singulièrement accrus.

Blanche vivait dans une crainte perpétuelle; elle écoutait les moindres bruits, elle n'avait pas une minute de repos!

Sa lettre était partie depuis deux jours pour l'Angleterre, et se sentant surveillée, elle n'avait osé

donner à ses domestiques (dont elle était loin d'être sûre) aucun ordre. D'ailleurs, comme tous les êtres désespérés, elle avait mis sa confiance entière en Dieu! Elle attendait passivement, soumise par avance aux coups qu'il plairait à la Providence de lui envoyer!...

Le 21 mars le matin, vers les dix heures, étant seule dans son appartement, il lui sembla entendre un bruit violent, comme d'un meuble renversé dans la chambre de son mari. Cet accident, que dans toute autre disposition d'esprit, elle n'eût peut-être pas remarqué, lui donna un violent battement de cœur! Elle se leva, et courant voir ce que c'était, elle trouva le duc étendu sur le parquet! Il était tombé de toute sa hauteur à la renverse; et, ce terrible choc ayant produit une lésion interne du cerveau, le contre-coup lui avait fait perdre connaissance!... La duchesse sonna toutes les sonnettes, appela tous ses gens. On releva le duc, on le transporta sur son lit, et immédiatement le médecin fut appelé.

La duchesse, revenue de son premier effroi, vit en parcourant la chambre du regard, une lettre tombée à terre auprès d'une table. Elle alla la relever, reconnut l'écriture de Louis, et parcourut rapidement le fatal billet où, plein de rage, il la maudissait en l'insultant! La malheureuse vit un gouffre ouvert sous ses pas, elle eut le vertige, vacilla, et

dut s'appuyer à un meuble pour ne pas tomber! Une pâleur livide couvrait son visage et un affreux tremblement fit craquer ses os et battre ses dents!...

Le médecin, au premier moment, fut plus effrayé de son aspect que de celui du duc; cependant ce dernier était étendu sans connaissance, et Blanche était debout près de son lit.

« Dites-moi la vérité, docteur, toute la vérité, mon mari s'est-il fracturé le crâne? Mourra-t-il sans reprendre connaissance?

— Mais non, madame, mais non, répondit le médecin, qui n'en savait pas encore un mot.

— C'est que voyez-vous, répondit Blanche, il a éprouvé une terrible émotion, il a reçu un de ces coups qui, en frappant le cœur, peuvent donner la mort! Il en a été renversé! il est tombé de son haut sur le parquet, comme foudroyé! Il a cinquante-six ans, docteur! Je vous dis tout, pour que vous jugiez du péril dans lequel mon mari se trouve! Voulez-vous une consultation?

— Madame la duchesse, ne voyez pas tout en noir! Prenez un calmant, asseyez-vous, tranquillisez-vous, je ferai tout ce que je puis humainement faire, pour sauver M. le duc d'un accident qui peut, grâce à Dieu, être sans gravité! Mon avis est que vous vous retiriez chez vous, duchesse, que vous vous couchiez, pour vous réchauffer et vous calmer. Vous êtes pâle, vous avez le frisson!!!

— Je n'ai rien, ne pensez pas à moi, docteur, je veux rester ici ! »

La femme de chambre de la duchesse lui apporta une pelisse ouatée dont elle la couvrit, elle lui fit prendre une boisson bien chaude et calmante. Blanche s'assit sur un fauteuil au pied du lit de son mari et n'en bougea plus ! Son tremblement diminua à mesure que la fièvre vint le remplacer. Le visage de la duchesse quitta bientôt sa pâleur et devint pourpre. Ses yeux brillaient d'un éclat maladif qui faisait mal à voir ! Elle gardait un silence absolu, et ne versa pas une larme.

Ses enfants entrèrent aussi. Blanche pensait : « Ils vont voir leur père revenir à lui, et ils l'entendront me maudire ! J'étais une fausse perfection, il est bien juste que je sois démasquée ! » Et, la pauvre créature ne voulant détourner aucun coup de sa tête, ne disait pas à ses enfants de quitter l'appartement.

Le médecin avait palpé M. d'Alaverne, et il ne lui avait trouvé aucune fracture ! Cependant, il cherchait tous les moyens de lui faire reprendre les sens, sans y réussir. Dieu veuille, pensait-il, qu'il ne se produise pas une inflammation cérébrale ! Rempli d'anxiété, il fit appeler plusieurs de ses confrères célèbres qui, voyant le duc se mouvoir sans que ses idées reprissent de la lucidité, conseil-

lèrent des sangsues et des saignées! Tous les soins les plus intelligents et les plus prompts étaient prodigués au malade.

Les yeux de la duchesse ne quittaient pas le visage de son mari! Elle ne voulait rien prendre, elle restait auprès de ce lit muette, fascinée!

A trois heures de l'après-midi, le duc eut comme une convulsion.

Blanche regarda les médecins, et faisant un effort extrême :

« Messieurs, leur dit-elle, vous me devez la vérité, les intérêts de mes enfants l'exigent; je suis préparée à tout, parlez!

— Nous ne pouvons pas vous cacher, madame la duchesse, que l'état de M. le duc ne soit très-alarmant. »

Blanche frémit.

« Reviendra-t-il à lui, espérez-vous?...

— Les accidents de ce genre, madame, offrent des phénomènes très-extraordinaires, nous n'oserions rien affirmer.

— Pouvez-vous me répondre de sa vie? »

Les médecins se turent.

« Ah! j'avais bien compris que vous l'aviez condamné! fit la malheureuse femme avec l'accent du désespoir, et elle murmura ces tristes paroles : Je vis!... et pourtant je dois être morte pour lui!... quelle fatalité!

Elle se leva, et écrivit ces quelques lignes :

« Louis, mon mari se meurt!... Je vous pardonne, mais nous ne nous reverrons plus! Il y a plus que la mort entre nous deux, vous y avez mis le déshonneur. »

« Quatre heures après midi. Paris, 21 mars 1852.

« BLANCHE. »

Cette lettre partit le soir même pour Rosa-cottage.

La nuit fut terrible pour le duc, et la journée du lendemain n'apporta aucune amélioration à son état! La nuit du 22 au 23 sembla s'annoncer moins mauvaise, la fièvre déclina! La duchesse n'avait pas quitté son poste, elle était constamment restée auprès du malade, lui prodiguant les soins les plus dévoués. Vers les six heures du matin, le duc commença à parler, et à reconnaître les personnes qui l'entouraient.

« Pourquoi suis-je ici, » murmura-t-il.

La duchesse s'élança vers lui!

« Vous, Blanche!... vous près de moi?... »

Les médecins qui étaient dans la pièce voisine, l'entendant parler, vinrent autour de son lit.

« Calmez-vous, lui dirent-ils, vous avez fait une chute.

— Non, dit le duc avec ironie, ce n'est pas moi qui ai fait une chute! c'est.... »

Il s'arrêta. Blanche était devenue pâle comme un spectre, mais elle n'avait pas fait un mouvement.

« Messieurs, je voudrais que tout le monde se retirât, j'ai besoin de parler un peu avec la duchesse ; nous allons bientôt nous séparer pour toujours !... Nous avons bien des pleurs à verser !

— Allez-vous-en, je vous en prie, messieurs, » dit Blanche.

Cet éclair de raison chez le malade sembla aux docteurs de mauvais augure.

Aussitôt que la porte fut fermée, Blanche se jeta à genoux auprès de son mari, prit une de ses mains et la couvrit de baisers et de larmes !...

« Blanche, comment osez-vous me regarder ? comment n'avez-vous pas fui ma présence ? Voilà donc cette vertu qui me rendait si fier, qui faisait tout mon bonheur ! Voilà ma chaste compagne changée en Madeleine pénitente pleurant son péché. Ah ! vous pouvez bien pleurer, madame, vous aurez ma mort à vous reprocher ! »

La duchesse étouffait ses sanglots, qui se seraient transformés en cris !...

« Vous faites bien de ne pas ajouter de nouveaux mensonges à tous ceux que vous m'avez faits. Vous m'avez trompé pendant plus de huit ans ! Laissez l'horrible vérité entourer mon lit de mort. Mentir à un agonisant, Blanche, c'est le dernier des crimes ! Vous le comprenez, n'est-ce pas ?...

— Grâce, grâce! Antonio, je suis coupable, je vous ai offensé, mais je ne vous ai point déshonoré!

— J'eusse pu le croire si je n'avais pas lu la lettre dans laquelle votre amant vous dit pire que la plupart des femmes! Il est un juge compétent, madame, il vous connaît mieux que moi!

— Fatalité! s'écria Blanche en se tordant; elle pensait qu'elle n'avait plus les lettres de Louis pour témoigner de ses luttes et de son innocence.

— Oui, tout ceci est étrangement fatal, mais ne pleurez pas tant, bientôt je ne vivrai plus, vous serez heureuse et libre!...

— Ne blasphémez pas, dit Blanche; et, debout, levant les bras au ciel, elle s'écria : Je vous jure, Antonio, sur mon salut éternel, que je ne vous ai pas déshonoré, et que si mon esprit a erré, mon corps, qui est à vous, est resté pur.

— Des preuves, cria le duc, des preuves! car je me meurs, et je ne voudrais pas vous maudire!

— Des preuves, répéta Blanche comme une insensée, des preuves, je n'en ai pas!...

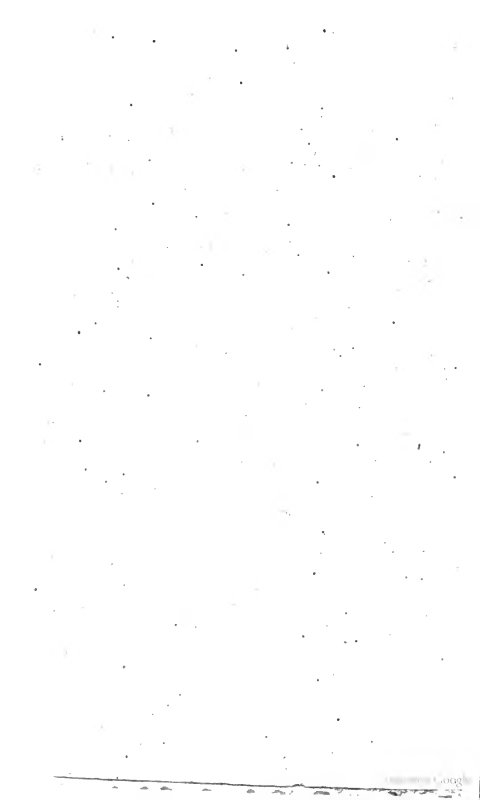
— Taisez-vous donc, alors, infâme hypocrite, sortez d'ici, femme adultère!... Un prêtre! un prêtre! je me meurs! je ne puis résister au malheur de vous avoir perdue! vous, mon orgueil et mon amour depuis plus de seize ans!

— Pardon! pardon mon bien-aimé Antonio! je suis innocente! j'en prends Dieu à témoin. »

Le duc ne semblait plus entendre, il avait les yeux fermés et des larmes coulaient lentement sur ses joues marbrées, ses mains froides s'étaient crispées ! Blanche au désespoir, allait crier : au secours ! quand tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit, une forme noire entra ; la parole se glaça sur les lèvres de la duchesse.

« Qui entre là ? fit-elle.

— La preuve de votre innocence, malheureuse femme, la mère de Renée, la vicomtesse de Mélart ! » Le duc rouvrit les yeux, semblant se ranimer. Blanche tomba évanouie !...



XXVII

LA JUSTICE DIVINE.

La journée du 22 mars pour le comte d'Aramant et sa belle-mère, avait été un vrai cauchemar; à dix heures du matin, le comte cherchant avec la vicomtesse les moyens de venir en aide à Blanche au cas où il l'eût compromise, fit un violent soubresaut, la poste avait battu pour lui deux coups sinistres, cette poste qui à tant d'autres peut-être avait porté la joie.

La vicomtesse, à ce bruit, avait légèrement pâli: tous deux s'étaient arrêtés court et avaient échangé un regard rempli d'anxiété. Lacroix tout tremblant, car ce qui agitait ses maîtres l'agitait fort, était allé ôter la lettre de la boîte et la remettait au comte.

En se retirant s'il l'eût osé il aurait écouté à la porte, mais craignant d'être surpris dans un acte si en dehors de ses principes, il monta chez Mme Justine pour lui dire combien il était inquiet sans pouvoir lui expliquer pourquoi. Mme Justine, qui ne s'attendait qu'à de nouveaux malheurs parce qu'une fois que le fatal courant vous prend il ne vous laisse que défigurés et meurtris, Mme Justine, disons-nous, s'était immédiatement initiée aux tourments de son vieil ami, et elle s'était mise en prières pour détourner de nouvelles douleurs de la vie déjà si troublée de ses maîtres.

Louis était resté cloué à sa place par la lecture de la lettre de la duchesse; il était là, inerte, sentant une main de fer lui étreindre la gorge, n'ayant pas de voix pour parler. La vicomtesse sans proférer une syllabe, parcourut du regard les quelques lignes que dix-huit heures plus tôt la main de la malheureuse Blanche avait tracées. Il y eut un long silence, un de ces silences pleins d'angoisses qui sont au bouleversement de l'âme comme ce calme des mers qui précède les bourrasques des océans indiens.

« Je l'ai tuée! s'écria enfin M. d'Aramant avec toute l'impétuosité du désespoir. Je suis un monstre! un monstre! dit-il, en se frappant le front; je me fais horreur!

— Il faut prendre une résolution énergique,

Louis, nous ne sommes pas à l'heure du désespoir et des reproches, nous sommes à celle de la réparation ; vous avez de grands devoirs à remplir envers cette malheureuse duchesse.

— Je partirai, j'irai me jeter à ses pieds, s'il en est temps encore, je ferai connaître la vérité à son mari !

— Blanche ne vous recevra pas si elle est veuve ; le duc ne vous croira pas s'il est vivant !

— Alors, que me reste-t-il ! le suicide !

Mme de Mélart frémit et se jetant dans les bras de son gendre.

« Il vous reste une mère, lui dit-elle en fondant en larmes, c'est moi, c'est moi qui dois partir ! Si le duc vit encore, je saurai bien le persuader de l'innocence de Blanche ! S'il est mort en la maudissant, je tâcherai, par mon estime et par ma tendresse, de soulager le désespoir de cette femme infortunée.

— Vous partir, ma mère ! » s'était écrié le comte.

Et il était tombé aux genoux de Mme de Mélart.

« Je lui dois aussi une réparation, mon ami, car mon cœur l'a crue bien plus coupable qu'elle ne l'était. J'ai grand besoin de me faire pardonner.

— Quand partirez-vous?

— Par l'express de ce soir, à huit heures.

— Je vous accompagnerai.

— Non, non! Que feriez-vous à Paris; le voyage doit être un secret entre les d'Alaverne et nous.

— Lacroix ira avec vous?

— Non, il ne faut mêler personne à des événements où l'honneur d'une femme comme la duchesse est engagé.

— Vous ne pouvez voyager ainsi; votre dame de compagnie vous suivra.

— Non, j'irai seule!

— Seule! dit Louis effrayé.

— Ah! ne craignez rien, j'aurai Dieu avec moi. Vous viendrez m'accompagner à Londres, ce soir; vous me mettrez en wagon, le garde du train aura soin de moi. Dieu veuille que j'arrive à temps! Vous ne direz à personne ici où je suis allée, cela doit rester un mystère! Une dépêche télégraphique vous annoncera le succès de ma démarche; une autre mon retour.

— Ah! vous êtes mon sauveur! dit Louis avec exaltation!...

— Espérons tout de la bonté de Dieu, mon enfant, confions-nous à sa sainte garde. »

Le comte couvrit de baisers et de larmes les mains de sa belle-mère.

« Calmez-vous, courage! Songez que nous devons nous contraindre, cette nouvelle douleur est pour nous deux, et Dieu sera notre seul témoin et mon appui!...

— C'est vrai, » dit M. d'Aramant, et s'étant rendu maître de son émotion, il alla et vint du salon au jardin, comme à son ordinaire.

La vicomtesse de Mélart monta dans sa chambre, et fit elle-même ses préparatifs de départ. Elle n'emportait qu'un petit porte-manteau et son sac de voyage.

Une heure après, Mme de Mélart partait avec son gendre pour Londres.

Louis mit Mme de Mélart en voiture, car à Londres on a la consolation de pouvoir escorter ceux qu'on aime jusqu'aux wagons, et de causer avec eux jusqu'à la minute où la terrible machine se met en marche, et l'on reçoit encore de loin le dernier salut, le dernier baiser de ces êtres chéris qui laissent la maison et le cœur vides!

Le dévouement de Mme de Mélart était assurément bien beau, aussi son gendre ressentait-il pour elle la plus vive gratitude; mais quelle anxiété, mon Dieu! « Arriverait-elle à temps! » Cette idée battait les tempes de Louis et les creusait. Blanche, en ce moment, emplissait toute sa pensée; elle s'était relevée si grande dans son âme qu'il n'y voyait qu'elle, n'ayant plus une pensée, un soupir, une larme qui ne remontassent vers cet ange infortuné comme à leur source! Sa douleur était si profonde, que ressentant un impérieux besoin de solitude et résolu de ne pas retourner ce soir-là à

Rosa Cottage, il se promena seul, seul, perdu comme au fond d'une forêt vierge, au milieu de ces trois millions d'êtres vivants qui pensent, souffrent et s'agitent dans cette immense fourmilière qu'on appelle Londres. Peu à peu les bruits autour de lui s'éteignirent, et il se trouva sans savoir comment devant l'ambassade d'Espagne. Il était arrivé magnétiquement à cette maison, d'où partaient comme autant de fils sympathiques tous ses souvenirs. Il tint longtemps ses regards attachés à la fenêtre de la chambre qu'avait habitée la duchesse. Il regarda les balcons des salons où tant de fois il avait vu Blanche admirée et gracieuse, faisant les honneurs des fêtes splendides dont elle était le plus bel ornement. Un frisson parcourut tous ses membres. C'est que les souvenirs qu'il évoquait lui revenaient d'un passé que le temps avait refroidi, et cette bouffée de bonheur mort glaçait son âme et ses membres, comme fait le vent qui tournoie dans des catacombes!... Il avait des hallucinations! Il lui semblait voir la tête de la duchesse passer au travers des rideaux entrebâillés; il crut un instant entendre marcher le duc derrière lui; il eut peur, jeta un cri, et se mit à courir. Une bande de jeunes gens venaient de son côté en ricanant et en parlant, cela le rendit à lui-même. A ce bruit réel, il s'approcha d'un bec de gaz, il regarda à sa montre; voyant qu'elle marquait quatre heures du matin, il crut

qu'elle s'était arrêtée, il l'approcha de son oreille, elle marchait. Il se sentit harassé. Depuis neuf heures du soir il avait battu le pavé sans s'en apercevoir. Notre corps est tellement le serviteur de notre esprit, que lorsque l'âme est absorbée par une grande joie ou par une poignante douleur, nous ne le sentons plus.

« Encore trois heures, et elle sera à Paris, se dit le comte. Ah! il fait humide, je suis tout mouillé! »

Et étant arrivé a Piccadilly, il frappa à Bath-hotel. On lui donna une chambre, il se coucha et la fatigue l'endormit.

A quoi rêvait-il? alors que la vicomtesse, arrivée au bout de son voyage, venait d'entrer dans la chambre du duc. Chose étrange : à cette heure matinale elle était montée chez les d'Alaverne, inobservée; les domestiques étaient à l'œuvre chacun de son côté; la porte était restée ouverte. Mme de Mélart connaissant la distribution des appartements du duc, put arriver jusqu'à son lit sans se se faire annoncer. On a vu qu'à son aspect, et en écoutant ses paroles libératrices, Blanche s'était évanouie, et que le duc mourant avait rouvert les yeux.

« Me reconnaissez-vous? monsieur le duc, fit la vicomtesse en rejetant en arrière le voile qui couvrait son visage.

— Oui, madame de Mélart! répondit M. d'Alâverne d'une voix éteinte.

— Croyez la mère de la malheureuse Renée, monsieur, si elle vient ici vous dire : Serrez votre femme dans vos bras et bénissez-la, elle est innocente! »

Le duc s'était soulevé sur un coude; il semblait aspirer les paroles de la vicomtesse.

« Louis a aimé la duchesse! elle est belle, elle était dans la fleur de la jeunesse!

— Et j'étais vieux! fit le duc en retombant sur son oreiller.

— Elle combattit son amour pendant près de dix-huit mois, j'en ai les preuves dans ces correspondances que je vous apporte!

— Votre parole me suffit.

— Ah! elle doit vous suffire, car c'est à cause de cet amour que je n'ai plus de fille! et cependant je suis à genoux auprès de vous, monsieur, vous jurant que Blanche est restée pure!... Si son âme a aimé Louis, elle a aimé comme Dieu permettra à ses anges d'aimer les habitants de la terre! Elle a cru que si vous aviez la preuve de cet amour vous n'auriez pu le lui pardonner! Elle a renvoyé à mon gendre les lettres qu'elle avait de lui! Le billet qui accompagnait cet envoi, et que voici, n'arriva pas en même temps que le paquet. M. d'Aramant se croyant méprisé par la duchesse, méprisé,

quand plongé dans une profonde douleur, il n'avait besoin que d'oubli ou de consolation, a perdu la tête et a écrit la fatale lettre qui a pu vous faire croire à la trahison d'une femme, que Dieu seul, monsieur le duc, a le droit de juger! »

Blanche revenait à elle.

« Je n'ai plus de fille, monsieur le duc, dit la vicomtesse en fondant en larmes, Renée est morte jalouse, sans doute, de cette femme qui faisait tout au monde pour assurer son bonheur! de cette femme que mon désespoir devrait maudire, et que je bénis.

— Ah! mon sauveur! ma mère! » s'écria Blanche en tombant aux genoux de Mme de Mélart!...

Le duc pleurait.

« Je meurs! dit-il, le coup que j'ai reçu est un coup mortel!... Pardonnez-moi, chère Blanche, d'avoir douté de votre vertu! de vous avoir espionnée comme on espionne le vice! pardonnez-moi!

— C'est moi qui vous supplie de me pardonner cette faiblesse coupable qui m'a entraînée à laisser connaître au comte que les sentiments dont il me poursuivait étaient partagés! Ah! je suis bien coupable! mon Dieu! mon Dieu!

— Si j'avais été plus jeune, rien de tout cela peut-être ne serait arrivé. C'est moi-même qui ai ouvert l'abîme sous vos pieds! c'est moi qui vous ai obligée pour ainsi dire à recevoir ce jeune homme dans

votre intimité!... Habitué à la possession d'un trésor, je ne pensais pas que l'on pût tenter de me le ravir, et je ne songeais pas à le garder!... »

Il se fit un long silence.

« Merci, merci madame, reprit le duc, grâce à vous, ma mort sera douce!...

— Ne parlez pas de mourir! » dirent à la fois les deux femmes.

Le duc tenait les mains de madame d'Alaverne.

« Blanche! » dit-il très-bas.

La duchesse se leva, le serra dans ses bras, approcha l'oreille de ses lèvres.

« Écoutez, Blanche, quand je ne serai plus! vous pourrez l'épouser!

— Jamais! s'écria la duchesse.

— Adieu, mes amis, je dois me retirer. Ma venue ici n'a pas été remarquée, » dit Mme de Mélart.

Le duc lui serra convulsivement la main.

« Recevez les bénédictions d'un agonisant!... il mourait en damné, votre dévouement lui a ouvert le ciel!...

— Depuis quand êtes-vous à Paris? lui demanda Blanche, car dans tout ceci il y a un bonheur providentiel.

— J'étais à Londres hier soir, j'y serai de retour aujourd'hui même, à minuit! Mon voyage est un secret, tous l'ignorent, tous l'ignoreront toujours!

— Laissez-moi vous appeler ma mère! dit Blanche en l'embrassant étroitement.

— Moi aussi, je vous devais une réparation, chère Blanche, dit Mme de Mélart.

— Oh! pas un mot de plus! Je vois par les malheurs qu'elle a causés combien la passion est désastreuse, lors même que sans souiller le corps elle n'envahit que l'âme! Non, non, dans ce monde il n'y a pas de compromis possible entre la vertu et le vice! je le reconnais aujourd'hui seulement, et il est trop tard!... »

Le duc semblait dans un profond abattement. La vicomtesse lui serra de nouveau la main; il se ranima et dit d'une voix forte :

« J'eusse pu vivre longtemps encore! j'ai méconnu ma Blanche!... je meurs!... »

La vicomtesse sortit du faubourg Saint-Honoré tremblante et de grosses larmes roulant sur ses joues! Cependant la grandeur de l'œuvre qu'elle venait d'accomplir la soutenait. Elle entra dans l'église de l'Assomption, et son acte de reconnaissance envers le Dieu des miséricordes fut si fervent, qu'il dut arriver jusqu'à lui!... Lorsqu'elle allait se relever, la grosse cloche s'ébranla pour sonner un glas!

« Qu'est-ce ceci? demanda la vicomtesse à la loueuse de chaises.

— Le duc d'Alaverne, le personnage le plus riche

du quartier est à l'agonie! L'enterrement sera magnifique! il aura lieu sans doute après demain matin; si vous voulez venir le voir, vous n'aurez pas regret de vous être dérangée, ça en vaudra bien la peine. Il y aura un concours énorme; toutes les autorités y seront; c'est un ancien ambassadeur, voyez-vous, ce duc! »

Madame la vicomtesse n'écoutait plus; elle avait ouvert un petit livre d'heures et elle lisait au travers de ses larmes les prières des agonisants.

Le duc sentant l'heure de la mort approcher, avait demandé les secours de la religion; le dernier des sacrements venait de lui être administré.

Il fit signe à ses enfants d'approcher, il les bénit, et il bénit sa femme. Ses derniers mots furent ceux-ci :

« La douleur de vous quitter, mes bien-aimés enfants, est adoucie par la pensée de vous laisser entre les mains de votre mère, qui est un ange! »

Tout le monde pleurait autour du lit du duc; on n'entendait que des sanglots!

Blanche, penchée sur son mari, plongeait son regard dans ses yeux à moitié éteints!... elle semblait défier la mort de leur ravir la vie! Elle baisa ce visage livide qui blémissait.

« Blanche, fit le duc d'une voix inarticulée: tu es une sainte!... je t'aime!... »

La duchesse se releva, regarda son mari en jetant un cri; il était mort!...

A minuit, ce jour-là, le comte d'Aramant, plein de reconnaissance envers Dieu, ramenait à Rosa-cottage sa belle-mère, harassée et triomphante. Le succès de son entreprise la payait avec usure des fatigues du voyage.

XXVIII

UN CHAPEAU DE PAILLE ET UN PEIGNOIR BLANC.

Qui a habité les bords du lac de Genève de son côté sombre, en Savoie, là où les montagnes curieuses semblent se redresser de plus en plus les unes par-dessus les autres pour mirer leurs têtes chauves ou blanches dans les eaux de l'immense saphir; qui a vu ces prairies touffues où croît le lys rose, s'étendant en pente comme un tapis de velours jusqu'au lac; qui a vu en face de Lausanne ces arbres centenaires, ces colosses de la végétation, s'élever comme des hymnes vers le ciel; qui a pu comparer à la tranquille froideur du canton protestant et de sa capitale Genève, ces agrestes sentiers où l'on se repose au pied d'une croix immense

enguirlandée de fleurs ; qui, enfin, s'est agenouillé ému devant une chapelle, où de fraîches jeunes filles renouvellent les lys et les roses, n'aura point oublié que, le soir, de ces hauteurs enchantées, le soleil disparaît, irradiant les montagnes et le lac de reflets roses et bleus, et laissant au ciel un lit d'or et de pourpre ! Oh ! qui a entendu de loin le clapotement des petites vagues, charriant leurs galets de marbre aux couleurs brillantes ; qui a goûté une heure de poésie mélancolique dans ces lieux admirables, emporte dans son esprit ce panorama enchanteur, que la mémoire y a gravé pour toujours !

Au fond de la scène, à main gauche, le Jura : en face, Lausanne se déployant sur son éminence ; puis Château-Chillon, le château des souvenirs et des drames ! puis Vevey, et au-dessus de Vevey, la Dent du Midi ; sur l'extrême droite, le Rhône, Bouvray, la Dent-Dache. Ce spectacle est splendide !... Napoléon Ier, qui toucha à tout, laissa là comme un témoignage de son passage, la route du Simplon : large allée blanche qui suit les contours du lac.

De Bouvray à Thonon, l'on voit ce chemin aux courbes gracieuses disparaître souvent sous les berceaux que forment les arbres immenses qui le bordent.

Cette route fut taillée dans le roc sous Meilleraie. Le Meilleraie de J.-J. Rousseau ! du grand rénova-

teur et novateur qui, seul, assis sur ces rochers immenses, perdus à pic dans le lac, contemplait d'un œil triste ces eaux dormantes, dans le seul point où elles soient restées insondées, et dans un jour de douleur amère, écrivait à demi suspendu sur l'abîme:

« La roche est escarpée! l'onde est profonde! Je suis au désespoir.... »

Le voyageur, qui s'arrête quelque temps sur la rive savoyarde après avoir parcouru cette belle route du Simplon, tente des ascensions dans les chemins qui la surplombent, et va d'Évian au torrent de la Dranse, par un ravissant chemin de traverse, qui laisse voir de temps en temps des villas, des chalets, et même des châteaux. Celui de Publier, au comte Douet de Beaurepaire, où l'auteur a eu le bonheur de recevoir la plus charmante hospitalité, est un de ces séjours ravissants, où rien ne manque pour charmer les prédestinés qui y sont admis, pas même une tour à vitraux coloriés, de laquelle on découvre un spectacle que ni la parole ni le pinceau ne sauraient reproduire.

Au mois de juin 1852, le temps était charmant, et la chaleur hâtive. Quelques touristes privilégiés parcouraient déjà l'heureuse contrée. Leur vie se passait en excursions sur les eaux de cristal du lac, et dans tous les environs d'Évian, qu'ils avaient choisi pour leur résidence. Le délicieux

chemin de traverse qui, d'Évian à la Dranse, domine la route du Simplon, était par eux bien souvent fréquenté.

Ils venaient là voir passer les bateaux à vapeur, et regarder le soleil se coucher.

A gauche du chemin, dans un bouquet d'arbres, au milieu d'un fouillis de vignes retombant en guirlandes des arbres nus qui les soutiennent, un chalet, le plus gracieux chalet du monde, attirait leur attention et chacun enviait le bonheur des possesseurs de ce petit Éden.

Cependant de cette ravissante habitation, aucun bruit ne partait! tout y semblait tranquillité et silence. Une jeune femme, en peignoir blanc, aux cheveux d'ébène retombant en longues boucles autour d'un visage d'une rare beauté, et d'une de ces pâleurs diaphanes aux teintes d'albâtre, apparaissait parfois sur une pelouse émaillée de fleurs; elle sortait d'allées ombragées pour venir s'appuyer au petit mur d'un kiosque, et admirer les eaux bleus du Léman. Mais, lorsqu'elle se croyait remarquée, elle se dérobait, pour ainsi dire, sous un grand chapeau de paille, garni et bordé de velours noir, et elle se perdait de nouveau sous les berceaux de vigne, ou derrière les marronniers séculaires qui abritaient sa tranquille habitation. Plusieurs fois, les promeneurs l'avaient vue appuyée au bras d'un élégant jeune homme qui, lui aussi, portait sur son visage

les traces profondes d'une vive souffrance. Rien n'est curieux comme un touriste, on doit le lui pardonner, il veut tout voir et tout savoir : vieilles légendes, histoires modernes ; sur deux mots, il bâtit un drame, qu'il racontera avec emphase à son retour au foyer, et il le dira de ce ton convaincu d'un témoin, et quelquefois même d'un créateur !

Après avoir mille fois questionné les gens du pays, les curieux apprirent que ces deux romantiques apparitions, n'étaient que de simples mortels établis là depuis quelques mois ; que leurs noms étaient M. et Mme de Saint-Estève ; qu'ils vivaient très-retirés, n'étaient pas riches, et s'occupaient toujours à lire ou à dessiner. La dame semblait délicate, elle n'était jamais venue à Évian. Le monsieur allait lui-même y porter ses lettres à la poste, mais il n'en recevait jamais. Ils étaient sans doute de jeunes mariés dans la lune de miel, car, ils vivaient comme des loups. Le soir, on les rencontrait faisant des promenades en tête à tête au clair de la lune. Ils avaient à leur service un homme et une femme avec lesquels ils étaient arrivés, et une cuisinière prise à Genève. Le domestique avait dit à la cuisinière qu'ils étaient du Languedoc, et que la chaleur faisant mal à la jeune dame, ils étaient venus à l'ombre des Alpes chercher du repos et de la fraîcheur !

On avait ajouté que le domestique était un vieux

sournois, que c'était bien possible qu'il n'y eut pas un mot de vrai dans tout cela, que la dame était peut-être une demoiselle enlevée, ou bien une femme qui avait fui, avec un ravisseur, le toit conjugal! De toutes ces suppositions ce fut celle du milieu qui plut le mieux aux promeneurs; ils assurèrent que cette belle jeune fille avait été enlevée! On s'apitoya sur le sort des parents; la pâleur de l'héroïne improvisée, était du remords, le soin avec lequel elle évitait les regards des curieux, la crainte d'être reconnue. On ne sait pas où ces visiteurs d'Outre-Seine auraient été entraînés dans leurs conjectures téméraires, heureusement leur itinéraire les emporta vers l'Italie, et ils ne troublèrent plus les rêveries de M. et Mme de Saint-Estève, dont ils rapportèrent les noms et des semblants de portraits accompagnés d'une illustration biographique dans des albums, destinés à faire mourir d'ennui les amis inamovibles de Paris.

Le voyageur, aux yeux du simple rentier pétrifié par la possession de cinq ou six mille francs de rente, semble un homme ailé; partir, pour cet être cloué, c'est l'idéal du beau! Partir! voyager! c'est le songe irréalisé, irréalisable, c'est une vie neuve et multiple, c'est l'opulence, c'est l'indépendance, c'est en un mot le bien « sans qui les autres ne sont rien, » la liberté!

Le chalet habité par nos inconnus commentés

s'appelait Bélinges. Un soir, la pâle jeune femme était seule, appuyée au balcon-terrasse de son habitation, elle semblait dans une méditation profonde, ses yeux distraits ne suivaient plus les voiles triangulaires des bateaux pêcheurs sillonnant le lac. Le soleil, depuis longtemps s'était couché; ses reflets d'or laissés au ciel s'étaient transformés de l'orange au jaune pâle, puis au vert, et ces nuances, semblables à des apparitions fantastiques, s'éteignaient graduellement sous le voile de la nuit qui s'avançait. Tout était silence, on entendait à peine la clochette lointaine des vaches et des taureaux ramenés à l'étable par de petits enfants. Au-dessus des blanches vapeurs formées par le crépuscule s'élevaient des colonnes de fumée, indices certains du préparatif des soupers villageois. La lune montait lente et majestueuse sur l'horizon, et les étoiles s'allumaient à l'envi autour d'elle comme pour lui faire un cortége.

Le lac, dans un calme complet, soupirait à peine, il se balançait en silence, et les étoiles se miraient si profondément dans l'azur de ses eaux, qu'il semblait un autre ciel. La jeune femme appuya son front à la rampe de bois de son balcon; elle resta là longtemps; puis, ses genoux se ployèrent, et la prière releva sa tête qui se montra ainsi que la fleur nocturne qui se redresse pour régarder le ciel!... « Inspirez-moi, mon Dieu, dit-elle, donnez-moi la

santé et le courage pour que je puisse enfin être délivrée du fardeau qui pèse sur mon âme. Mon péché, je ne l'ai dévoilé à personne, pas même à lui! je ne l'ai pas osé! Vous le connaissez, vous, mon Dieu! car rien ne peut vous être caché, et nul mortel n'échappe à votre justice! je sens votre main s'appesantir sur moi et je m'humilie! car vous lisez dans mon cœur meurtri, et chacun de ses replis est par vous sondé!... » La lune réverbérait sur l'église de Publier, et les plombs de la toiture du clocher semblaient des plaques d'argent poli. Le rossignol venait de commencer sa romance nocturne; une voix appela : « Marie, Marie. » La jeune femme se leva, essuya ses yeux humides de larmes, et rentra dans le chalet.

XXIX

UN SOIR SUR LE LAC.

La lune était montée à son point le plus élevé, sa douce lumière blanchissait tout le paysage, M. et Mme de Saint-Estève sortirent silencieusement de leur châlet, se rendirent par un chemin à pic au Claudot, de là ils gagnèrent le lac où leur domestique les attendait dans un léger canot. Le jeune homme y installa sa compagne, l'enveloppa dans un plaid écossais, et tous les deux assis et appuyés à des coussins, glissèrent sur ces eaux endormies et transparentes, qui, nous l'avons dit déjà, réflétaient si parfaitement le ciel étoilé, qu'elles semblaient un autre firmament.

« Baisse ton voile, Marie, il me semble qu'il fait frais.

— Non, merci, cher Fernand, je n'ai pas froid. »

Et la jeune femme sembla fixer ses regards sur une étoile; elle ne parla plus....

Le bateau rasait le bord du lac.

« Éloignons-nous, François, » dit M. de Saint-Estève.

Aussitôt les promeneurs nocturnes gagnèrent le large.

« Maintenant nous pourrons causer tranquillement; personne ne nous entendra! Décidément, comment te trouves-tu?

— Assez bien, je suis plus forte; mais j'ai mal là, fit la jeune femme en mettant une main sur son cœur!

— Tu n'es pas raisonnable, Marie.

— Ah! tu peux bien m'appeler Renée, personne ne nous entend.

— Écoute, sœur chérie, tu es sauvée. Je ne crains plus pour toi les rechutes; parce que depuis cette épouvantable crise que tu éprouvas à Bellesize, lorsqu'à demi-morte, je parvins à t'enlever du château; tu as eu un mieux continu, une convalescence miraculeuse et complète, une convalescence de deux mois; car maintenant je ne puis, je ne dois plus te traiter en malade, tu es guérie!... »

Renée soupira. « Guérie de corps, peut-être, d'âme, non.

— Voir madame ainsi, dit le rameur, me semble

un vrai miracle. Je crois toujours que ce n'est pas possible, et que je vais me réveiller.

— Bon Jacques, vous vous êtes toujours tant intéressé à moi! Ah! je dois vivre, ne fut-ce qu'en reconnaissance de ce que mon frère et vous avez fait pour me sauver!

— Et pour M. le comte, donc, et pour cet amour de Mlle Jeanne, et pour Mme la vicomtesse, et pour tout le monde qui vous aimait tant? Dieu de Dieu, je vous vois toujours quand monsieur vous a emportée de Bellesize.... J'avais amené une voiture de Bouillon, et quel mal j'avais eu à la trouver! J'avais été obligé de l'acheter avec cheval et tout. Voilà pourtant ce que c'est que d'être riche, ça fait filer toutes les difficultés plus vite que le pas.

— Ah! oui, dit M. de Mélart, ce fut un cruel moment.

— Et ce pauvre M. le baron qui était tout seul avec vous, pendant les deux jours qu'il m'a fallu pour faire tout ça; et cette fortune que nous avons eue, que ma sœur qui était en service à Sugny, soit restée sans place. J'ai donné à entendre qu'elle allait avec des Anglais retrouver, en Angleterre, Mme Justine qui avait besoin d'elle!

— C'est vrai, dit le baron, grâce au ciel! tout a tourné en notre faveur!

— C'est singulier, fit Renée, mais le mouvement au lieu de me faire du mal, me fit du bien.

— C'est le changement d'air qui vous a ressuscitée, madame, et puis de pouvoir tenir les fenêtres ouvertes.... Enfin, le fait est que monsieur vous portait dans ses bras, la nuit, en descendant les escaliers de Bellesize, et moi je vous croyais perdue, et je me disais : « C'est une folie de mettre une dame dans cet état-là en voiture. » En traversant le parc je voulais vous porter à mon tour, monsieur ne voulut pas. A la petite porte il dut se baisser pour passer; il chancela, je crus qu'il allait tomber, et qu'il ne se relèverait pas! mais il fit un effort comme un géant et, arrivé à la voiture, c'est moi qui vous couchai sur le lit, que ma sœur et moi y avions fait! Vous nous regardiez d'un air étonné.

— Comme il me semblait qu'il faisait noir! dit Renée.

— Je crois bien; c'était une nuit sans lune, que j'en tremblais pour faire le quart de lieue en pleine forêt; mais grâce à la lanterne que j'avais allumée, et puis aussi à ce que je marchais à la tête du cheval, et avant tout ça, grâce au bon Dieu, nous sommes arrivés sur la grande route sans accidents. Une fois là, nous étions sauvés!

— Il y avait plusieurs jours, ma Renée, que tu ne parlais pas; et une heure après notre départ, tu me regardas et tu m'appelas par mon nom! »

Renée leva tendrement les yeux sur son frère, et lui prit la main.

« C'était comme une pharmacie cette voiture, il y avait de tout dedans. M. le baron n'avait rien oublié. Et le panier de provisions, de la gelée de viande, des biscuits à la cuillère, du vin vieux, et des odeurs, du vinaigre, des sels, de l'eau de Cologne, enfin tout, quoi!

— Quand je me trouvai bien embarrassé, mon pauvre Jacques, ce fut après votre départ! pourtant, dans cette circonstance encore, la Providence m'aida : je fis comprendre à ma sœur que la nouvelle venue était sa femme de chambre; et elle fit un signe approbateur qui me convainquit qu'elle revenait entièrement à elle.

— Ah! si tu ne m'avais pas arrachée de cette chambre fatale, s'écria la comtesse, j'y serais morte! tu es mon sauveur!...

— Et ce pauvre Blanchard, mon Dieu, quelle figure il a fait le lendemain, quand il a su que M. le baron était parti sans avoir rien dit! j'ai été au moment de tout lui raconter. Ah! si le secret avait été à moi je n'y aurais pas tenu.

— Jacques, souvenez-vous que le silence ne nuit jamais!

— C'est vrai, monsieur le baron.

— Et le fameux habit de Monsieur qui s'était taché du sang de Madame, quand vous lui aviez mis des sangsues derrière les oreilles, pour qu'elle ne délirât plus? vous savez?

— Eh bien!

— Eh bien, le père Blanchard quand il vit ce sang à l'habit et à la chemise fit une figure comme s'il pensait qu'on vous avait assassinés, et que je le savais!... Il me regardait avec de tels yeux, que je m'en sentais tout drôle : je crois ma foi que j'ai rougi? il avait l'air d'un président de tribunal.

— Enfin, tout cela est au passé, grâce à Dieu.

— Ah ce que j'ai regretté diantrement, ça été mon chapeau neuf! pour aller vous rejoindre plus vite ce soir là, j'avais pris un cheval de fermier qui était dans un pâtis; je l'avais sellé, je lui avais donné son avoine à manger, c'était un animal vicieux, revêche, habitué à l'herbe, cette avoine lui montait à la tête, ça sautait à vous casser le cou. Dans une ruade qu'il fit, mon chapeau me tomba de la tête, et roula dans la rivière!... Il me sembla qu'une voix m'appelait, j'eus peur, donnai du talon dans le ventre de la bête, et je galoppai si bien que six heures après je vous avais rejoints!... Un cheval anglais n'en ferait pas autant; je ne m'étais arrêté que pour le faire souffler, lui donner un picotin et à boire. Les dix-huit lieues de poste avaient passé par ses jambes en six heures.

— Tout nous a secondé, dit le baron.

— Quel dévouement à toute épreuve, mon frère. Le ciel seul peut t'en récompenser!

— J'ai renvoyé le prix du cheval à son propriétaire.

— C'était trop juste, monsieur le baron : il aura passé un mauvais quart d'heure, le bonhomme!

— Une fois que nous avons été débarrassés de ces rosses, et que nous avons pris des chevaux de poste, je me suis dit : « Nous sommes sauvés. »

« Je m'ennuyais comme un voleur, » fit M. de Mélart, puis il reprit après une pause : « C'est naturel, j'emportais un trésor! » et il baisa sa sœur au front.

— Mon Raoul bien aimé, je te dois la vie! puissé-je te devoir aussi le bonheur?

— Il faut écrire à Louis!

— Il y a si longtemps que tu ne m'as montré de ses lettres!

— C'est toujours notre mère qui m'écrit.

— Ils sont déjà habitués à ma mort, reprit la malheureuse jeune femme avec un profond soupir!...

— Douter du cœur de ceux qui te chérissent, c'est bien cruel, ma bonne Renée. »

Jacques ramait en silence en se maintenant à un demi-quart de lieue du bord!...

Ses maîtres parlaient si bas que leurs voix n'arrivaient plus jusqu'à lui!

« C'est beau pourtant la vie! quand on y a l'amour!... Ah Raoul! si j'étais sûre que Louis m'aime, qu'il me regrette avec toute son âme, je serais la plus heureuse des femmes!...

— Mais tu sais qu'il est plongé dans un profond abattement.

— Oui, mais je me dis; est-ce pour moi?

— Encore, toujours, éternellement la même folie!

— Je voudrais croire que tu dis vrai! que je me trompe, que je suis folle!

— Tu te rappelles ce qu'il m'écrivit cette fois, où tu voulus cacheter la lettre!

— Oui, dit Renée vivement! il resta fasciné par ce cachet!

— Voilà une preuve de son amour pour toi.

— Je pense tant à lui, il faut bien aussi qu'il pense un peu à moi!

— Je vais commencer demain à leur faire soupçonner que tu es en vie.

— Le petit paysage que tu as envoyé à Rosa-cottage la semaine dernière, et dans lequel tu m'as dessinée, le dos tourné, va j'en suis sûre leur causer de l'émotion! »

Renée resta quelques minutes silencieuse.

« Tu es certain que depuis que l'on me croit morte, il ne l'a pas revue.

— Je te le jure sur ma vie, sur la tienne, sur tout ce que j'ai de plus sacré!

— Ah! que le ciel est pur, que l'eau est claire, que l'air est doux, que les étoiles sont brillantes! dit Renée en respirant avec ampleur. Je suis mieux ici que dans mon tombeau! »

A cette idée un long frisson la saisit, ses dents s'entrechoquèrent.

« Ne pense plus qu'à vivre, ma sœur, tu as vu que dans sa dernière lettre, ma mère est furieuse, et m'accuse de n'avoir pas de cœur parce que, dit-elle : « J'ai un ton presque gai, qui blesse sa dou-« leur et contriste son gendre! » Ne vois-tu pas qu'il t'adore, ton mari?... Ta mère ne peut l'aimer autant, que parce qu'il te pleure du matin au soir!

— C'est vrai, » dit Renée en appuyant sa tête sur l'épaule du baron.

« Jacques, retournons à terre : le paysan est-il là avec le petit cheval pour ma sœur?

— Oui, monsieur le baron?

— Quand serai-je avec mon mari, Raoul?

— Au plus tard, dans un mois!...

— Merci, merci, mon Dieu! » s'écria Renée en regardant le ciel!...

Une heure plus tard les promeneurs étaient couchés, tout était tranquille au châlet, d'une seule fenêtre partait une légère lueur.

XXX

DEUX AMES EN PEINE.

« Je l'ai sauvée, ma pauvre sœur! pensait Raoul de Mélart; je l'ai sauvée, la disputant dans une vraie lutte corps à corps à la mort qui la voulait, qui me l'arrachait des bras! et maintenant que la voilà debout, belle, noble, pure, en retrouvant son mari, retrouvera-t-elle le bonheur?...

« Que s'est-il passé dans la tête de Louis depuis la mort du duc d'Alaverne? Fatale complication que j'ai toujours tenue cachée à Renée! Que s'est-il passé dans la tête et dans le cœur de cet homme? dans le cœur et dans la tête de notre mère, qui semble depuis cette époque aimer mon beau-frère par dessus tout? Par moments je frémis, et j'ai des

pensées qui me poignardent!... Renée viendra-t-elle me reprocher de ne pas l'avoir laissée au repos de la tombe?... Horreur! » dit tout haut le baron, et il se leva sur son séant. Il alluma sa lumière, resta un instant les yeux grand ouverts, et n'entendant aucun bruit, il souffla la bougie et se recoucha. Le sommeil était trop loin de lui pour qu'il pût se calmer et s'assoupir.

« Et comment suis-je debout, moi? c'est miraculeux!... Alors, si c'est miraculeux, c'est que le ciel nous protège; tout ira bien jusqu'à la fin. Ma sœur est remise parfaitement : la folie s'en est allée à mesure que les effets du poison ont été détruits! c'est donc une guérison radicale, sans rechute possible! le germe de la maladie est extirpé, il n'existe plus!

« Ce qui n'est pas guéri chez elle, c'est l'âme! Elle est jalouse! Il n'y a que l'âme de son mari qui pourrait guérir la sienne! et qu'y a-t-il dans l'esprit de ce malheureux?

« Cette mort du duc causée par une chute, semble montrer la main de la destinée qui cherche à rapprocher Louis de la duchesse! à ôter toutes les barrières qui les séparaient!... Et cette duchesse? Je dis à Renée qu'elle est une sainte femme, un ange! et la lettre que Louis lui écrivait m'est, à moi, homme, une preuve du contraire. Ah! nous sommes dans un vrai labyrinthe, je sens que je dois me hâter, qu'il faut brusquer les événements.

« Je n'ai rien écrit de ces doutes à ma mère. Une lettre peut se perdre. Si Renée savait la mort du duc, elle ne voudrait plus se réunir à son mari; elle m'a dit mille fois, « si Blanche était libre, et « que Louis pût l'épouser, j'irais me cacher dans un « couvent au fond de l'Espagne ou de la Pologne, « et j'accomplirais là la seule vie qui me soit pos- « sible, une vie de prière et d'oubli ! »

« Elle serait capable de tout, même de me fuir !! Elle se croit coupable.... Coupable de quoi? Je ne l'ai jamais compris; ce sera une de ces délicatesses de conscience de femme qui échappent à nous autres hommes.

« J'aurais peut-être dû rappeler plus tôt son mari? Mais elle était si faible ! l'émotion eût pu ébranler son système nerveux, lui donner des accidents épouvantables, des convulsions, l'épilepsie !...

« Un mois de plus ou de moins pour Louis, c'est la même chose. Notre mère qui garde si bien les secrets m'aurait-elle gardé celui-là? Ah! sa joie l'aurait trahie!... Je n'ai jamais tant prié Dieu de ma vie que depuis le soir où j'ai enlevé Renée de son cercueil !. Par moments je me sens si étranger à la vie du monde, que je crois que sans le moindre effort je pourrais me faire trappiste ! J'ai trop vécu côte-à-côte avec la mort depuis sept mois, il m'en est resté quelque chose. Ce n'est peut-être qu'un reflet, mais il me semble qu'elle a déteint sur moi.

J'en ai par moments la pâleur au dehors et l'obscurité au dedans. Ah! mon Dieu! mon Dieu!... »

Et après avoir exhalé de profonds soupirs, après avoir eu mille idées sombres et fantastiques qui s'étaient croisées comme un bal de fantômes sous ses paupières closes, il s'était endormi.

Renée, elle, venait de se réveiller en sursaut.

« J'étouffe, dit-elle, je retombe toujours dans ce rêve étrange! Je sens Raoul qui veut m'arracher du caveau; il soulève la pierre, et puis quand je vois sa figure et que j'essaye de me soulever, la pierre retombe sur moi.... Ah! ce n'est pas étonnant, après tout ce qui m'est arrivé. »

Une petite veilleuse brûlait sur la table de nuit. La jeune femme prit un verre, but quelques gorgées, et au lieu de se rendormir, elle songea.

« Grâce à Dieu, se dit-elle, je suis vive, bien vive, » et elle se palpa. « Dans un mois Louis, mon bien-aimé Louis sera ici avec ma petite Jeanne! avec ma pauvre mère!... et si Louis ne m'aime pas!... » Elle se souleva sur un coude et soutint sa tête dans la paume de sa main.

« Ah! cette Blanche est mon idée fixe; c'est mon cauchemar! Je la vois toujours pâle et calme! Belle comme une déesse; vêtue comme une reine, et semblant voir mon mari sans le regarder; ne perdant pas une de ses paroles lorsqu'il était à l'autre bout du salon, et pourtant n'ayant pas l'air de l'é-

couter! et Louis, Louis passait des journées entières sans lui parler! Ils n'avaient donc pas besoin de parler pour s'entendre?... Ah? oui, oui! le fatal mot de l'énigme était tout entier dans cette lettre que je trouvai, la nuit où dans mon désespoir je voulus.... »

Renée fit une pause intérieure, elle porta la main à ses yeux humides ; elle pleurait.

« Et vivre! pourquoi? pour qui, mon Dieu? s'écria-t-elle. Mon enfant a ma mère; et puis elle est une fille, on la mariera jeune, elle peut à la rigueur se passer de moi. Louis resterait veuf! Il faudrait que Blanche fût libre pour qu'il se remariât, et dans ce cas là, Blanche l'aime, elle serait une mère pour son enfant!... Mon pauvre frère a mal fait de me ressusciter, car il n'a pu ressusciter que mon corps, mon bonheur est mort, non, personne ne pourra l'évoquer du sépulcre!

« Ah! la jalousie! quel supplice!... comme elle nous prend au cœur!... comme elle nous torture! c'est la fièvre avec un besoin de cris et de vengeance! c'est une main qui vous pousse, une voix qui hurle en nous, que vous entendez le jour et la nuit sans pouvoir l'étouffer! Quelle clameur! quel effroi!... Autour de soi tout est vide! l'on ne vit que de ce cœur que l'on n'a plus! Le seul bonheur possible est le bonheur perdu! alors on appelle la mort, et si elle s'arrête, si elle se détourne, si elle s'éloigne

en branlant son crâne vide, on court au suicide, qui vous sourit en vous tendant les bras!... Les maris jaloux tuent leurs femmes; les femmes que la jalousie dévore lorsqu'elles sont condamnées au silence, se tuent!!! On peut se tromper cependant, avoir subi les effets d'un mirage, d'une épouvantable illusion. Ah! en tout cas, ce qui ne se trompe pas c'est le remords!... Le remords, ce compagnon hideux sous les étreintes duquel on doit paraître calme et sourire! Mais, c'est l'enfer une telle vie! Qui en veut est fou! moi, je n'en veux pas?... »

Ces dernières paroles furent articulées: elles secouèrent par leur bruit étrange la femme infortunée qui les avait prononcées. Elle se jeta à genoux par terre, et, la figure appuyée sur son lit, elle pria longuement, dans une sainte ferveur; puis elle se leva, alla baiser les pieds d'un crucifix d'ivoire pendu au chevet de son lit, en disant:

« Merci, mon Dieu! que votre volonté soit faite. »

Elle se recoucha. Le jour brillait depuis longtemps, qu'elle n'avait pas encore fermé les yeux.

XXXI

LE CONSTITUTIONNEL DU 26 MARS 1852.

Bien résolu de hâter la réunion de son beau-frère et de sa sœur, le baron écrivit à sa mère en cherchant à l'amener graduellement aux étonnantes révélations qu'il voulait lui faire. Pendant qu'il était absorbé dans ces graves méditations, Renée, qui brodait assise à la fenêtre, lui dit :

« Cette lettre-ci, je veux la cacheter, et j'écrirai quelques mots de l'adresse. »

Et elle sourit avec une expression de bonheur telle que son frère leva au ciel un regard plein de reconnaissance. Ayant changé de nom sans en parler à sa mère, il se faisait adresser toutes ses lettres à Ge-

nève, poste restante, et il envoyait Jacques les chercher.

Renée se leva et dit gaiement :

« Je vais aller attendre Jacques dans l'allée couverte, Raoul ; car je crois qu'il va bientôt rentrer, j'ai vu passer le bateau il y a près d'une demi heure.

— Il fait très-chaud, prends une ombrelle, mets ton chapeau ! »

Le baron soignait sa sœur comme une mère soigne son enfant.

Avant que la jeune femme fût sortie du chalet, Jacques y entra. Il avait des lettres, des paquets, des livres ; il avait fait provision de fleurs ; car, comme tous les anciens soldats, il avait un grand amour pour la belle nature, et les fleurs étaient son idéal ! Le baron prit les lettres :

« Voyez, madame la comtesse?

— Madame de Sainte-Estève, fit Renée en l'interrompant.

— Je me trompe toujours, c'est vrai. Je disais donc : Voyez, madame, comme ces giroflées sont belles ! J'ai apporté des plants de pensées et un tas de graines de volubilis ; c'est un peu tard pour les semer, mais ici la terre est froide, ça viendra encore. J'en veux mettre devant le chalet pour que ça vienne couvrir le balcon et la fenêtre de la chambre de *Madame la comtesse!* (animal, va !) de *Madame de Sainte-Estève!*... Il y én a des roses, des blancs, des

bleus, et des pensées nuancées qui sont jolies ! jolies! Ah! Madame verra! »

Renée n'écoutait pas, elle étudiait la figure de son frère, qui semblait très-préoccupé par la lecture qu'il faisait.

« Voilà les rubans que Madame m'a demandés, et puis les pantouffles, les livres du cabinet de lecture, et puis les gants et le voile.

— Mettez tout sur la table, je verrai après. »

Jacques sortit en disant :

« Ce soir, je planterai toutes vos fleurs, je sèmerai mes graines; Madame verra comme ce sera joli!

— Que te disent-ils, mon ami? tu as l'air sombre! sont-ils malades?

— Non.

— Alors qu'y a-t-il de nouveau?

— Rien, tout va bien! Voilà ce que me dit ma mère :

« Mon cher enfant,

« On dirait que c'est la fatalité, mais tes lettres viennent toujours, à travers nos douleurs, nous apporter de nouvelles blessures! Leur ton a quelque chose de presque gai qui, je l'avoue, contraste singulièrement avec notre sombre intérieur! »

« Pauvre mère! » dit Renée.

« L'aquarelle que tu nous a envoyée est charmante! C'est sans doute le hasard qui t'y a fait

mettre une femme debout, le dos tourné, occupée à cueillir des roses, et dont on voit à peine un côté du visage!... Cette figure avait attiré mon attention, je n'avais vu qu'elle! Louis vint regarder, et je crus m'apercevoir que la vue de cette femme fut pour lui une apparition!... Ni l'un ni l'autre, cependant, ne nous en fîmes la remarque. Mais Jeanne était montée sur un tabouret pour l'examiner à son tour; en voyant le dessinateur assis, elle dit :

« Ah! voilà oncle Raoul! la maison, le jardin!... et maman, s'écria-t-elle, en battant des mains! et elle baisa la chère image! »

« Chère bien aimée enfant, si petite, et m'aimer tant! » dit Rénée.

« Louis n'y tint pas, il sortit en pleurant. Moi j'étais toute bouleversée; tu ferais bien de nous épargner de semblables émotions!

« Ton beau-frère est chaque jour plus sombre! Il est très-maigre, très-souffrant. Sa santé m'inquiète beaucoup! Il a eu trop de secousses violentes, il a réellement trop souffert! Que Dieu le console!!! Il me comble d'attentions et de soins, ah! j'aurais tant de choses à te dire que je n'ose t'écrire!!! Louis est une noble nature!... La petite est ravissante, chaque jour plus belle et plus mignonne; nous l'avons mise en demi deuil.

« Déjà, » dit Renée, en s'essuyant les yeux.

— Mais il y a plus de six mois que tu es censée morte, ma bonne Renée!

— C'est vrai! »

Le baron reprit :

« Jeanne disait qu'elle voulait attendre que sa maman revînt pour ôter sa robe noire et en mettre une blanche!

« Pauvre ange! quand elle parle de sa mère avec Justine ou avec sa poupée qu'elle adore et qui est sa confidente, ça fend le cœur.

« Dis nous si tu restes en Suisse, car je voudrais décider Louis à y aller vers le mois d'août au plus tard; avant même si sa santé l'exige! Tu le retrouveras l'ombre de lui-même; heureusement qu'il est jeune, et qu'à son âge tout se guérit, le corps et l'âme! Je déteste ce sombre pays, quoique le printemps y ait été beau; mais tout y a un cachet de sérieux, un fond de froideur qui ne va pas aux personnes mélancoliques! On y passe vite de la tristesse à l'hypocondrie, et voilà ce que je crains plus que tout pour mon gendre!

« Au revoir, à bientôt. Ta mère. »

« Peux-tu désirer quelque chose de plus consolant pour toi que ces détails, chère Renée? Es-tu enfin convaincue de l'amour de ton mari?

— Ah! non! en vérité, non!

— Son chagrin constant, qui ne peut se calmer, est-ce de l'amour?...

— Mais oui ! ah ! mon pauvre Louis ! quelle félicité suprême de te revoir !...

— Et admettant qu'il ait eu une folie passagère dans l'esprit, une heure d'égarement, ne dois-tu pas le lui pardonner ? La grande science pour vivre heureux dans un ménage, ma sœur, c'est l'indulgence, c'est le pardon !

— Ah ! oui, car il est difficile de vivre sans avoir rien à se faire pardonner !

— Maintenant, que tu es plus tranquille, je vais finir mon courrier, et ce soir j'irai moi-même à Évian jeter ma lettre à la poste.

— Oui, oui ! hâtons le cher moment de notre réunion ! Pour moi, qui y ai toujours pensé, cela me semble bien simple ! Mais pour eux, quel étonnement, quelle folie, quel rêve ! comment pourront-ils croire que tu leur diras la vérité ?... »

Renée était si heureuse ce jour-là, qu'elle avait repris des couleurs, elle était presque rose.

Elle allait et venait vivement dans la chambre, et deux ou trois fois en passant devant la glace elle s'y était regardée en se demandant :

« Suis-je bien changée ? me trouvera-t-il enlaidie ? »

Elle alla à la table, défit ses paquets ; le ruban était bien assorti à l'échantillon ! Elle essaya les pantoufles qui lui allaient à ravir, puis elle prit les livres et puis le paquet de gants pour les serrer

dans leur boîte! Elle monta dans sa chambre, les mains pleines de tous ces objets, mit chaque chose à sa place, et en ôtant de dessus sa commode les papiers d'emballage, elle fut frappée d'une annonce nécrologique surmontée d'une croix et entourée de noir. Machinalement ses yeux la parcoururent et elle lut :

« Hier, 25 mars, dans l'église de l'Assomption, a eu lieu, à onze heures du matin, le service funèbre du duc d'Alaverne, marquis de Saint-Juan, comte de Mirandola, Grand d'Espagne, Commandeur des Ordres Royaux et Militaires, etc., etc., décédé en son hôtel du faubourg Saint-Honoré, le 23 de ce mois! Le service a été magnifique! tout Paris y assistait. Le duc est mort laissant sa famille éplorée et emportant les regrets et l'estime de tous ceux qui l'ont connu! Dans quelques jours, nous publierons une note biographique sur l'illustre diplomate. »

Renée, de sa vie, n'avait éprouvé une pareille émotion! Le seul fait du soin que l'on avait mis à lui cacher cette nouvelle, lui montrait l'importance immense qu'on y attachait. Éperdue, hors d'elle-même, elle descendit près de son frère, elle tenait le journal à la main.

« Ah! c'est ainsi que vous êtes capable de me

tromper, fit-elle. Il est mort depuis le 23 mars et vous me l'avez caché!...

— Qui? demanda Raoul, qui déjà avait tout deviné.

— Le duc d'Alaverne.

— Et pourquoi te l'aurais-je dit?

— Et pourquoi avez-vous trouvé prudent de me le cacher?

— Pour t'épargner l'émotion que tu éprouves dans ce moment! pour ne pas donner le branle à tes continuelles folies!

— Ah! les voilà donc libres tous les deux!... Ma vie troublera leurs espérances, anéantira leurs rêves.... Jamais, jamais il ne me reverra!... ».

Et elle fit un mouvement comme pour s'enfuir.

Raoul la prit par la main :

« Tu trembles, Renée, tu es dans un état d'agitation épouvantable!... Tu ne nous aimes plus, tu veux te tuer!

— Et qu'est-ce que ça me fait de me tuer! De quoi ma vie sert-elle?

— Tu déraisonnes, tu blasphèmes la divine providence, qui pour toi a fait des miracles.

— Eh bien qu'ils se marient, disait la malheureuse comtesse, en se frappant les mains, que leurs vœux s'accomplissent! Je ne veux pas être un obstacle à leur bonheur! Le monde est assez vaste pour me cacher! Je suis morte, d'ailleurs! je suis

morte! morte! pleurée! Mon deuil est déjà à moitié fini pour mon enfant! Je suis oubliée!... Qui voudrait me revoir? A ce coup, je suis bien morte! les morts on les pleure quelques jours, et puis on les oublie pour recommencer à vivre avec les vivants! Une maison se vide, on la remplit de nouveaux visages! un cœur se vide, on le remplit de nouvelles amours!... »

Elle s'assit épuisée.

« Du calme, du calme, tu vas retomber malade, lui dit Raoul, en s'approchant d'elle.

— Laissez-moi! vous aussi vous êtes un être capable de mentir et de me tromper!

— Renée!... » s'écria le baron!

Il y eut tant de reproches dans ce seul mot, que Mme d'Aramant sentit sa colère et son émotion vaincues.

« Pardon, pardon, Raoul! s'écria-t-elle, pardon! tu as tout fait pour moi, tu m'as sauvée, tu as été plus que mon frère, tu m'as été une sœur, une mère, un fils, une providence, un Dieu!... Ah! je suis bien ingrate! je ne valais pas la peine des soins que tu as mis à me sauver! Ah! mon frère! mon frère! »

Et elle passa ses bras autour du cou de M. de Mélart et resta le front appuyé sur sa tête qu'elle couvrait de baisers et de larmes!

Raoul lui prit les mains.

« Raisonnons, pauvre ange, lui dit-il. Si ton mari

avait gagné des espérances à la mort du duc, au lieu d'aller de mal en pis, il se serait consolé et guéri!...

— C'est vrai!

— Si je t'avais annoncé la mort de M. d'Alaverne quand tu étais très-malade et en danger, tu aurais éprouvé de nouveaux accidents, et à toutes tes préventions pour l'avenir, qu'aurai-je eu à répondre?

— Rien.

— Maintenant, au contraire, ma sœur, j'abats ta démence avec cette lettre; relis ce que m'écrit notre mère! Le duc est mort depuis trois mois : Louis est-il allé trouver Blanche? est-il plus heureux qu'avant le veuvage de la duchesse? est-il consolé?... »

Ces raisonnements n'admettaient pas de réplique, ils étaient tellement péremptoires que Renée dut se rendre à leur évidence; et puis le cœur humain a besoin de croire au bonheur, il en est altéré.

« Tu as raison, mille fois raison, fit-elle, je suis réellement folle! »

Le baron se leva pour lui préparer une potion calmante. Pendant ce temps Renée se disait :

« Oui, c'est tout simple qu'il ne m'ait rien dit; à sa place j'en aurais fait autant. Quel trésor que ce frère! et j'ai été capable de lui dire des choses dures; ah! je suis bien ingrate! »

Et elle pleurait lorsqu'il revint près d'elle.

« Vois comme tu es enfant, ma sœur, de t'affliger ainsi!

— Tu es d'une bonté et d'une patience à toute épreuve, Raoul; moi, vois-tu, je suis déraisonnable; je vois tout en noir! Et notre mère qui est près de Louis, ne m'est-elle pas une garantie qu'il ne se mariera pas, et que si l'idée même lui en passait par la tête, elle l'en détournerait, ne fût-ce que pour son enfant. Quelle est la mère qui peut voir avec plaisir une autre femme prendre la place que sa fille occupait dans le cœur de son gendre? Ah! c'est contre nature! et puis vois-tu, Raoul, Blanche surtout, Blanche que maman n'aimait pas!...

— Sans doute, lui dit son frère.

— Je suis enfant, mon bien-aimé Raoul, je suis enfant comme si j'avais dix ans! pardonne-moi, je ne te ferai plus de peine! »

Renée resta un peu souffrante toute la journée; cependant elle était assez bien le soir pour que son frère lui fît faire sa promenade favorite sur le lac. Raoul était bien triste, mais Renée attribua cette tristesse à l'inquiétude qu'elle lui avait causée. Le jeune homme pensait : « Ce n'est pas pour ma sœur que Louis est malade; sa passion pour Blanche depuis la mort du duc doit s'être rallumée!... »

XXXII

BELLE-MÈRE ET MÈRE!...

M. d'Aramant avait offensé la duchesse d'Alaverne d'une manière si injuste et si épouvantable, les résultats de cette affaire avaient été tellement tragiques, que depuis la mort du duc, Louis était tombé dans un véritable état de marasme. « *Elle est veuve! j'ai tué son mari!* » étaient les deux idées fixes de ce cerveau malade. Après le retour de la vicomtesse à Rosa-cottage, Louis avait écrit à la duchesse une lettre de repentir et de désespoir, qui n'avait dû éveiller aucun écho dans le cœur de la veuve infortunée, car elle n'avait pas répondu.

Depuis longtemps déjà une cruelle maladie menaçait Blanche. Elle avait tant pris sur elle, que cette

continuelle émotion étouffée, cette douleur comprimée et enfouie, ces blessures mortelles reçues avec un sourire, cette poignante souffrance sans une heure d'épanchement avaient attaqué les parois du cœur. L'effroi de la mort du duc fit éclater le mal, et les médecins durent reconnaître chez la duchesse le principe d'un anévrisme. Ils espéraient encore s'en rendre maîtres; on veillait sur elle comme sur un enfant; on écartait toutes les causes d'émotion, on cherchait à la faire voyager sans fatigue, à la distraire; mais sa mélancolie profonde rendait vains la plupart des soins qu'on lui prodiguait; et si son état ne s'aggravait pas, il était loin de s'améliorer!... Vivant dans une retraite absolue, Blanche s'occupait entièrement de ses enfants; elle avait pour eux de ces soins touchants et de ces regards que l'on n'adresse qu'aux êtres que l'on craint de devoir bientôt quitter!... La chaleur étant excessive à Paris et très-contraire à l'état de souffrance de la duchesse, les médecins lui prescrivirent d'aller aux eaux en Suisse ou en Allemagne. L'Allemagne lui semblant trop courue, madame d'Alaverne préféra se rendre sur le lac de Genève, et choisit naturellement le côté le plus isolé. Elle s'installa pour quelques semaines à Emphyan; l'air doux et pur de la Savoie sembla la faire renaître. Le changement de scènes et de lieux, la vue de cette nature splendide, la distraction forcée que l'on éprouve entouré que

l'on est de nouveaux spectacles et de nouveaux visages, tout concourut à lui redonner des forces et à éloigner d'elle la terrible maladie qui la menaçait. Plus forte matériellement, elle reprit sa force d'âme, et elle se retrouva en quelque sorte elle-même, remplie de courage pour vivre et pour vaincre. Depuis la mort de son mari, elle n'avait reçu que deux affectueuses lettres de Mme de Mélart, à laquelle elle avait répondu de façon à lui prouver qu'elle désirait que le passé fût oublié et que l'on n'y fît jamais allusion. Et voulant éloigner les rapports entre elle et la famille qui lui était si fatale, elle avait donné l'ordre à ses gens d'affaires de vendre ses terres des Ardennes, le château et les dépendances de Bois-Haut. Son hôtel du faubourg Saint-Honoré fut mis également en vente. Elle comptait, dans l'intérêt de ses enfants, aller s'établir en Espagne, pays de leur père, où leur nom et leur rang les appelaient.

Mme de Mélart, comme on le voit, n'étant pas au courant des plans de la duchesse, ignorait qu'elle eût quitté Paris, qu'elle était allée en Suisse, et que ses intentions fussent de s'expatrier.

Le cœur de la noble femme souffrait cruellement de l'état dans lequel son gendre était plongé. Si elle lui parlait d'aller à Londres, il refusait; si elle projetait un voyage, il s'y opposait. Il semblait cloué dans cette solitude de Richmond, où il vivait, depuis sept mois, comme un ermite, sans avoir reçu une

seule visite ou fait une connaissance. La maigreur du comte était extraordinaire, il parlait peu, mangeait à peine, ne dormait guère, et rien au monde ne l'intéressait. Il ne parlait que rarement de sa femme et ne prononçait jamais le nom de Blanche. Il ne pleurait plus, il ne soupirait plus! c'était un œil froid et sans regard qu'il promenait autour de lui, et les caresses de Jeanne avaient à peine le pouvoir de l'arracher à cet anéantissement.

Les enfants par instinct fuient les personnes tristes. La petite Jeanne s'éloignait de son père, qu'elle n'allait embrasser que lorsque ses bonnes ou sa grand'mère le lui disaient.

Lorsqu'elle courait au jardin, s'il y entrait, elle s'arrêtait.

Lorsqu'elle jouait en riant et parlant haut, si le comte survenait, elle baissait la voix et causait tout bas et sans rire avec sa chère poupée et ses petits chevaux de carton.

La vicomtesse, placée entre cette enfant qui ne demandait qu'à être heureuse, et cet homme qui ne voulait pas être consolé, menait une bien triste vie qui la livrait toute entière à ses méditations.

C'est alors qu'elle conçut et qu'elle put mûrir son dessein, qui ne pouvait naître que dans un noble cœur. Il lui fallut au moins un mois avant qu'elle eût eu le courage de se l'avouer à elle-même, car

en elle il mettait aux prises pour une lutte héroïque, la mère et la belle-mère!...

Elle devait se faire une telle violence pour se vaincre, au point de raisonner son plan, que c'était pour elle une véritable souffrance. Les deux points lumineux dans son esprit étaient ceux-ci : Elle aimait Louis comme un fils! elle estimait, elle vénérait Blanche! Les ténèbres, le tumulte, le chaos qui tournoyaient autour de ces lumières étaient ses instincts de mère, sa fille couchée dans les caveaux de Bellesize! le cœur de son gendre dans lequel elle devait éteindre le dernier rayon d'amour pour son enfant, en le remplissant d'une autre tendresse.

Cette mère, ensevelissant et recouvrant le dernier souvenir de sa fille! cette mère travaillant elle-même à fermer des plaies que son unique consolation était de sentir ouvertes, lui semblait un monstre de nature!... Et puis dans cette confusion d'idées apparaissait le pâle visage du duc : « Non, non, disait Mme de Mélart, Louis l'a tué; je ne puis pas! Et elle ne l'aime plus! Il faudra donc qu'il meure, mon pauvre Louis? oh! non, mon dessein est généreux, c'est un sacrifice qu'il faut accomplir résolûment. »

Ce plan, on l'a deviné, était de remarier le comte à la duchesse.

Il y avait de terribles obstacles à vaincre : en parler à Louis c'était l'attacher à un espoir peut-être

irréalisable. Et si Blanche n'y consentait pas, c'était causer la perte de ce malheureux.

L'idée de cette nouvelle union, si elle fût partie de M. d'Aramant n'aurait pas été accueillie par Mme de Mélart, mais venant d'elle-même, ce projet prenait un caractère de gravité et de raison qui le rendrait acceptable à ces deux âmes, également blessées, qui n'auraient pas osé le former, ni surtout l'avouer.

Depuis la réception de l'aquarelle envoyée par Raoul à Rosa-cottage, Louis n'avait plus nommé Renée, il n'avait plus versé une larme.

De Mme d'Alaverne il n'était jamais question, aussi n'y avait-il entre le gendre et la belle-mère aucune conversation suivie. Les déjeuners et les dîners se passaient dans un silence rompu par quelques éclats de voix de Jeanne ou par des phrases banales sur le temps ou sur la politique.

Parfois la vicomtesse commençait à croire que le cœur de Louis se paralysait, que son corps s'affaissait et que bientôt il mourrait de consomption.

« Aime-t-il encore Blanche, se disait la pauvre femme, et un sentiment de reproche s'élevait dans son cœur maternel quand elle se prenait à désirer pour lui cet amour. La providence a ses vues, pensait-elle, pourquoi les a-t-elle rendus libres tous les deux? et maintenant qu'ils sont libres, quel mal y a-t-il qu'ils s'épousent? Mais l'amour de Louis

pour Blanche a contribué à la mort de ma fille. » Et une profonde rêverie succédait à cette réflexion. Si elle parvenait à la vaincre et à se dire : « Nous n'en sommes pas certains, » la mort de M. d'Alaverne se dressait debout devant elle! c'était bien Louis qui avait tué le mari de la duchesse; Blanche pourrait-elle jamais le lui pardonner, l'oublier? Le comte n'avait-il pas failli aussi lui ravir l'honneur? La certitude de l'innocence de la duchesse avait-elle sauvé M. d'Alaverne? non, alors ce mariage était immoral, il était impossible! mais fallait-il laisser Louis mourir, ce gendre aussi cher qu'un enfant, pour des préjugés? Et quels préjugés! De tous ces désastres, le monde ne savait rien, tout était resté dans l'ombre, personne conséquemment n'aurait rien à redire. Il n'y avait pas eu, il n'y aurait pas de scandale. Qui avait jamais eu la moindre révélation de tous ces drames? Nul n'avait cherché la cause de la mort de Renée, nul n'avait connu l'amour de Louis pour la duchesse, la mort du duc avait été la suite d'une chute causée par un violent étourdissement. Eh bien, pensait la comtesse, on laissera passer les deux années de veuvage, mais ces êtres qui se sont tant aimés, se rattacheront à la vie par l'espoir d'être bientôt et pour toujours l'un à l'autre.

Un jour Mme Justine ayant nommé par hasard la duchesse devant le comte, et s'étant informée si elle était restée à Paris depuis son veuvage, celui-ci

pâlit extrêmement et quitta le salon. Sa belle-mère le suivit pour lui demander s'il souffrait.

« Je ne puis, lui répondit-il, ma chère, entendre parler de Blanche sans éprouver une émotion profonde! J'aurai l'amour de cette femme dans le cœur jusqu'à mon dernier soupir! »

De ce jour-là la décision de Mme de Mélart fut prise, elle résolut de faire tout au monde pour unir Louis à Blanche.

Le plan qui n'était qu'une espérance devint dès lors une ferme résolution, un but déterminé. Mme de Mélart vit qu'il fallait tenter d'amener Blanche d'abord à cette résolution, que du côté de la duchesse seraient toutes les difficultés, et, voulant s'ouvrir des communications avec elle, elle lui écrivit une charmante lettre, lui disant combien elle l'aimait, combien elle l'estimait, combien elle s'intéressait à son sort, et lui dépeignant sous les couleurs les plus sombres, l'état de marasme dans lequel, depuis la mort du duc, son gendre était resté plongé.

Cette lettre, adressée à Paris, fut renvoyée à la duchesse qui la reçut à Emphyan; elle la lut avec tristesse, et avant d'y répondre elle laissa passer plusieurs jours. Ce délai fit supposer à la vicomtesse que Blanche voulait rompre avec eux toute relation. Elle en eut comme un grand découragement, un redoublement de tristesse, et lorsqu'elle ne s'y attendait plus, elle reçut quelques lignes affectueuses

de réponse. Blanche parlait à peine d'elle et ne s'étendait en détails que sur ses enfants. Elle envoyait ses souvenirs au comte.

Louis, depuis longtemps, comme les personnes qui n'espèrent plus rien et n'ont plus rien à attendre, ne s'occupait pas des allées et venues de la poste. La comtesse laissa à dessein traîner la lettre de Blanche sur les tables du salon, mais son gendre ne la vit pas, alors elle se dit qu'il valait mieux ne rien brusquer, et reprenant la lettre de la duchesse, elle l'enferma à clef et n'en parla pas.



XXXIII

L'ÉCHO.

Blanche avait bien compris les desseins de la vicomtesse; le cœur des femmes, dans leurs délicatesses, se devinent. Mais elle avait trop de noblesse dans l'âme pour transiger avec ce qu'elle trouvait sa dignité et son devoir. Le monde avait ignoré tous ses malheurs; mais elle ne voulait pas que ce qui jusque-là était resté caché, dût tout à coup apparaître comme une révélation, et s'éclairer d'une grande lumière! Si elle se fût mariée en secondes noces avec le comte, non pas aussitôt après son veuvage, mais dix ans plus tard, on aurait encore pensé que cette union était la consécration d'une ancienne passion cachée que ce fait même aurait enfin dévoilée.

Blanche n'étant pas vaniteuse, ne s'attribuait pas la souffrance de M. d'Aramant; elle croyait n'entrer dans sa tristesse que pour une faible part, car, dans sa modestie, elle jugeait mal la force des sentiments qu'elle pouvait inspirer. Elle s'en était tenue aux lettres de Louis. Dans celle qu'il lui avait écrite à l'époque de son mariage, il se croyait certain de s'être calmé et de pouvoir aimer sa femme. Les doutes qu'il émettait à la fin de cette lettre, sur la possibilité de voir son ancien amour pour elle se réveiller, lui semblaient partis, plutôt de son imagination que de son cœur!...

Pendant cinq ans ils s'étaient tus tous les deux. Louis avait été brusque, bizarre envers la duchesse; elle avait souvent cru voir dans ses paroles des marques d'indifférence et sur ses lèvres un air de raillerie. Elle s'était crue parfois l'objet de sa haine, parfois son amour avait brillé comme un éclair, et elle avait cruellement souffert. Elle n'avait pas lu cette lettre froissée que Louis avait commencée pour elle, et qui avait été trouvée par la malheureuse Renée. Elle avait appris par le duc que M. d'Aramant, la veille de la mort de sa femme, errait le soir, semblant aux aguets, autour de son parc, mais elle n'avait pas voulu en sonder le motif. Son cœur lui disait bien que Louis n'avait jamais cessé de l'aimer, mais sa raison combattait à outrance une croyance qui la rendait malheureuse et faible!...

Elle conservait la lettre de désespoir qu'il lui avait écrite à la mort de son mari, plus comme un témoignage de son repentir, que comme une preuve de son amour. Elle savait bien qu'il y avait encore de la passion et du feu sous toutes ces cendres, mais elle se jurait à elle-même de les laisser s'éteindre, et de ne jamais souffler dessus pour les rallumer.

Bientôt sur la route d'Évian à Londres, deux lettres se croisèrent, l'une de Raoul de Mélart à sa mère, et l'autre de cette dernière à la duchesse.

Le baron devenait très-explicite, il priait sa mère de se préparer à recevoir par un prochain courrier, la nouvelle du plus inattendu et du plus incroyable des événements. Événement sur lequel la prudence aussi bien que l'amour qu'il leur portait, lui avait commandé de se taire....

« Louis va renaître au bonheur et à la vie, ma mère, disait Raoul, car tout ce que notre imagination pourrait nous fournir d'idées heureuses et miraculeuses, serait au-dessous de la réalité!... »

La lettre de Mme de Mélart à Blanche, contenait toute sa pensée! Elle lui disait nettement son plan, et elle lui donnait des preuves irrécusables du constant amour de son gendre pour elle!...

« Prenez du temps, chère duchesse, ajoutait-elle, mais répondez-moi une lettre qui puisse ressusciter mon malheureux Louis, que j'aime comme un enfant!...

« Quand vous serez une mère pour Jeanne, j'espère, chère Blanche, que vous me permettrez de vous appeler ma fille ?... »

Ces deux lettres qui avaient été reçues pour ainsi dire à la même heure, par la duchesse à Emphyan, et par Mme de Mélart à Rosa-cottage, bouleversèrent l'âme de ces deux femmes !

La mère pour la première fois entrevit comme une possibilité la réexistence de sa fille, et elle frémit de ce qu'elle avait écrit à la duchesse! Blanche reçut un coup si violent en songeant que son pauvre Louis n'avait jamais aimé qu'elle et que son amour était devenu en quelque sorte une partie de l'âme de cet homme, qu'elle fit un acte d'action de grâces au Créateur ; et la pensée lui vint qu'ayant tant souffert, le ciel voulait lui envoyer ici-bas, la récompense de sa résignation et de son courage. La violente émotion qu'elle ressentit lui donna une palpitation et un étouffement, les plus forts qu'elle eût jamais éprouvés, et elle fut plusieurs heures à s'en remettre ? Elle essaya des réponses à la lettre de la vicomtesse, mais aucune ne lui semblant convenable, elle les déchira.

« Non, je ne puis consentir à ce que me demande Mme de Mélart, se disait-elle, c'est une folie, plus qu'une folie, ce serait une faute envers moi, envers le monde, envers mes enfants, et la mémoire de mon mari. Il me faut rejeter cet heureux

plan, conçu pourtant par la mère de la malheureuse Renée, par cette vertueuse femme dont les nobles pensées et le cœur généreux consacrent ce qu'ils dictent.... Et pourtant si Louis meurt! Si Jeanne reste orpheline? devra-t-elle m'en accuser? me dire que par respect humain j'ai tué le seul être qui sur la terre m'ait réellement aimé!... et pourtant c'est vrai, tous mes combats ne sont que de respect humain!... Je me croyais humble; l'orgueil seul me guide! Je vais lui répondre.... Elle écrivit:

« Vous connaissez mon cœur, mes passions, mes « faiblesses, mes fautes, mes remords.... Vous avez « vu combien j'ai été punie! Je n'ose, madame et « excellente amie, accepter vos propositions, comme « je n'ose les repousser!... Dans un an, pas avant, « Louis et moi nous pourrons nous revoir! alors « nous serons tous les deux plus calmes, plus forts, « plus en état de décider de nos destinées!... Mû- « rissez bien vos conseils, chère madame, l'honneur « est plus que la vie, n'est-ce pas?

« Votre fille de cœur, BLANCHE.»

Il était trop tard pour que cette lettre partît, la duchesse voulait d'ailleurs la jeter elle-même à la poste. Elle la mit dans son sein, et, très-souffrante encore, elle resta la fin de cette journée et toute la soirée chez elle avec ses enfants. Sa fille Alice avait

près de treize ans, elle était charmante et entourait la duchesse d'un vrai culte; la plus légère souffrance de sa mère la mettait au désespoir. Gonzalez était le portrait de la duchesse au physique et au moral. Il l'adorait!

Mme d'Alaverne habitait la maison des bains qui mire sa terrasse à arcades dans les eaux pures du lac. Le soir, elle se couchait tard, et elle avait l'habitude de redescendre dans le grand salon qui ouvre sur ce féérique balcon, lorsque ses enfants dormaient; et là, seule, pendant les longues heures de la nuit elle aimait à mêler ses rêveries aux mugissements et aux soupirs des flots. Ce soir là, elle sentait réellement le besoin de la solitude, elle voulait être en tête à tête avec la nature, pour y fondre toutes ses émotions en une douce méditation.

Assise sur la terrasse, la tête appuyée à l'une des colonnes des gracieuses arcades, elle perdait son regard dans le ciel, que parcouraient de légers nuages blancs semblables à des tissus de gaze, qui de temps en temps passaient sur la lune versant des teintes mélancoliqnes sur le paysage, qui, alors, devenait presque indistinct.

Une légère brise soufflait de Lausanne, traversait le lac en le ridant, et venait mourir au bas du balcon où la duchesse s'appuyait.

Des rêves de bonheur venaient de s'éveiller sous

ses paupières demi closes. Elle voyait Louis à ses pieds, Louis demandant pardon de ses fautes, lui jurant un éternel amour! Elle croyait le relever, le presser sur son cœur, et un brûlant baiser unissait leurs lèvres!

Blanche ravie en extase n'avait plus conscience du lieu où elle se trouvait; le bonheur l'avait enlevée dans les sentiers fleuris du ciel. Un nom, distinctement prononcé vint bientôt se mêler à son enchantement. Ce nom fut : « Louis. » Il arriva à elle apporté par les vagues, qui le lui jetèrent comme un écho de sa pensée! « Louis, » répéta Blanche, et un sourire divin brilla sur ses lèvres! Cette ravissante tête sortant nettement des funèbres voiles qui l'entouraient, semblait le visage d'un des anges de la nuit auxquels Dieu avait dû commettre la garde du lac. Quelque chose de lumineux l'éclairait.

« Louis, te revoir! être à toi, c'est le paradis, » murmurèrent les ondes.

« Oui, oui, » dit Blanche en tremblant, « Louis, te revoir, être à toi, c'est le paradis! »

Une voix d'homme aux notes accentuées dit avec exaltation :

« Ce bonheur sera le tien! »

Blanche eut un soubresaut, se frotta les yeux, et dit :

« Mon Dieu, mon Dieu, je rêve! »

Elle entendit la brise lui répondre :

« Ce n'est point un rêve, mon ange, tu le verras! »

Alors dans une émotion ineffable, elle se leva, regarda au loin sur le lac, où elle ne put rien distinguer : écouta si un bruit de rames ne viendrait pas dissiper cette hallucination ; mais tout était, tout resta silence! Cependant le vent sembla encore lui apporter des soupirs, des mots entrecoupés. Une bouffée fraîche lui répéta ces mots :

« Je serai trop heureuse, mon frè.... »

Le son de la voix amené par la brise, donna à la duchesse un frisson immense, qui la glaça des pieds aux cheveux.

« Renée, Renée, disait le lac, Louis t'adore! il n'a jamais aimé que toi!... »

Blanche devint haletante, sa respiration s'enflammait ; penchée en avant, suspendue au-dessus des eaux profondes, elle semblait prête à s'y précipiter!...

« Quand le reverrai-je Raoul?

— Comptons les jours! J'ai préparé notre mère à ta résurrection! elle aura reçu ma lettre aujourd'hui. »

Les lèvres de Blanche murmurèrent :

« Renée! résurrection!... aujourd'hui!... »

Ses yeux se fixèrent sur le transparent cristal qui reflétait le ciel; elle avait perdu conscience de sa position, elle n'entendait plus qu'un bourdonnement.

Bientôt une légère barque rasa le bord du lac, et glissa sans bruit au dessous de la terrasse!

La lune se dévoila brillante, et Blanche eut une vision; elle crut voir Raoul et Renée!... Pétrifiée, elle n'eut pas un cri; elle voulait maudire l'existence; mais elle s'agenouilla en murmurant « mon Dieu! » Son cœur battait si violemment qu'il soulevait l'écharpe qui l'enveloppait!... Blanche tomba sur un siége en s'écriant: « c'est un rêve! » Elle était évanouie!...

La femme de chambre venue au salon pour la chercher, la fit revenir à elle; et attribuant cet accident à un nouvel étouffement, elle fit éveiller le médecin des eaux qui prodigua à la duchesse les soins les plus empressés.



XXXIV

RÉSOLUTION.

Les idées de Mme d'Alaverne restèrent si confuses, que revenue à elle, elle ne put distinguer la réalité du songe. Plus elle cherchait à se rappeler, plus elle croyait avoir été le jouet d'une hallucination.

Elle s'informa adroitement en causant avec le docteur, des personnes qui s'étaient jusque-là rendues aux eaux d'Évian, et ses doutes se dissipèrent par la description qu'il lui en fit.

« Avez-vous beaucoup de beau monde dans les délicieuses campagnes qui avoisinent le lac ?

— Nous avons les Favra, les Beaurepaire, toute l'élite de la Savoie et deux étrangers établis depuis

peu, de jeunes mariés qui vivent dans l'isolement.

— Comment se nomment-ils?

— M. et Mme de Sainte-Estève. »

Blanche respira.

« Beaucoup de bruits ont couru sur leur compte, mais depuis les premiers jours d'avril, époque où ils sont arrivés, on s'est habitué à ce qu'ils ont d'étrange, et l'on n'y pense plus.

— D'avril! répéta Blanche.

— Oui, madame la duchesse, lorsqu'ils arrivèrent en avril, la jeune dame était très-malade. Je fus appelé, elle avait eu des accidents nerveux très-violents; cela arrive parfois au commencement du mariage. Son mari est un peu médecin.

— Médecin!

— Oui, madame la duchesse.

— La jeune dame se nomme-t-elle Renée?

— Non, madame; son mari l'appelle Marie.

— Ah! je croyais les connaître; mais je me trompe, ce n'est pas cela.

— Elle est très-jolie cette dame, les cheveux noirs, et les yeux bleus. »

Blanche fit un mouvement.

« Est-elle grande?

— Un peu moins grande que vous, madame; mince, élégante, les traits réguliers, une expression de mélancolie profonde.

— Et M. de Sainte-Estève?

— Il est très-bien aussi, il lui ressemble un peu, ce n'est pas rare entre maris et femmes. J'ai vu mille exemples de cela; et vous, madame, l'avez-vous remarqué aussi?

— Oui, quelquefois cela arrive, l'habitude de vivre ensemble amène des ressemblances.

— Ils ne sont pas riches; ils vivent comme des loups! Ils ont un vieux domestique, un drôle de corps qui doit avoir été un ancien militaire, il marche droit comme un I, et lorsqu'il vous parle, il a les talons éternellement sur la même ligne.

— Ce sont eux, pensa la duchesse, je n'ai point rêvé, et se sentant pâlir : Docteur, fit-elle, je souffre un peu maintenant.

— Oui, je le vois; prenez de votre potion. M. et Mme de Saint-Estève habitent dans un charmant chalet situé sur la hauteur, dans une position admirable.

— Où çà, docteur?

— Tout près d'ici, entre le château de Publier et la maison de Mme Leblanc. Ah! allez là, madame la duchesse, c'est une route charmante; vous irez d'ici au Claudat, et vous prendrez à gauche un chemin qui monte, puis en arrivant au haut vous tournerez à gauche et vous suivrez ce délicieux chemin passant à Publier, à Melinges (où habitent nos *mys-*

térieux personnages), fit le docteur en souriant ; et puis vous redescendrez sur la grande route à un demi-quart de lieue d'Évian, et vous rentrerez à Emphyan pour prendre le thé. Le bon air vous fera du bien, et vous aurez vu un charmant paysage ! ça vous amusera ! Les nerfs sont pour beaucoup dans les malaises que vous éprouvez ; la distraction vous en débarrassera plus vite et mieux que tous mes médicaments ! »

Blanche avait hâte de sortir de l'agonie morale qu'elle éprouvait. Elle demanda une voiture pour six heures et elle partit avec ses enfants pour faire la promenade qui, au dire du médecin, ne pouvait lui *faire que du bien !...* Arrivée sur la côte, elle descendit et entreprit de faire à pied une partie du trajet, pour jouir, disait-elle, plus amplement de la vue du lac, et des effets de lumière produits par le soleil couchant.

Les enfants couraient sous les arbres et descendaient sur les belles prairies. Seule, Blanche éprouvait une émotion indéfinissable. Il y avait encore des combats dans son esprit, car il y existait des doutes, une espérance. Étant fatiguée, elle s'assit sur un arbre abattu, au détour d'un chemin qui surplombaient les terrasses et les jardins d'un chalet ! Elle vit bientôt une jeune femme s'avancer d'un air distrait, un livre fermé à la main. Elle reconnut parfaitement Renée ; elle prévoyait l'émotion vio-

lente qu'elle ressentit, et elle ne jeta pas un cri. Peu après Renée, — car c'était elle, — appela Fernand.

« Fernand, disait-elle, viens donc voir comme Lausanne semble loin de nous ce soir. »

Une voix répondit :

« C'est que le temps est au sec. Lorsqu'il pleut, au contraire, Lausanne et l'autre rive du lac semblent courir vers nous et s'en rapprocher de moitié.

— Voilà le bateau, ah! s'il nous apportait des lettres de ma mère !...

— Dieu le veuille, » répondit une voix d'homme, et tout à coup la duchesse vit se dessiner dans la porte la figure du baron Raoul de Mélart.

Son hallucination ainsi réalisée ne l'effraya plus. Elle s'esquiva rasant le mur du jardin; les enfants la précédaient; sa voiture et son domestique la suivaient. Elle continua de marcher jusqu'à ce qu'un détour de la route l'eût dérobée aux regards des habitants du chalet. Elle remonta alors en voiture, fit appeler ses enfants et regagna Emphyan. Le soir elle était bien souffrante, mais néanmoins elle se coucha tard. Avant de s'endormir, elle déchira la lettre qu'elle avait écrite la veille à la vicomtesse, et elle en regarda chaque parcelle tomber et s'enfouir dans le lac, comme on regarde le bonheur qui passe s'épuiser goutte à goutte et tarir !

« Ainsi tout périt pour nous, fit la duchesse, tout disparaît, tout passe, même nos souvenirs ; qui eux aussi tombent peu à peu dans l'oubli !...

« Maintenant j'écrirai, » dit-elle, et elle s'assit pour tracer ces lignes, qui furent le plus sublime effort qu'elle ait jamais accompli !...

« Chère amie,

« Vous êtes prévenue, je puis donc vous le « dire : tombez à genoux et remerciez Dieu. Re« née, votre fille, est en vie !... Je l'ai entrevue, « elle semble rajeunie, et vos yeux de mère, qui « ont pleuré sa mort, ne pourront se rassasier de « l'admirer rayonnante de vie et de bonheur !... Vo« tre fils Raoul a opéré ce prodige ! Ce miracle a « été le prix de tout ce qu'il y avait de dévouement « et d'affection dans le cœur du frère pour sa « sœur !

« Préparez le comte, afin qu'il ne meure pas de « joie en sachant que cette femme si aimée, tant « pleurée, existe encore, et qu'il passera une vie de « délices auprès d'elle ! La Providence ne me ren« dra pas mon mari ! et si je n'avais pas d'enfants, « je prierais Dieu de m'envoyer bientôt le rejoindre ; « mais j'ai de grands devoirs à remplir, et je n'ai « d'autre amour dans le cœur, je vous l'assure, que « celui de mes enfants ! J'ai juré au lit de mort de

« mon pauvre mari, de rester veuve! Je garderai ce « serment sacré, prononcé à l'oreille d'un agoni- « sant; ce serment, le dernier que je ferai de ma « vie; ce serment, qui eut le pouvoir de rouvrir « des yeux fermés par la mort, et de donner à « une bouche glacée un sourire qui ne s'effacera « plus!

« Je ne vous reverrai probablement jamais, « chère madame, parce que je vais m'établir en Es- « pagne dans l'intérêt de mes enfants! Croyez « pourtant que tout ce que vous avez fait pour « moi, reste gravé non pas dans mon cœur seu- « lement, mais dans mon âme, qui est immor- « telle!...

« Dites à Louis que je prends une part immense « à son bonheur! j'avais des sentiments maternels « pour sa fille lorsqu'elle était déshéritée de sa bien- « aimée mère, et je comprenais toutes les tortures « de votre gendre, madame. Ah! si Renée n'était « pas sortie du tombeau, Louis, je n'en doute pas, « l'y eut suivie!...

« Adieu, madame et excellente amie! J'ai voulu « être la première à vous dire que Dieu vous a « trouvée digne de ses bienfaits les plus signa- « lés! J'ai voulu que ce fût moi, qui la première « pût vous crier comme Jésus-Christ à la veuve « de Néhemie : Ne pleurez plus, femme infortu- « née : votre fille n'était pas morte, elle était

« endormie! Remerciez le Seigneur, mère cent
« fois bénie!

« Votre reconnaissante,

« BLANCHE. »

La nuit ayant été très-mauvaise pour la duchesse, elle quitta Emphyan; et quelques semaines après elle était à Madrid!



XXXV

LA JOIE NE TUE PAS.

Comme l'avait pensé la duchesse, l'arrivée de sa lettre chez la comtesse de Mélart fut une bénédiction. C'était le bonheur de Louis assuré. Depuis quelques jours déjà, tout à Rosa-cottage avait été transfiguré. Le comte était passé d'un marasme complet à une exaltation fébrile. Sa belle-mère lui avait communiqué les lettres de Raoul qui, pour Lacroix et Mme Justine avaient été plus claires encore que pour la mère et le mari : la joie de ces bonnes gens était extrême.

La chère petite Jeanne voyant cette transformation s'opérer dans toutes les personnes qui l'entouraient, répétait à satiété :

« Maintenant on va m'ôter tous ces rubans noirs, pour me mettre mes nœuds roses, puisque nous allons voir maman!... »

Mme Justine, à la grande satisfaction de l'enfant, ne lui disait plus la phrase sacramentelle: « Taisez-vous, mon ange! » Alors Jeanne courait à son père, elle l'embrassait avec joie, et elle lui disait: « Partons, papa, partons! »

La lettre de la duchesse réalisa le mot d'ordre de l'enfant. On partit pour la Savoie.

Le jour de l'arrivée de la lettre de Blanche, on fit les préparatifs du départ; le lendemain on partit, mais avant de quitter Rosa-cottage, une lettre du baron Raoul arriva, répétant l'incroyable nouvelle qui rendait cette famille au bonheur et à la vie!...

Ce qu'éprouvait le comte d'Aramant est impossible à dire; car, il avait une blessure au cœur, et cependant il se sentait heureux comme il ne l'avait jamais été! C'est qu'il s'était juré de faire à sa Renée une vie de félicité et d'amour pour qu'elle pût oublier le passé; et, se dévouer au bonheur des autres, c'est assurer son propre bonheur.

Lacroix et Jacques, chacun de son côté, écrivirent à Blanchard qui tout à coup passant de sa vie morose et isolée à cette joie inattendue, pensa devenir fou. Autre saint Thomas, il ne crut au miracle que lorsqu'il eut été lui-même soulever la pierre du sépulcre, et qu'il le trouva vide.

Mme Justine racontait de nouveau les détails de la mort de la comtesse, avec une véhémence à se briser les poumons.

Marthe jubilait. La petite Jeanne, maintenant que Mme d'Aramant était en vie, allait redevenir sa propriété.

« Il n'y a rien de pis pour faire des embarras, disait-elle, que les vieux domestiques; ça renchérit toujours sur les maîtres. »

Une dépêche télégraphique avertit Raoul et Renée de l'arrivée de leur famille. Le chalet se couvrit de fleurs, et quand la voiture qui amenait à la comtesse sa mère, son enfant et son mari, s'arrêta devant la porte de Bélinges, Raoul crut que sa sœur allait perdre la raison. Elle tomba dans les bras de son mari, elle couvrit sa fille et sa mère de baisers et de larmes, et elle resta si longtemps sans parler, qu'on l'eût pu croire muette. Que cette femme ne soit pas morte de joie, fut le second miracle que Dieu opéra en sa faveur.

Quand elle fut seule avec son mari, celui-ci se jeta à ses pieds en lui demandant pardon de sa faute, et en lui jurant de ne vivre désormais que pour l'adorer.

« Te pardonner, moi! Je suis plus coupable que toi, mon bien-aimé, car je n'ai eu que la punition de mon crime! Louis, oserai-je te le dire?... »

Et, appuyant les lèvres à l'oreille de son mari, elle murmura :

« Jure de me pardonner? Je m'étais suicidée!...

— Tais-toi, » s'écria Louis, en lui mettant une main sur la bouche.

Et leurs baisers et leurs larmes éteignirent leurs paroles.

XXXVI

UN TUTEUR.

A peine installée dans la famille de son mari à Madrid, la duchesse d'Alaverne apprit la réunion de Louis et de Renée. Pendant plusieurs jours les journaux furent remplis des détails de cet événement extraordinaire.

« L'enfant » disaient-ils « avait toujours assuré que sa mère n'était pas morte. »

« Le comte d'Aramant, que cette miraculeuse nouvelle avait surpris dans un état voisin de la mort, renaissait à la vie!... »

« Le bonheur de cette famille était une extase céleste !... »

On ne tarissait pas.

Blanche sembla jouir complétement du bonheur inespéré de ses amis, mais sa santé au lieu de s'améliorer dépérit rapidement, et, vers la fin de juillet, huit mois, jour pour jour, après la prétendue mort de l'heureuse Renée, la duchesse d'Alaverne succomba, laissant ses enfants au désespoir.

A son arrivée au chalet de Bélinges, Mme de Mélart s'était informée si la duchesse était encore à Emphyan.

« Comment, elle ici? s'était écriée Renée en pâlissant.

— Oui, » avait répondu la vicomtesse; « mais on me dit qu'elle n'y est restée que quinze jours, et que sa santé ayant empiré, elle est repartie pour l'Espagne. »

Un soir, Jacques revint de Genève, où il était allé prendre les lettres et faire des commissions. Il apporta au comte d'Aramant un gros paquet timbré de Madrid, et dont l'adresse était écrite par une main inconnue.

Louis était assis sur la terrasse auprès de sa femme, qu'il contemplait avec cette curieuse attention que donne l'amour. Renée prit le paquet des mains de Jacques, et le jeta à son mari en lui disant d'un air de dépit :

« Tiens, c'est de Madrid. »

Louis eut un léger tremblement. Il brisa vive-

ment les cachets, et lut ce billet qui accompagnait des papiers timbrés.

« Monsieur le comte,

« Je vous transmets copie du testament de son excellence madame la duchesse Blanche d'Alaverne, qui est passée de vie à trépas le 26 juillet dernier. Le deuil qu'a causé la mort de Mme la duchesse est universel. Vous verrez, monsieur le comte, que l'une des dernières volontés de l'illustre dame, a été de vous laisser la tutelle de ses enfants mineurs.

« Je suis convaincu que vous répondrez à la confiance que la duchesse a en vous.

« J'ai l'honneur d'être, etc., etc. »

De grosses larmes tombèrent sur les joues de Louis.

« Lis! » dit-il à Renée.

La jeune femme baissa la tête. Tous deux gardèrent un morne silence.

Le soir la vicomtesse, Louis et sa femme, lurent ensemble le testament de la duchesse.

Il était adressé ainsi :

« A mes bien-aimés enfants. »

Après avoir indiqué les aumônes qu'elle désirait que l'on fît à l'occasion de ses funérailles; après avoir recommandé à ses enfants de secourir les af-

fligés, et de se servir de leur immense fortune pour faire des heureux, elle distribuait entre son fils et sa fille ses bijoux de reine. Puis elle léguait un souvenir à chacun de ses amis. Elle laissait à la baronne de Mélart un bracelet, orné de son portrait entouré de diamants, et dont le dessous contenait de ses cheveux. Elle donnait à Renée une bague de rubis, d'une grande valeur; et à la petite Jeanne un magnifique collier de perles à agraffe de diamants, exprimant le désir qu'elle s'en ornât le jour de ses noces.

Voici dans quels termes elle disait adieu à ses enfants :

« Je vous laisse trop tôt, mes enfants! et, sans avoir la consolation de vous voir grands, et pouvant vous passer des conseils d'une mère!

« Je vous confie à Dieu, qui me trouve inutile sur la terre, puisqu'il me fait mourir. J'ai confiance en sa bonté. Je crois en sa justice, et je meurs tranquille! Mon fils, sois avant tout *un honnête homme*, qu'on reconnaisse la grande famille que tu représentes, à la noblesse de ton cœur, à l'aménité de tes manières, à ta simplicité, à ta générosité, à la grandeur de ton âme! Crois aux vertus de tes semblables! Ne te joue pas du cœur des femmes! Ne trouble pas le bonheur d'une innocente, en lui offrant un amour impur, qui a pour inévitable compagnon

le déshonneur! Ne te sers pas de tes passions comme d'une épée pour trancher des liens sacrés, et jeter le désespoir là où régnait la paix la plus intime!...

« Que ta femme soit choisie par ton cœur! tu es trop riche pour rechercher la fortune; quand tu aimeras, marie-toi!... Le mari tient les clefs du bonheur de la famille; il est le chef, l'exemple des siens, sa vertu se répand sur ce qui l'entoure, elle rend les autres vertueux!... Souviens-toi, mon enfant, que l'amour du prochain et le pardon des offenses sont sur cette terre les bases de toute félicité véritable. Prie, pour ta mère! n'oublie pas le regard de ses yeux! n'oublie par le son de sa voix!... Son âme devenue muette par l'anéantissement de son corps, ne te quittera pas, mon fils; elle veillera sur toi!... la mort ne doit pas avoir la puissance de séparer les mères des enfants!

« Et toi, ma petite Alice, toi, pauvre fleur à peine éclose; je craindrais de te manquer, si je ne croyais pas fermement dans les bontés du Créateur!

« Une jeune fille sans mère doit avoir une légion d'anges qui lui disent tout bas ce que cette mère lui eût dit tout haut.

« Que la vie te soit douce, ma fille chérie! que tes pauvres petits pieds ne soient pas transpercés par les épines des tristes chemins que tu parcourras.

« Que le ciel te fasse rencontrer un cœur digne

de posséder le tien! Prends la vie au sérieux, mon enfant, car la vie d'une femme est toujours sérieuse et sacrée; tout y est devoir, abnégation, sacrifice! Fuis les passions, plus desséchantes que les vents des tropiques! Fuis les paroles fascinatrices qui colorent le front, et font baisser les yeux! il n'y a pas de transaction possible entre la vertu et le vice, ma bien-aimée! Crois-en l'expérience de ta pauvre mère, qui te répète ces mots qu'elle voudrait te graver dans le cœur : *Il n'y a pas de transaction possible entre la vertu et le vice!...* On y perd son âme, ou l'honneur. La vertu ne consiste pas à accepter des combats avec les passions, elle consiste à les rejeter dès l'abord, et à les fouler aux pieds, car la passion est le serpent symbolique dont parle la Genèse.

« Tu ne restes pas seule sur la terre, ma bien-aimée! tu as avec toi mon souvenir, et je sais que tu m'aimes trop pour oublier jamais mes paroles et mes conseils. Prie pour moi, ma fille chérie! que ce lien le plus élevé du cœur de l'homme, ce lien entre lui et ce qu'il conçoit vaguement sans pouvoir le comprendre, ne soit jamais rompu entre nous.

« Si tu m'appelles, crois-le mon ange, Dieu permettra que je vienne à tes côtés.

« Mes deux enfants! ô vous! sang de mon sang! os de mes os! âmes de mon âme! soyez bénis! ma bénédiction et celle de votre bien-aimé et honoré père, voilà le plus précieux de tous vos héritages. Je

vous recommande au Dieu aux pieds duquel je vais comparaître en lui disant : « Bénissez mes enfants, Seigneur ! pardonnez-moi ! »

Il y avait en note :

« Je nomme le comte Louis d'Aramant tuteur de mes enfants ; je lui recommande mon fils.

« Je le prie de veiller sur lui comme un père, et je recommande au ciel le comte et sa famille. Les bénédictions d'une mourante étant sacrées, je bénis sa fille Jeanne comme si elle était la mienne.

« Je le prie d'accepter en souvenir de moi une croix d'or, contenant un morceau de la couronne d'épine de notre divin Sauveur.

« Je demande les prières et le pardon de tous ceux que j'ai aimés, de tous ceux que j'ai offensés ! Mon dernier soupir est à mes enfants ; ma dernière pensée est à Dieu !

« BLANCHE D'ALAVERNE.

« Madrid, 20 juillet. »

Louis, Renée et la vicomtesse pleurèrent longtemps... puis ils dirent à la fois : « *Elle était une* « *sainte !* »

Quelques années après, dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, le jeune duc Gonzalez d'Alaverne, au comble du bonheur, épousait Jeanne d'Aramant.

Dans les chuchottements des nombreux assistants, on entendait ces exclamations :

« Comme ils sont beaux ! Comme ils ont l'air heureux ! Ce n'est pas étonnant, c'est un mariage d'inclination ! »

Dieu avait fait ces enfants héritiers de l'immense félicité dont il lui avait plû de frustrer leur père et leur mère.

Les sacrifices et les combats des mères assurent-ils le bonheur de leurs enfants?... Cette espérance devrait être pour toutes les femmes, une ferme croyance !

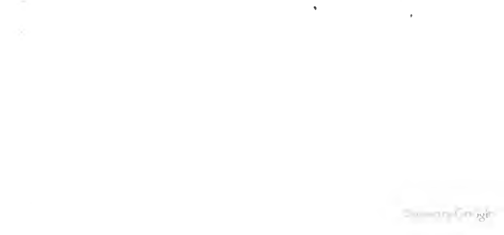
Dans le moment solennel où le prêtre bénit les mariés, le jeune duc pâlit légèrement et regarda le ciel ! Deux larmes tombèrent de ses yeux. Avait-il vu sa mère étendre ses mains sacrées sur sa tête, et sur celle de Jeanne pour les bénir !

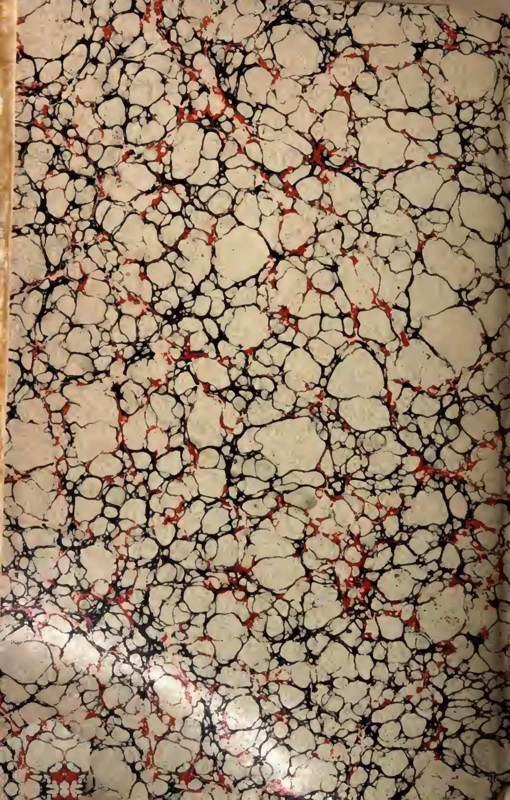
FIN.

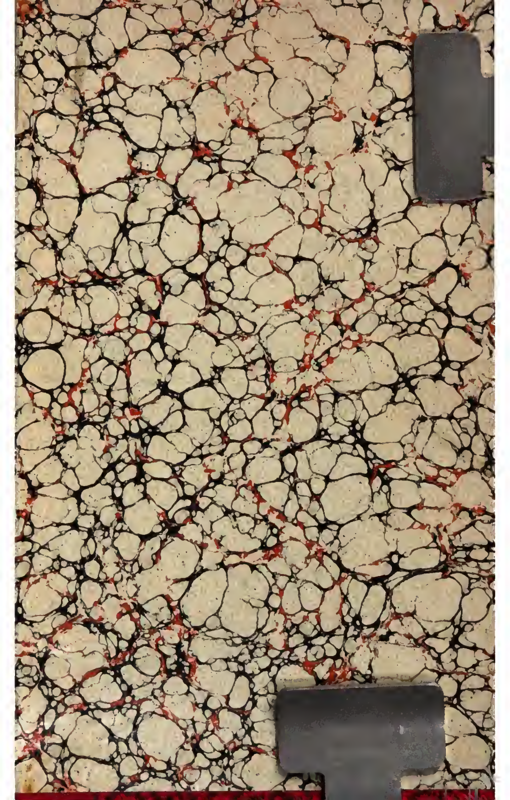
TABLE.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9








BIBLI